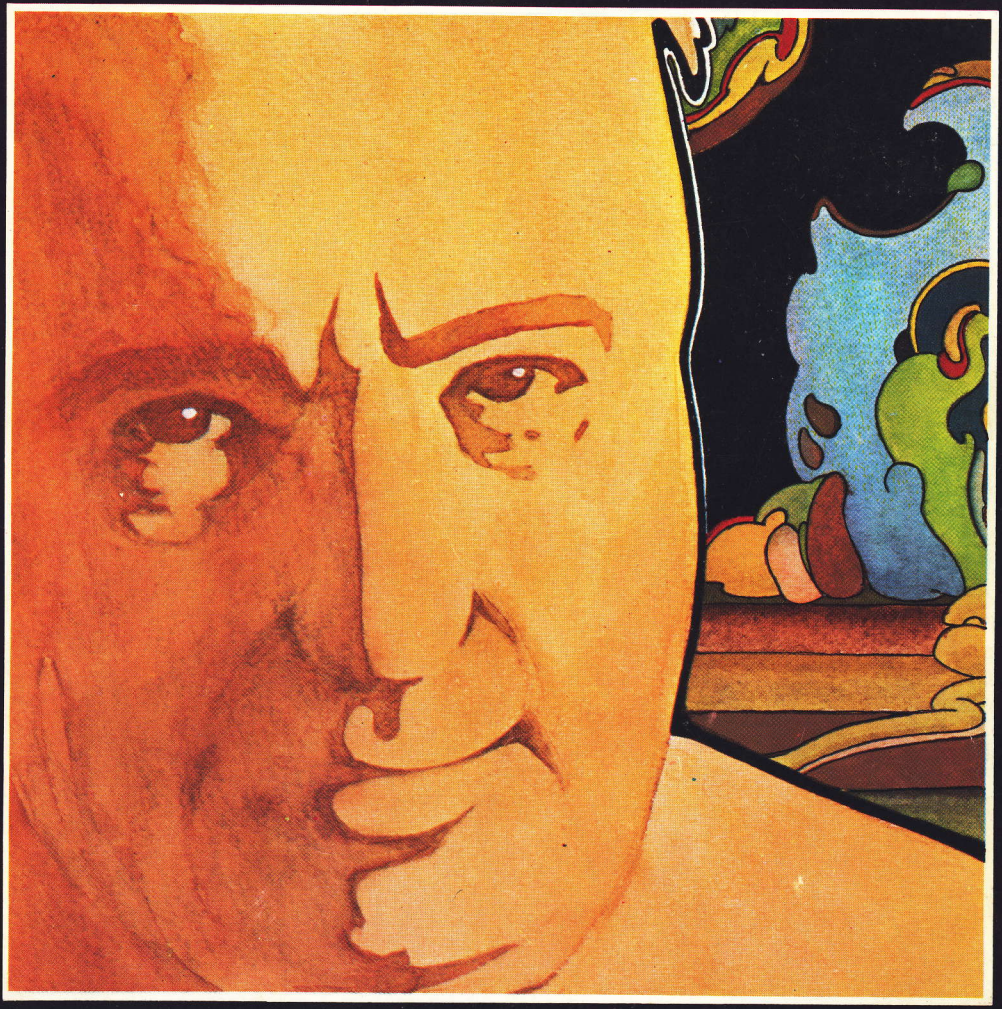
Wilhelm Reich



vingt ans après

SEXPOL N°18-19 – 20 francs

un enfant jouant au bord de la mer

« Je dis que la seule façon de préserver ton message dans sa forme originale est de le diffuser aux quatre vents »
A.S. Neill, lettre à Reich.

Dessin du livre *Soleil*, Ed. La Noria (voir p. 85).

SEXPOL n'existerait pas sans cette heureuse collision qui se produisit un jour entre Reich et un petit noyau — engrossé depuis — d'animaux humains non résignés à la sur-vie. De cet accident de circulation des idées et de leurs véhicules biologiques, naquit par la suite, il y a presque trois ans maintenant, cette revue qui reste unique en son genre.

Ce numéro spécial entièrement consacré à Wilhelm Reich est donc d'abord un hommage. Mais c'est surtout la première contribution, sous une telle forme, à la connaissance globale d'un homme trop souvent découpé en tranches par les idéologues à tiroirs, refoulé par les manichéens de la pensée dogmatique. Reich fut, et continue d'être, un *géniteur d'idées* et un *générateur d'énergie.* C'est dire que sa pensée, en perpétuel mouvement, est un appel à un dépassement permanent. Et c'est pourquoi nous ne faisons pas de ce numéro une œuvre de dévotion à un génie. Parce que le « reichisme » serait un non-sens. Parce que nous avons tout autant à apprendre du « vrai » que des erreurs et des contradictions, dont le vivant se nourrit à égalité. Ainsi ce numéro, même s'il marque un anniversaire — et de surcroît le XXè anniversaire de sa *mort*, nous qui n'avons pas le culte des morts ! —, n'a-t-il pas le moindre souci d'aseptie, de stérilisation. Il nous suffit bien de donner à voir et à comprendre un homme, qui, pour reprendre cette image de Newton chère à Reich, ne fut « rien d'autre qu'un enfant jouant au bord de la mer ».

G.P. ■

● Bien que double, et bien que nous ne visions pas à être exhaustif, ce numéro ne suffit pas à contenir le flot expressif qu'il a suscité. D'importantes suites seront donc publiées dans les prochains Sexpol. De même peut-on utilement se reporter aux 17 premiers numéros de la revue qui tous, peu ou prou, d'une manière ou d'une autre, ont trait à Reich et à son œuvre. C'est aussi pourquoi nous nous sommes davantage attachés ici à faire ressortir l'originalité de ses dernières recherches et préoccupations ; la raison profonde étant que nous les croyons, dans la perspective de ce dernier quart de siècle, beaucoup plus riches de promesses fécondes.

vingt ans après

Contrairement aux rumeurs répandues par les optimismes, les progessismes et les illuminismes béats, les répressions sont toujours efficaces, terriblement efficaces, au moins pour un temps ; les prisons brisent, les polices tuent, les appareils étatiques ou partisans frappent et écrasent ; et s'écroulent, meurent, disparaissent, sont réduits en poussière, basculent dans le néant d'innombrables hommes et femmes engagés dans une lutte à la vie à la mort ; et le feu clair de la vie continue d'être enseveli dans de lourds marécages croupissants.

Dans le pénitencier de Lewisburg, en Pennsylvanie, Wilhelm Reich meurt le 3 novembre 1957 : usure cardiaque banale chez un homme qui fut un travailleur infatigable, qui soutint toute sa vie un prodigieux effort, ou effet prévisible de l'absorption massive de produits testés sur les prisonniers soumis au chantage de la liberté anticipée ? L'assassinat d'un homme n'est pas seulement un geste ponctuel — il peut être, il est surtout l'aboutissement d'une longue et sournoise stratégie d'élimination prenant pour cibles des êtres porteurs d'une charge trop explosive de refus, de dénonciation ou de fabuleuses promesses. Reich devait être détruit — il le fut. Tout comme dans la prison de Stammheim, notre contemporaine, les rebelles de la bande à Baader, insupportables à une société rêvant de miracle, de sécurité, d'euphorie et d'homogénéité, devaient être « suicidés » — et le furent.

Le couteau ayant déchiré les chairs vives, on s'impatiente de voir la plaie se refermer, se suturer. Que tout redevienne étale, lisse. Qu'on n'en parle plus ! Ainsi, pendant de longues années, on ne parla plus guère de Wilhelm Reich ; ses livres brûlés à deux reprises sur ordre de l'administration américaine demeurèrent poussière dans la fosse de l'incinération ; la répression avait, pour de longues années, fait son œuvre — mortifère.

VINGT ans après, voici Reich plus vivant et plus actuel que jamais ; ses œuvres sont traduites dans le monde entier, et le moindre inédit, pourvu qu'il échappe aux mains de Mary Higgins, est promis à la publication. Innombrables désormais ceux qui se frottent à Reich et cherchent quelque chaleur au foyer reichien — mais trop nombreux encore ceux qui

s'y piquent et se carapatent, ou brûlent leurs ailes rigides et froides. Beaucoup continuent de le découper en tranches : Reich le militant révolutionnaire, Reich la révolution sexuelle, Reich la végétothérapie, Reich l'orgonomie, Reich la boîte à orgone — pour s'en payer une, de tranche, ou plus commercialement, se la faire payer ! Les textes ici rassemblés témoignent que le foyer reichien offre, généreusement, chaleur et rayonnement, qu'il maintient, à travers la variété de son prisme, une vigoureuse cohérence, et que l'heure de Reich ne fait que commencer.

Sa critique de la science positiviste et mécaniste est aujourd'hui partout reprise — mais faute de s'appuyer rationnellement sur Reich, savants et philosophes sont guettés par les dérapages mystiques, dans le style de *la nouvelle gnose de Princeton*, ou retournent vite au fétichisme des faits et au fétichisme des nombres qui garantissent de si confortables et conformes recherches : l'éthologue, à la mode, démontre finement qu'un pet de lapin ébranle les sociétés humaines ; et l'historien précisément universitaire calcule les calories ingérées par un berger de la Grèce antique.

Contre une Raison héritée du cartésianisme et de la philosophie des Lumières mais bloquant aujourd'hui ce qui fut à l'époque puissance critique et élan créateur, Reich a porté de vives accusations, remarquablement soutenues par les analyses novatrices des penseurs freudo-marxistes de l'Ecole de Francfort. Mais il s'agissait pour lui d'élargir le champ de la Raison, de l'*adresser* contre toutes les formes de pouvoir, et d'abord contre un rationalisme prétendant légiférer pour la condition humaine ; il s'agissait d'enraciner la Raison dans l'Emotion, de la réinscrire dans le territoire du Corps, de l'ouvrir au Cosmos.

MESURÉES à un tel projet, qui ne promet rien que le patient labeur d'une problématique Renaissance — combien paraissent dérisoires les proférations et *profacéties* des dits « nouveaux philosophes » ? Produits finis de la bonne éducation bourgeoise *normalisante*, fonctionnant comme parasites tardifs et impatients à la fois des cris d'agonie et de mort des victimes du monde entier, ils évacuent prestement de larges pans de réalité : moments historiques, structures caractérielles, statuts socio-économiques, spécificité précaire du politique, etc. — pour tout balayer d'un rejard cavalier, à la hussarde. Débauchées par des *mass media* — journaux, micros, caméras — avides de *nouveautés*, elles-mêmes servant à camoufler de plus redoutables motivations, leurs raisons bavardes et fragiles fournissent le flux sirupeux d'irrationnel qui fait tourner la *Kulturindustrie*.

AUTANT que ces proclamations illusoires d'une Raison abusée, les discours sur la sexualité maintiennent de tortueuses confusions. On nous assure que la libération sexuelle est acquise, et tel transcendantal journaliste christo-gauchiste nous y invite avec mépris : allez, débauchez-vous maintenant ! Tandis qu'un éminent philosophe collégial besogne dur, dans sa présentation d'une prochaine *Histoire de la sexualité*, pour démontrer que, quant au sexe, nous n'en avons que trop, que jamais le sexe n'a tant fleuri (encore ces fleurs !) que dans notre occidentale civilisation prétendument répressive, selon les « reichianismes » ; divers textes empruntés aux Pères et aux pédagogues composent un paysage vieillot et victorien pour le survol hâtif de ce petit livre imprudemment nommé *La volonté de savoir* — où le facteur le plus significatif demeure la fascination qu'exerce sur l'auteur un nommé Wilhelm Reich, le seul penseur moderne cité à comparaître, et plutôt trois fois qu'une, comme s'il s'agissait toujours d'exorciser ce démon.

Cette figure décidément incontournable, indétournable, de Reich — vingt ans après aussi nécessaire et vivant problème...

Roger DADOUN ■

Eva Reich : *n'avait*

Fille aînée de Wilhelm Reich, Eva Reich fut et demeure très proche de son père. On le voit à l'évidence dans ce très long récit de ses souvenirs qu'elle nous fit au printemps dernier lors de son passage à Paris. Ce témoignage précieux autant qu'émouvant s'est ensuite complété lorsque nous nous sommes rencontrés peu après dans le Maine. Notre visite d'Orgonon est relatée par ailleurs, tandis que nous réservons pour notre prochain numéro la suite de ce premier récit qui pourrait s'intituler : l'enfant et le savant.

G.P.

— **Eva REICH :** Je ne pense pas que quelqu'un l'ait connu complètement parce qu'il y avait tant de facettes dans sa personnalité... Il me surprenait toujours parce qu'à chaque fois que j'allais le voir il avait changé. Il n'était jamais le même, c'était l'une des choses les plus remarquables en lui. Parce que d'habitude on rencontre ce phénomène chez les petits enfants, n'est-ce pas ? Mais lui, c'était un adulte qui se transformait toujours et je trouvais cela passionnant, très vivant. Et c'était un chercheur. Il était tout à fait rigoureux dans sa façon d'appréhender les choses. Il faisait remarquer que la plupart des gens n'ont pas de méthode. Selon lui il était nécessaire de faire la part des choses en sachant clairement si on a affaire à une boservation personnelle ou à celle de quelqu'un d'autre. Ou bien encore à une hypothèse. Savoir également si une expérience est fondamentale ou si c'est quelque chose qu'on reproduit, quelqu'un d'autre l'ayant déjà découvert. Autrement dit si l'on redécouvre quelque chose. Il voulait qu'on sache vraiment à quel point du déroulement on en était parce que la plupart des connaissances que nous avons viennent de quelqu'un d'autre, ce n'est pas personnel.

« tu vois, elles le sentent »

Il avait une façon systématique de penser. Il gardait des notes sur un sujet pendant des années à propos de la formation des nuages ou de l'humidité, ou des vents ou n'importe quel autre sujet. Et, au fur et à mesure, il ajoutait des idées ou des informations. Il avait toujours sur lui un carnet afin de toujours pouvoir noter ses pensées... et il considérait la pensée comme une activité importante pendant laquelle son cerveau devenait très chaud et au cours de laquelle le champ, autout de son cerveau, s'élargissait. Il disait : « Hilde ! Terrible champ ! ». Et, même, il n'éliminait pas les sensations, les observations de l'observateur. Et il savait que c'était important que l'observateur soit un « outil propre » comme il disait, qu'il fasse confiance à ses impressions sensorielles.

Je l'ai observé faisant des expériences et l'exemple parfait c'est lorsqu'il fit celle d'Oranur. Quel âge j'avais ? Oh ! 25, 26, 27 oui 26 ans. Après que je fus devenue médecin.

Il étudiait la question de savoir si les animaux percevaient les radiations nucléaires. C'était la question : il faut toujours connaître la question que pose la nature. Ainsi, il fit les choses très simplement. Il avait l'esprit très clair. Il prit une cage en verre et mit des souris dedans. Puis il suspendit une aiguille de radium par un fil, dans cette cage et il observa ce qui se passait.

Les souris allèrent toutes dans un coin et se tassèrent aussi loin qu'elles le purent du radium. Il dit : « Tu vois, elles le sentent. On dit que les animaux ne peuvent pas sentir les radiations nucléaires, mais regarde comme elles sont ». Je ne me souviens pas s'il contrôla cela mais ce qu'il avait fait, c'était une chose très simple à faire. Ainsi, il utilisait ses propres observations originales.

Un autre exemple : quand les pierres de construction devinrent noires à Orgonon pendant l'expérience d'Oranur. Il observait ces roches depuis plusieurs années. Il les avait choisies pour être belles. Il avait construit le bâtiment de façon à ce que les pierres soient roses... du joli granit. Aussi le remarqua-t-il quand elles noircirent.

Il remarquait des choses que les autres ne remarquaient pas. Il se promenait dans les environs en regardant les montagnes au loin et il les a observées si longtemps qu'il pouvait dire que les montagnes devenaient violettes ou grises. Il n'a pu le remarquer que parce qu'il avait observé comment elles étaient avant. Il était donc sûr de lui.

Il a observé que les branches pendaient vers le sol quand il faisait torride ; mais lorsque l'atmosphère se rafraîchissait les branches remontaient.

Des « germes aériens »

Les autres ne remarquent pas tout ça. Lui était toujours en éveil. Et il ne jetait jamais une observation. La plupart de ses découvertes sont dues au part de ses découvertes sont dues au fait que lorsque ce n'était pas clair immétion pendant des mois. Par exemple, quand il prit les tubes Geiger et les plongea dans l'accumulateur, les tubes se déchargèrent progressivement : rien d'autre pendant des semaines. Eh bien il continua d'examiner et, un jour, des semaines plus tard, les tubes se ranimèrent, mais d'une manière différente. C'est ainsi qu'il faisait des sciences.

Il a gardé ses boîtes de bactéries pendant des semaines. Il les a laissé « pour-

« Personne un père pareil »

rir », alors que d'habitude on les jette. Il a ainsi trouvé des choses que d'autres n'ont pas remarquées.

En outre, il ne se contentait pas de paroles pour règler une difficulté. Après l'attaque dont il fut l'objet en Norvège après la publication du livre « Die Bione », il qualifiait toutes les objections irrationnelles, — je cite —, de « germes aériens ». En effet, quand il découvrit les bions, lorsqu'il comprit l'organisation naturelle des protozoaires, on lui objecta que c'était une question de « germes aériens »... et il réfuta cet argument expérimentalement. Mais depuis ça, il appelait « germes aériens » toutes ces objections que les gens font sans réfléchir, sans vraiment bien regarder.

Par exemple, lorsqu'il regardait les montagnes lointaines au télescope, il voyait le flux d'orgone qui ressemble à des vagues. Il les observa et il remarqua que ce courant allait d'ouest en est avant le beau temps et d'est en ouest avant un temps pluvieux. Cette remarque devint un élément très important pour son travail sur les conditions atmosphériques et le temps.

● **Voulez-vous essayer de définir qui était Reich, en tant que personne ?**

— Une fille ne connaît pas son père personnellement comme une épouse connaît un homme. Je sais que ma relation avec lui était intellectuelle en bien des points, que c'était une relation de travail. Relation également personnelle dans la mesure où nous faisions quelque chose ensemble et que nous en parlions. Mais ce n'était pas un bavard.

« C'était un très bon danseur »

Il aimait bien les bons restaurants, le cinéma, la bonne compagnie, mais il n'en avait pas souvent. Ses dernières années furent plutôt solitaires.

Je me souviens des premières années de son époque danoise, lorsque je lui rendais visite, enfant. Nous prenions le petit déjeûner dehors ; j'en ai des photographies. Le déjeûner était sorti et tout le monde s'asseyait autour d'une longue table. Beaucoup de monde qui parlait et échangeait en plein air. Il y avait de très bonnes conversations stimulantes.

Il aimait danser la valse, le fox-trot, le tango, la rumba et c'était un très bon danseur.

Quand il était jeune, il aimait camper. J'ai voyagé avec lui dans les années 30 du Danemark jusqu'en Autriche (nous devions contourner l'Allemagne à cause d'Hitler) ; nous avons traversé la Belgique, la France puis la Suisse et l'Autriche. Nous avoins une tente, tout l'équipement, des cartes, des sacs et le « bazar », et nous campions. Il aimait ça alors.

Je n'ai jamais réellement vécu avec lui — sauf l'été — car mes parents ont divorcé quand j'avais neuf ans et nous sommes tous allés dans des villes différentes. En 1933, juste au moment où Hitler prenait le pouvoir, mon père partit en Scandinavie, ma mère à Prague et les enfants à Vienne (chez le grand-père). Pendant quelques années nous allâmes le voir en été, pendant les vacances, au Danemark. Puis nous avons tous déménagé en Amérique. Il y vint en 1939, depuis la Norvège, et moi je vins de Prague, avec ma mère, dès 1938. Ainsi nous étions tous à New York à partir de 1939 et j'ai vécu avec ma mère jusqu'à ce que j'aille à l'université à Philadelphie, en 44. Pendant ces cinq ans je l'ai abandonné, lui.

Je n'ai réellement commencé à vivre avec lui qu'en 1950 quand je suis allé à Orgonon. Même là j'avais un logement au village car l'observatoire n'était réellement pas construit pour plusieurs personnes. Il ne l'avait pas prévu pour une famille puisque c'était conçu pour la recherche scientifique. Aussi, après réflexion, il fit ajouter deux pièces durant l'hiver de 1950, à l'arrière de l'observatoire, afin qu'il y ait de la place pour sa famille.

J'ai donc été plusieurs années son assistante, trois ans. En fait deux, deux hivers de son vivant et un à Washington D.C. après sa mort. Et puis j'ai passé aussi un hiver avec lui pendant l'expédition « Orop desert » en Arizona.

« Ne pas se noyer dans son intensité magnétique »

J'ai été « conditionnée » par ma mère à ne pas vivre avec lui, et ça c'est vraiment un tabou dans ma vie. Je sais que la première fois que je suis réellement allée en vacances avec lui, Ilse et Peter (qui avait deux mois), quand j'ai passé quelques semaines avec eux dans le Maine, ce fut pour moi un sacré mur du son à franchir que ce tabou que ma mère m'avait mis dans la tête.

Vous touchez de très près mes propres problèmes en me posant cette question car j'étais très proche de lui, de caractère et de sentiments. C'est pourquoi ma mère s'est donnée beaucoup de mal pour saper ce que j'étais réellement, pour me faire subir un lavage de cerveau. Ce qui explique que ma relation avec lui fut constamment perturbée et gênée. S'il devenait trop réel, je me retirais, je fuyais... Je pense que beaucoup de gens ont eu cette réaction car, à la fin de sa vie, entre les années 50 et 57, j'étais très proche de lui. Nous avions cependant beaucoup de discussions : je lui répliquais, ne l'approuvais pas constamment. Nous avions de bonnes relations parce que je me servais de mon intelligence. Quand on vit avec un grand homme c'est parfois difficile de ne pas se noyer dans son intensité magnétique. C'est quelqu'un de grand, de supérieur, et qui pense tout le temps !

Je crois qu'il m'estimait parce que je savais penser par moi-même en sa présence. J'étais en même temps un esprit indépendant et en révolte contre lui parce que c'était mon père. Nous eûmes une relation très vivante, une relation vraiment très bonne.

Le drame, dans ma vie, fut que je sois séparée de lui à l'âge de neuf ans, et

1928.
Près de Vienne, une plage sur le Danube avec Annie et Eva, 4 ans.

puis cette sorte de lavage de cerveau, quand j'avais onze ans, pour me convaincre qu'il était fou ; enfin cette perte d'une partie de moi-même quand je l'ai rejeté.

Quand j'avais trois ans, nous étions de très bons amis. C'est pourquoi ce fut très important de re-gagner ma relation avec lui à vingt-six ans.

Entre quinze et vingt-six ans, entre 1939 et 1949, — 10 ans ! —, j'allais le voir dans le Maine pendant les vacances mais je ne travaillais pas pour lui, je n'étudiais pas ses données. Je lui rendais visite et il me montrait toutes ses expériences mais ce ne fut qu'en 1959, lorsque j'eus fini mes études de médecine, que je suis allée étudier réellement avec lui. A partir de ce moment-là, plus j'observais les phénomènes plus ils me paraissaient vrais. J'avais une somme de découvertes écrasante à faire. Tous les points de ses recherches vous apparaissaient vrais !

« Voici ce que j'ai fait »

J'ai passé l'automne de 1950 dans le laboratoire du Maine à tenter de refaire autant d'expériences que je pouvais. C'est ainsi que je cultivai des protozoaires. Je les injectais à des souris. Je fis le test de température, j'expérimentais avec l'orgonomètre et l'électroscope pour établir différentes courbes et je fabriquai des bions. J'observai longtemps des bions terreux : je fis l'expérience XX.

Je pense que c'était quelque chose de nécessaire car maintenant tout cela m'est très familier.

J'ai fait le test du sang et tout ce que j'ai fait m'a convaincue que chaque phrase qu'il a écrite représentait une montagne de vérités.

Ses écrits souffrent peut-être d'un excès de densité : pour ma part, j'ai découvert plus tard qu'il avait écrit de façon très élaborée. Quand il commença a écrire, son style était très compliqué, très germanique mais, progressivement, il devint de plus en plus simple. J'aime ses derniers ouvrages plus simples. En 1938, en Norvège, il a publié *Les Bions*. Ce livre est très détaillé et on peut suivre sa démarche pas à pas car il décrit toutes les étapes.

A cause de ce livre, il fut la cible de violentes attaques dans les journaux, tous les jours, pendant deux ans. Son nom était en gros titres — de très grands titres accrocheurs et hostiles —, et quelque chose changea en lui après ces événements. Je n'étais pas là-bas mais c'est ce que j'en ai conclu. Désormais, il n'écrivit plus tant pour les autres ; il se contenta de dire : « Voici ce que j'ai fait ». C'était bien différent du début, quand il voulait convaincre comme dans *Les Bions*, qui fourmille de détails et est dans la bonne tradition avec toutes les références. Je veux dire que le tiers de ce livre fait référence à la controverse entre la génération spontanée et Pasteur.

Ainsi, il décida de ne plus écrire pour les autres. Il disait toujours : « Je n'écris pas pour les autres, j'écris ». C'est pourquoi son travail est difficile à suivre car il se mit à écrire d'une façon très compacte.

● **Pourquoi votre père et votre mère se sont-ils séparés ?**

— Je dirais qu'ils étaient différents. Il serait plus à propos de demander pourquoi ils se sont mariés... (rire).

Je n'ai aucun souvenir d'eux amoureux l'un de l'autre ou simplement gentils et affectueux. Aucune image de mon père câlinant ou caressant ma mère. Peut-être était-ce plus tôt ? Mais il n'y avait plus rien lorsque je pus en prendre conscience.

« Ils firent toutes leurs erreurs à mes dépens »

Je ne suis pas un enfant désiré. Au contraire, je sais que je n'étais pas voulue. Là-dessus je suis affirmative.

Ma mère était étudiante en médecine quand je fus conçue. J'étais dans son ventre quand elle découpait des cadavres. Ce n'était pas le moment d'être enceinte, mais elle l'était ! Et je dirais de son manque d'attachement pour moi, de son manque d'affection maternelle, qu'elle n'était pas *liée*. Connaissez-vous ce nouveau concept du « lien maternel » ? C'est un concept selon lequel le sentiment de la mère pour l'enfant est en rapport avec le désir qu'elle a de l'enfant, ainsi que l'affection après la naissance. Ma mère n'était pas une mère *liée*.

Elle me mit dans des crèches, eut des bonnes et ne fit pas beaucoup attention à moi. Je pense donc qu'il y eut dans mon enfance une grande carence affective du côté maternel. J'étais délaissée. Ils firent toutes leurs erreurs à mes dépens et c'est à partir de cela que mon père apprit comment faire mieux. Je fus élevée selon la méthode d'un pédiatre appelé Von Pirket. C'était la méthode de « Ne touchez pas au bébé, ne le gâtez pas par trop d'attention et ne le nourrissez qu'aux heures prévues ». En outre j'étais changée avant et après chaque repas et le repas était contrôlé et limité dans le temps. Mon père comprit l'auto-régulation à partir des lacunes que j'avais connues à ce propos. Je suis la victime de mon époque. Ce n'est pas drôle !

En ce qui concerne la liberté sexuelle, il y avait une différence entre les théories, l'idéal de mon père (que je partageais : je savais que c'était très bien d'être sexuée) et la pratique. J'étais attaquée, je ne sais plus par qui, par les bonnes ou les mères des copains qui dérangeaient ma sexualité ; parce que j'étais punie quand les copains étaient punis, lorsque nous étions découverts.

En d'autres termes, si vous voulez qu'un enfant grandisse dans la liberté sexuelle vous devez protéger cette fonction dans cette société-ci. Vous devez créer un environnement sûr pour cet enfant. Je l'ai fait pour ma fille mais moi, quand j'étais petite... Mon père apprit ainsi à partir de moi.

« Il faut vous marier »

Mon père avait le génie d'apprendre à partir des erreurs. Il pouvait voir quand quelque chose n'allait pas et ainsi il pouvait apprendre comment faire mieux. Ainsi, même si des choses furent faites de travers pour moi — comme le fait d'être délaissée —, à partir de là il élabora sa conception du contact entre mère et enfant ; et, de ma trop grande « régulation » vinrent ses idées d'auto-régulation.

Je pense que ma mère ne m'a jamais parlé de sa vie. Elle ne me disait jamais rien de ce qu'elle avait vécu étant jeune — ni même dans les cercles psychanalytiques. Ce qu'on sentait était gardé

très secret. Moi, je suis beaucoup moins secrète que ma mère.

Je ne sais donc pas comment ils se sont rencontrés mais je pense qu'ils se sont connus à l'université en tant que membre du mouvement de la jeunesse. Ils se sont connus parce qu'elle était en analyse avec lui, je crois. Mais ça reste un point d'interrogation. Dans les milieux psychanalitiques, c'est considéré comme un péché d'épouser son analyste. Ma mère l'a caché. Elle pensait que c'était mauvais le fait d'avoir épousé son analyste.

J'ai un journal de ma mère où elle dit, à la fin, qu'elle le rencontre. Et il n'y a aucun doute pour moi qu'elle l'aimait. Mais je ne suis pas sûre que lui l'aimait. J'ai su, soit par lui, soit par elle, qu'ils avaient été obligé de se marier parce que ma grand-mère les avait trouvés ensemble et avait dit : « Il faut vous marier ». Mais c'était avant ma naissance et je n'étais pas conçue.

En Australie, je viens d'apprendre autre chose de mon oncle Pink, le seul frère vivant de ma mère. (Il n'aimait pas mon père car ils étaient profondément différents.) Il m'a dit un jour que ma mère alla voir mon grand-père en pleurant pour lui rapporter que mon père lui avait dit de partir, de se trouver un compagnon parce qu'il allait avoir d'autres relations lui-même. A la suite de ça, la famille du côté de ma mère n'aima plus beaucoup mon père. On voit bien là que sa proposition de liberté sexuelle et de mariage ouvert fut ce qui précipita tout. Ma mère en fut retournée.

Je ne sais pas quand cela arriva mais je sais que ma mère me dit plus tard qu'elle aurait dû rester à Vienne où elle était établie comme psychanalyste plutôt que le suivre à Berlin en 1930, lui ayant déménagé en 1929.

« Il était toujours amoureux de quelqu'un »

A cette époque il avait une amie très belle, Elsa Lindenberg que je vais aller voir en Norvège pour la première fois depuis mon enfance. Elle était danseuse à l'Opéra de Berlin et j'ai des photos où elle est très belle. J'ai des photos d'elle, nue, parce qu'ils avaient l'habitude de se baigner dans la mer au Danemark, en été, quand j'allais les voir.

Un souvenir : un matin, il y avait trop de monde et nous étions sous la tente au bord de l'eau. Tôt, ce matin-là, je remontai la colline à travers la lavande, je traversai le porche. Mon père et Elsa étaient endormis là, sous le porche, dans les bras l'un de l'autre, très beaux. J'ai gardé ce souvenir charmant d'eux enlacés et endormis. Le seul souvenir que j'aie de mon père réellement amoureux c'est un souvenir chaud de mon père enlacé et endormi avec Elsa dans le petit matin. Et je n'ai pas d'impression semblable concernant ma mère et mon père ensemble, alors je pense qu'il aimait beaucoup Elsa.

Ils n'ont pas contracté un mariage légal et elle n'a jamais eu d'enfant de lui — je ne sais pas pourquoi. Peut-être les temps étaient-ils trop difficiles ? C'était après qu'ils eurent émigré de Berlin et il avait des ennuis avec les permis de séjour au Danemark, avec la police, etc.

Je lui demanderai comment se fait-il qu'elle n'a jamais eu d'enfant de lui et pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi en Amérique ? J'ai idée que lorsqu'il fut poursuivi, il se laissa aller avec ceux qui lui étaient les plus proches et les plus chers. Il devint sans doute moins gentil avec elle. J'ai quelques souvenirs de lui criant après elle... à propos de quoi ? Je ne me rappelle pas. Sauf que le déroulement de ses colères vis à vis des femmes était toujours semblable avec plusieurs femmes que j'ai connues dans sa vie.

J'ai besoin de savoir ce qui leur est arrivé. Pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi en Amérique ?

Je pense que ce fut réellement l'amour de sa vie. Il a eu d'autres amours, il était toujours amoureux de quelqu'un. Je me sentais très en accord avec elle. C'est intéressant parce qu'elle était la femme qui prenait la place de ma mère et je l'aimais, et je ressentais de l'amitié pour elle...

« Ils ont essayé de se marier en prison »

Quant à Ilse, elle était travailleuse. Elle travaillait très dur. Ils furent mariés 15 ans, une relation qui a duré longtemps celle-là ! Ils eurent Peter qui a parlé d'eux dans son livre.

D'autres femmes : il connut Grethe Hoff qui était une ancienne élève et qui avait un jeune enfant de 18 mois. Elle vint à *Orop Desert* (on lui avait écrit de nous rejoindre). Mon travail, en Arizona, fut de faire en sorte que tout soit prêt pour Grethe, son petit et Peter... Mais cette liaison ne dura pas très longtemps et je ne sais pas pourquoi ils se sont séparés.

Ensuite, je peux seulement vous dire que probablement, l'une des relations les plus importantes de sa vie fut celle avec Aurora, qui était très belle femme, et qui se considère comme Madame W. Reich même s'ils ne furent pas mariés légalement. Elle travaillait comme technologue médicale. Elle le connut vers 1955 et resta près de lui pendant sa période de prison. Elle

1928, la famille Reich

habitait alors à Lewisburg et elle allait le voir aussi souvent que possible. A la fin de sa vie il ne voulait voir qu'elle. Nous avons trouvé un projet de son testament selon lequel il lui aurait délégué ses droits.

Aurora et lui ont essayé de se marier alors qu'il était en prison mais ils n'eurent pas la permission des autorités. S'ils l'avaient eue l'histoire aurait progressé un peu différemment parce que cela aurait rendu ma tâche plus facile en tant qu'excécutrice testamentaire : je l'ai considérée comme sa femme légale et j'ai essayé en février-mars 1959 de la nommer co-administratrice du Fonds Reich. Elle refusa et j'y renonçai.

1931. Rendant visite à ses filles en vacances « communistes » sur une plage de la Baltique.

« Mon père avait une théorie selon laquelle... »

Maintenant, reparlons de mon éducation. Quand j'étais petite, j'ai eu de la chance car je suis allée à une bonne école Montessori à Vienne. Elle était dirigée par une femme merveilleuse du nom d'Emma Plank — qui est maintenant à Cleveland (Ohio) où elle est devenue une éducatrice très importante, professeur de sociologie. Elle a eu une très bonne influence dans ma vie.

A Vienne l'école n'était pas du tout stricte. C'était une mise en commun des principes freudiens et des idées de Montessori.

C'était un lieu où les enfants étaient réellement respectés et où apprendre était vraiment un plaisir. Ainsi je connus un très bon départ à l'école et je m'en souviens avec grand bonheur. Cependant, au bout d'un an (j'ai commencé à cinq ans) il y eu une épidémie de diphtérie et cette école dut fermer ; des enfants moururent. Ce fut une épreuve terrible et je fus terriblement malade pendant six mois. J'ai failli mourir : j'avais une diphtérie à ganglions. Mon cœur était un peu faible et je sais que je suis restée à l'hôpital pendant six mois.

Ce fut la fin de cette école mais on construisit une maison pour les enfants dans le centre de Vienne. Elle a disparu depuis ; c'était un vrai château d'enfants avec tout à la taille de l'enfant, dans une sorte de parc.

A cette époque j'avais six ans, je ne pus donc pas y rester longtemps mais ce fut très important. Je lisais, écrivais et réfléchissais seule. Cela eut une influence énorme. Puis on essaya de me mettre dans une école privée pendant quelques temps. Je me cachais pour échapper au surveillant, je ne voulais pas aller à l'école. Ensuite, quand j'avais sept ans, nous avons déménagé pour Berlin. Je fus mise dans un home d'enfants communiste qui n'était pas très bien. C'est un des souvenirs de mon enfance qui m'a le plus traumatisée. Mon père avait une théorie selon laquelle le complexe d'Oedipe disparaîtrait si les enfants vivaient entre eux parce qu'ils n'auraient pas besoin de leurs parents comme objet d'amour.

Ainsi je fus mise dans ce home qui était très mauvais (très négligée, malheureuse, abandonnée), une sorte d'endroit pour libre barbotage. Et c'était si mauvais que ma sœur qui avait alors trois ans oublia comment parler. Elle perdit littéralement la parole, ce qui est un symptôme grave de la privation maternelle, et j'étais sa mère. J'ai seulement de mauvais souvenirs comme celui de la nourriture insuffisante — du pain au lard et des grosses pommes de terre — ; j'avais faim ; je manquais vraiment de nourriture saine. Il y avait, je m'en souviens, des bébés sales avec leur caca dans leur culotte. Des mouches dans la salade ou la soupe. C'était un endroit triste : des bacs de paille sans draps pour dormir, des puces.

« Je l'aimais, je l'adorais. Je ne le voyais pas beaucoup »

Quand les mères sont très laudatives à propos des centres je me dis toujours : « Elles devraient demander aussi aux enfants » parce que je sais que je ne voulais pas être dans cet endroit-ci. Mais personne ne m'a demandé mon avis !

J'ai un autre souvenir qui, je crois, est assez drôle — en dehors de cette période — et qui montre les principes égalitaires de mon père à cette époque. Il vint nous voir (nous étions dans une colonie communiste près de Dantzig, quelque part sur la Baltique) ; il avait une voiture, ce qui était tout-à-fait inhabituel. Comme il était très juste, il jeta une pièce en l'air et divisa le groupe en deux pour savoir qui irait faire un tour en auto. Et je perdis : je n'étais pas dans l'équipe gagnante. C'est comme ça que mon père voyait la justice !

Mes souvenirs sont tous ceux d'un enfant dépossédé. J'étais livrée à moi-même. Mes parents étaient très occupés. Mais en ce qui concerne l'éducation, je pense que la plus grande influence de ma vie, et la meilleure, fut celle de l'école Montessori de Vienne. Je suis aussi allée à Berlin dans une école qui était assez bonne et où nous dansions. C'était un endroit plutôt gai. Pas aussi gai que celui de Vienne cependant. Mon indépendance de pensée et mon amour du savoir me viennent de cette expérience montessorienne.

Autrement, nous fîmes beaucoup de promenandes. Mon père avait une voiture. Mes meilleurs souvenirs sont les sorties dans la campagne : *aus flüge* ; c'est un mot allemand pour des excursions dans la campagne avec un sac à dos. Beaucoup d'amis s'en vont ensemble puis on rentre dans un pré et on joue au ballon. On prend son pique-nique, on marche dans les bois... Ce genre de choses quoi... et aussi, on se baigne. J'ai quelques photos qui illustrent ça ; un jour où un groupe d'analystes se retrouva et passa un moment ensemble à la plage. En fait, tous les bons souvenirs sont ceux du dehors.

Mais en ce qui concerne l'éducation, je pense que la personne qui a eu le plus d'influence sur moi fut mon grand-père maternel. Parce qu'il prenait le temps de me raconter des histoires, de lire des livres et de me montrer des choses au microscope. Il m'emmenait aussi au zoo et au musée.

Mon père, lui, était trop occupé pour être un bon père. Non, c'était un *bon* père, je l'aimais énormément, je l'adorais. Je ne le voyais pas beaucoup. Je

pense au début de la période Sexpol en Allemagne.

« Il essayait d'imposer un sens politique à ma vie »

J'ai des souvenirs de lui parlant de la sexualité aux masses, à Berlin, en 1931-1932. Je me rappelle : moi assise sur la scène le voyant parler à des milliers de personnes. Je pense que c'était important pour moi, enfant. Je me disais : « Ah ! Regarde ! Il parle de la sexualité à tout le monde. Ce qui est tellement interdit ! » Je savais que c'était une chose énorme que celle-là. Mais en même temps je vivais ma propre révolte, ma révolte solitaire parce que je me souviens qu'à cette époque de sa vie il essayait d'imposer un sens politique à la mienne. Je ne savais pas quoi faire. Il y a eu un incident que j'ai probablement raconté maintes fois mais je le cite ici. Je défilais dans une manifestation, dans mon petit uniforme rouge de pionnière (mouchoir rouge, corsage blanc) dans une manifestation de rue. Et nous criions : « Faim, faim, donnez-nous du pain ! ». Un homme vint me pincer la joue et dit : « Tu n'as pas faim ! » parce que j'avais de belles et bonnes joues, et il avait raison, je n'avais pas faim. C'était quelque chose qu'on m'avait dit de crier mais quand l'incident eut lieu je m'arrêtai et me dis : « Il a raison, je dis quelque chose que je ne crois pas. Ce n'est vrai pour moi que parce qu'on m'a dit de le dire. Je suis utilisée. Etre utilisée au sens politique, être un outil ! ».

Ainsi se termina mon existence politique pour le reste de ma vie. Je me suis rendu compte que j'avais été utilisée et je ne voulais pas l'être. J'ai lutté. Mon père a essayé de me faire entrer dans des groupes et je ne voulais pas.

People in trouble. Ce livre fait surgir en moi des souvenirs tels que celui où j'étais sur les épaules de mon père pendant que le palais de justice brûlait à Vienne. Je me souviens des flammes sortant du bâtiment et de la foule entassée et du filet et de la police à cheval, moi étant au même niveau que les chevaux. J'avais trois ans. J'ai le souvenir très précis de cet incident : j'étais effrayée.

Je me rappelle aussi les manifestations. Vous voyez, je partageais sa fièvre révolutionnaire. Je me sens maintenant très révolutionnaire, mais pas politiquement. C'est une révolution d'une autre sorte. Aussi l'esprit de ce passé politique que j'ai vécu de trois à neuf ans est-il important pour moi maintenant.

« C'était l'homme le plus important »

Je suis sûre que mon père était unique. Je ne pourrais pas expliquer aux autres à quel point il était différent... Il était très chaleureux, vivant, intense. Mais dans ses dernières années il avait changé.

Mon éducation... J'étais heureuse quand j'allais voir mon père et malheureuse le reste du temps. J'aimais beaucoup les étés au Danemark. Là, j'étais présente quand il discutait de la fonction de l'éducation, du matérialisme dialectique, de l'attention et de la responsabilité. Je savais que tout cela était très important, enthousiasmant.

Je me souviens de la façon dont il présentait un cas, de la façon systématique dont il disait : « Allez ! ». Il avait sa méthode, il était très rigoureux.

C'était un grand homme. Pour un enfant c'était un père unique au monde. *Personne n'avait un père pareil !* Un autre effet qu'il eut sur ma vie : grâce à lui je savais d'où venaient les bébés ; très tôt, vers l'âge de trois ou quatre ans. J'étais la source d'information de tous les autres enfants. J'avais de grosses difficultés à expliquer aux autres enfants ce que mes parents faisaient. Question rituelle : « Que fait ton père ? — Il est psychanalyste. — Qu'est-ce que c'est ? ». C'était avant l'époque où on a commencé à savoir ce que c'était un psychanalyste. Je pense que je ne pouvais pas expliquer ce que c'était ; et ma curiosité était grande. Encore très petite j'allai ouvrir cette porte matelassée qui menait dans le cabinet. Il y avait ma mère assise sur une chaise et un patient étendu sur un canapé... J'avais satisfait ma curiosité.

Je me rappelle qu'en 27 mon père a eu une longue maladie, la tuberculose, et il dut aller se reposer à Davos. J'eus le sentiment d'une séparation et d'un manque. Il me manquait. Je me souviens de lui étendu, se reposant.

Si je le rejoignis, adulte, c'est que j'avais fait tout le chemin sans oublier qu'il existait. Puis la logique de la vérité m'a forcé à constater que ses découvertes étaient les plus importantes, que c'était l'homme le plus important : je devais les étudier.

Pendant l'été de 1950, je me rappelle l'impression majeure que j'ai ressentie (j'avais 26 ans) : « Mon Dieu, tous les mots sont vrais ! ». Et cela changea ma vie.

A suivre dans Sexpol n° 20 ■

(Traduction : Michèle POSLANIEC)

1933,
au Danemark ;
et 44 ans plus tard,
à Paris.

Ilse Ollendorf-Reich :

"Il était là et tout a commencé !"

Femme et assistante de Reich pendant quinze ans, Ilse Ollendorf a sans doute, avec son livre (*), apporté la plus importante contribution à sa connaissance caractérielle. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il sait allier le souci de vérité, voire d'objectivité, à une passion à l'évidence toujours vivace. C'est dire qu'elle parle sans la moindre rancune ni amertume de cet homme dont elle choisit pourtant de se séparer, un jour de 1954, trois ans avant sa mort.

C'est avec une gentillesse toute simple qu'elle a accepté de raviver ses souvenirs lors de mon passage chez elle, à Norwalk, entre New York et Boston, où elle continue d'enseigner le français. Et c'est en français qu'elle parle ici, tout en sourires.

(*) **Wilhelm Reich,** éd. Belfont (1970), aujourd'hui quasi introuvable en librairie.

● **SEXPOL. — Il y a plusieurs choses que je suis venu chercher aux Etats-Unis : d'une part essayer de savoir ce qui reste des travaux de Reich et qui sont les orgonomistes actuels ; d'autre part, et surtout, essayer de compléter l'image de Reich, si tant est que celle qui peut nous apparaître en France n'a guère de dimension humaine, charnelle. Votre livre est une importante contribution à cela, ainsi que celui de votre fils, Peter. Nous y renvoyons souvent nos lecteurs comme nous le ferons encore dans ce numéro entièrement consacré à Reich. Cette fois, vous allez vous adresser directement à eux !**

Ilse OLLENDORF REICH. — Bien volontiers ! Il y a les orgonomistes, enfin plutôt plusieurs cliques, si vous voulez... Il y a ceux qui publient le *« Journal of Orgonomy »*, sous la direction du Dr Baker, qui est en train d'écrire un livre : *Mes onze ans avec Reich* ; c'est un cercle assez orthodoxe : ils ont des idées politiques tout à fait réactionnaires ; ils craignent les communistes : *« C'est terrible, les communistes ! On devrait les éliminer ! L'Amérique aurait dû les vaincre militairement »*... Ils ne comprennent rien du tout au marxisme, au matérialisme dialectique, absolument rien ! Ce sont des Américains qui n'ont aucune idée de ce qui s'est passé en Europe et qui veulent dénier que Reich fut communiste et s'intéressait au marxisme. Ils ne comprennent même pas que sa méthode de pensée était basée sur la dialectique. Et pour moi, une telle attitude est incompréhensible. Bref, ils font surtout de la psychiatrie, de l'orgonthérapie ; ils entraînent des médecins, certains qu'ils sont que seuls des médecins sont aptes à pratiquer une telle thérapie — d'ailleurs sur ce point je suis assez d'accord avec eux. Ils ont un laboratoire et font des expériences avec l'électroscope, les *cloud-busters* (1) et publient de temps en temps des résultats.

Il y a notamment un autre groupe en Californie ; un autre également à Philadelphie qui ne veut rien savoir du Dr Baker et de son équipe — ils sont trois ou quatre. Puis il y a le Dr Raphael, qui est un orgonthérapeute, mais je ne crois pas qu'il appartienne à aucun groupe (2). J'étais assez amie avec lui du vivant de Reich et quand je l'ai rencontré l'année dernière, il m'a tout à fait ignorée... et ne m'a même pas dit bonjour ! Eva, elle, pense que c'est « l'avocat du diable » ! Pour moi, tout cela est incompréhensible et j'essaie de me tenir à l'écart de tous ces problèmes.

Il y a aussi le groupe du Dr Pierra-

kos, qui était avec Alexander Lowen, avant qu'ils ne se séparent — il me semble que tout le monde se sépare ! Je crois qu'ils font un travail assez valable mais pas tout à fait dans le sens de Reich.

Et il y a encore Myron Sharaf, qui écrit de temps en temps dans le journal du Dr Baker, mais il n'est pas d'accord avec son attitude politique ; il n'est pas médecin avant tout, mais philosophe et il enseigne la méthode de Reich, ses idées, à l'université de Boston ; il connaît très bien l'œuvre de Reich sous tous les angles et avec beaucoup d'intelligence (3).

Et puis, il y a un groupe au Canada, à Montréal, avec le Dr Bernard Grab, qui fait des choses intéressantes et que je considère toujours comme un disciple de Reich, ce qu'il fut vraiment, notamment en collaborant à l'expérience XX (4). Enfin, il y a des petits groupes ici et là, de gens plus ou moins solitaires, un peu partout dans le monde. Par exemple, je reçois beaucoup de lettres d'Allemagne, qui émanent plutôt d'expérimentateurs isolés. En Angleterre, il y a David Boadella (5). Mon frère aussi était orgonthérapeute, mais il est mort maintenant.

● Et vous-même ?

— Moi, je ne fais rien dans ce domaine ; j'ai dit que je serai prête à faire des séminaires sur le « test du sang » (6) et j'ai fait ça l'année dernière pour le Dr Sharaff, dans un séminaire sur Reich ; alors j'ai fait des expériences pendant deux jours sur le « blood test » ; j'avais fait la même chose pour le Dr Pierrakos. Il y eut des problèmes de microscopes. Mais j'ai dit que si un jour on rouvrait le laboratoire à Orgonon, et qu'on y referait des conférences, je serais tout à fait prête à enseigner le « test du sang » — que j'ai d'ailleurs enseigné avec Reich — bien que n'ayant plus travaillé en laboratoire depuis une vingtaine d'années.

● Au départ, vous n'étiez pas biologiste, je crois...

— Non, j'ai suivi des cours d'assistance en biologie et j'ai surtout été formée par Reich, à ses techniques à lui. Après l'avoir quitté, j'ai étudié pour enseigner dans les écoles publiques et j'ai été professeur d'allemand et de français dans le Connecticut pendant 17 ans.

● Etiez-vous davantage motivée par la présence et la fréquentation de Reich lui-même que par l'objet des recherches menées sous sa direction ?

— Non, j'étais intéressée par son œuvre ; mais quand j'ai quitté Reich, j'ai pensé que je ne pourrais pas travailler dans un laboratoire quelconque, ordinaire, où les idées de Reich, si spécifiques, auraient été totalement absentes. J'ai donc préféré quitter ce milieu. Et puis Reich me disait toujours que j'avais un talent de pédagogue !...

● Voulez-vous rappeler comment vous avez rencontré Reich ?

— Ah oui ! Je m'en souviens très bien et je l'ai écrit dans mon livre. Ce fut par l'intermédiaire de Gertrud Gaasland, son assistante d'alors et pour moi une vieille amie puisque, en Allemagne, nous appartînmes au même parti, le Parti socialiste des travailleurs, en même temps d'ailleurs que Willy Brandt ! Gertrud avait précédé Reich aux Etats-Unis ; elle a amené le laboratoire depuis Oslo. On s'est ensuite rencontrées chez des amis communs et elle m'a dit : *« Quand Reich viendra, il faudra que tu le rencontres ! »*. J'habitais à Kew Gardens (7) à ce moment-là et eux étaient tout près, à Forest Hills. Alors je suis allée les voir ; Reich était là et tout à commencé !...

● Vous avez été impressionnée...

— Ah oui, très impressionnée ! Et comme je ne savais rien du tout de la psychanalyse, ni de la biologie, j'étais d'autant plus impressionnée ! Mais lui, surtout, était assez impressionnant comme homme !

---

(1) **Cloud-buster,** littéralement : brise-nuage ; appareil inventé par Reich et dont il se servait pour modifier la distribution de l'orgone atmosphérique. Voir par ailleurs dans ce numéro.

(2) **Chester M. Raphael,** docteur en médecine, ancien collaborateur de Reich, proche de Miss Higgins ; comme elle, il refusa de nous recevoir, en ces termes : *« L'œuvre de Wilhelm Reich n'a jamais souffert d'un manque de publicité. Malheureusement, cette publicité a été moins que scientifique. Ce qu'il a toujours fallu et fait défaut, c'est une sérieuse étude scientifique, ce en quoi je ne crois pas que votre magazine puisse contribuer à encourager. En outre, en dépit de vos bonnes intentions, je suis certains que vous ne serez pas capables de discerner entre ceux qui sont sincères dans leur intérêt pour l'orgonomie et qui en ont une sérieuse compréhension, et ceux, qui sont nombreux, qui déforment et abusent de l'œuvre de Reich pour leurs propres intérêts égoïstes. Je dois donc respectueusement décliner votre demande de rencontre »* (Lettre du 5 mai 1977). Sans commentaires.

(3) **Myron Sharaff,** docteur en psychologie. Voir par ailleurs dans ce numéro.

(4) **Expérience XX** (vingt). Elle est relatée par le détail dans *La Biopathie du Cancer* où Reich en situe ainsi la porté : *« Nous étions les témoins d'un processus par lequel l'énergie d'orgone libre de l'eau, c'est-à-dire l'énergie non liée à une matière bioneuse, est capable de s'organiser pour former une substance plasmatique vivante, répondant à tous les critères de la vie »*. Voir aussi à ce sujet les expériences de Marcel Violet et, en particulier, l'article de Gérard Ducret dans *Sexpol* n° 17, *« Chez les ferrailleurs »*.

(5) **David Boadella,** animateur du groupe et de la revue anglaise *Energy and Character* ; auteur de livres sur Reich, dont le très important *Evolution of his work*.

(6) **Blood-Test :** test du sang.

(7) Kew Gardens et Forest Hills, quartier nord-est de New York.

● On parle souvent de son regard noir, très pénétrant...

— Oui, ça et aussi son teint, sa coloration même. Vous savez qu'il avait une maladie de peau récurrente qui lui donnait une coloration assez rouge. Et avec ses cheveux blancs, ses yeux noirs et sa blouse blanche de médecin, ça faisait une impression vraiment frappante.

● Quel âge avait-il alors ?

— 42, 43 ans.

● Et il avait déjà les cheveux blancs ?

— Oui. Je crois qu'il avait déjà les cheveux blancs à l'âge de 25, 26 ans.

● Qu'était au juste cette maladie ?

— C'était un *psoriasis* (8) ; il y était très sensible ; il lui fallait toujours se couvrir ; il ne voulait pas aller à la plage s'il y avait du monde. Parfois, ça disparaissait presque mais, surtout quand il était très actif, ça empirait.

● Quelle analyse faisait-il de cette maladie ?

— Pour lui, ça remontait à l'époque où il était encore à Vienne ; selon lui, il avait été mal soigné ; pendant la guerre, après avoir séjourné dans les tranchées humides, le mal réapparut. Je pense que c'est certainement une maladie psycho-somatique.

● Et l'accumulateur d'orgone n'y faisait rien ?

— Ca aidait un peu, mais pas suffisamment. Il devait s'enduire de ces huiles pour bébé.

● ... Ce qui lui donnait ce parfum particulier dont parle Peter dans son livre...

— Oui.

● Donc, vous êtes venue travailler avec lui peu après l'avoir rencontré ?

— Oui. J'avais alors une formation de comptable, alors je me suis occupée des comptes, en même temps que je faisais toute la correspondance. Et puis j'ai commencé à travailler dans le laboratoire. Gertrud m'a formée un peu et j'ai suivi des cours à l'extérieur ; c'est comme ça que j'ai démarré... Et je suis restée à Forest-Hills jusqu'à notre départ dans le Maine.

● Et vous vous êtes mariés.

— Oui. On s'est marié. On a fait un contrat de mariage en 1939, décembre 1939, et on a légalisé le mariage en 1945 seulement, — l'état de New York ne reconnaissait pas le concubinage ; et pour devenir citoyen des Etats-Unis on a dû se marier légalement. C'était pour nous une obligation. Moi, et puis ensuite Reich, nous sommes devenus « citoyens des Etats-Unis », alors que l'un comme l'autre nous n'avions pas de passeport et pas de nationalité.

● C'est une question qu'on se pose souvent : compte tenu de ses positions théoriques sur la question du mariage, pourquoi s'est-il marié trois ou quatre fois ? C'était donc pour des raisons pratiques ?

— C'était pour des raisons pratiques, ah oui ! Parce que Reich ne voulait pas être marié légalement ; il disait : personne n'a le droit de me dire si je dois être marié. Alors, il m'a demandé le divorce après ça !... et on a divorcé ! (rires).

● Comment ? Vous avez divorcé bien avant votre séparation ?

— Ah oui ! On a divorcé en 1951 (rires) et on s'est séparé en 1954. C'était ridicule mais il y tenait, et j'ai accepté ! Ca m'était tout à fait égal.

● Et pourquoi y avait-il eu contrat de mariage ?

— Pour savoir à qui appartenait quoi...

● C'est le problème de l'argent, qui semble aigu chez Reich ; vous en parlez souvent dans votre livre.

— C'est ça : le problème de l'argent et le problème de la propriété. Aussi, il voulait que je garde mon nom de naissance alors que, légalement, mon nom est Ollendorf-Reich.

● Donc, vous avez commencé à travailler avec Reich. C'était difficile ?

— Oh non ! C'était très très intéressant. J'étais fascinée par le travail et la laboratoire. Et il me parlait toujours beaucoup — bien que je ne comprisse pas toujours ce qu'il me disait... C'était quand même une école assez dure et tout ce qui se passait à côté de ça paraissait très facile !

● C'est le début qui fut le plus dur ?

— Non, ça a été les dernières années. De 51 à 54, ça a été très dur.

● Quels types de travaux meniez-vous à Forest-Hills ?

— J'ai fait tout ! J'ai travaillé au laboratoire, j'ai enseigné le « blood test », j'ai tenu les comptes ; j'étais ménagère ! J'ai eu un enfant ! J'ai travaillé durement, mais j'aime bien travailler...

● L'exigence légendaire de Reich dans son travail, vous l'avez donc éprouvée...

— Ah oui ! Mais ça ne m'a pas trop étonnée car ma famille était très travailleuse ; ma mère était de milieu bourgeois mais elle a travaillé toute sa vie, comme comptable d'ailleurs pour moi, c'était naturel de toujours travailler. Et je n'ai pas pensé avoir trop fait. C'était si intéressant, passionnant que j'étais très heureuse.

● Avez-vous connu des résultats rapides et encourageants dans les travaux ?

— Tout à fait ! On a eu des succès importants avec le « tableau du sang », par exemple ; aussi avec les souris.

● Quel est le principe du « test sanguin » ?

— On observait d'abord le sang dans une solution saline, puis on mesurait le temps de désintégration ; ensuite, on « autoclavait » le sang dans une solution et on observait aussi le processus de désintégration ; puis on faisait des cultures. Ca, c'était les trois tests du sang.

● C'est ce qui devait conduire à l'expérience XX sur la luminescence des cellules sanguines ?

— Oui. D'abord on a gelé de l'eau ayant séjourné dans l'accumulateur, de l'eau pasteurisée. Et on a observé le développement des bions.

● Voulez-vous maintenant parler de vos difficultés relationnelles avec Reich ?

— Comme je l'ai écrit dans mon livre, c'était d'abord des difficultés mineures tournant autour des questions d'argent ; c'était toujours des questions d'argent ! Reich était très difficile à ce sujet ; il avait deux sortes de rapport à l'argent : il pouvait vous offrir un cadeau d'une valeur très grande et, à d'autres moments, il refusait d'ajouter dix dollars pour les besoins ménagers ! C'était dur. Surtout quand on a construit l'observatoire à Orgonon ; c'était terrible. Vraiment. Quand on recevait les factures de l'entrepreneur, il fallait regarder, vérifier chaque somme, quasiment au clou près ! Et Reich était furieux si c'était trop cher. Il me demandait de contrôler le moindre détail. Vraiment c'était terrible ! Mais ça, ce n'était encore rien à côté de sa jalousie ! Sa jalousie, c'était vraiment insupportable. Il m'accusait, moi et les autres femmes qu'il connaissait, de coucher avec n'importe qui ! C'était incroyable ! Il avait même prétendu m'avoir vue me déshabiller dans une maison ! Je ne sais d'où il tirait ça car c'était le soir où j'étais avec des amies à une réunion au sujet de l'école de Peter ; il m'avait dit : *« Tu n'étais pas là, je t'ai vue te déshabiller ! »*, etc. Il n'y avait rien à faire.

● C'était à un niveau fantasmatique.

— Oui.

● Comment avez-vous expliqué ce comportement ?

— Je ne sais pas. Ou alors par le fait que sa mère avait « commis l'adultère » ; et comme il adorait sa mère, toutes les femmes devaient être adultères... C'est une explication.

● C'était pour le moins contradictoire avec sa volonté théorique sur ce sujet.

— Tout à fait !

● Il en était conscient ?

— Je ne sais pas. Mais je sais que ce ne fut pas seulement avec moi ; il avait aussi accusé d'adultère sa première

(8) **Psoriasis** : affection cutanée provoquant des rougeurs.

Peter Reich, dans l'album d'Ilse Ollendorf

femme, Annie, puis Elsa, puis moi et toutes les femmes après moi. C'était son idée à lui...

● **Et cependant, lui-même n'était pas aussi fidèle qu'il l'exigeait de ses compagnes...**

— Non, pas du tout ! Pas du tout. Je connaissais pas mal de femmes avec qui il couchait.

● **Et il ne vous en parlait pas ?**

— Non, mais quand je lui demandais, il avouait.

● **Il** *avouait* **comme une faute ?**

— Non, non : naturellement. D'ailleurs il vivait ouvertement avec une autre femme alors que nous étions encore ensemble.

● **Etiez-vous jalouse aussi ?**

— Oui, j'étais jalouse. Mais je pensais que « ça passerait », que j'avais une position spéciale, privilégiée, qui valait la peine.

● **Pourquoi** *spéciale* **?**

— Comme travailleuse, comme mère de Peter. Il reconnaissait que j'étais une travailleuse particulière, avec des facultés de travail qui lui étaient indispensables...

● **Vous dites aussi dans votre livre qu'il fut très inquiet de votre absence lors d'un de vos voyages en Angleterre.**

— Oui, spécialement quand le bateau s'était trouvé en difficultés. Mais aussi une autre fois, il envoya des télégrammes à mon frère pour qu'il fasse attention aux ennemis, aux « fascistes rouges » qui s'en prendraient à moi et à Peter, etc. Mon frère avait trouvé ça tout à fait paranoïde.

● **C'était à quelle époque ?**

— En 1954. Je l'ai quitté à ce moment-là.

● **Reich apparaît aussi, souvent, comme un personnage violent.**

— Oui, très dur.

● **Il avait aussi un côté moraliste, certainement difficile à supporter...**

— Oui. Pas seulement par rapport aux femmes mais aussi par rapport aux homosexuels.

● **N'était-il pas ce qu'on appelerait aujourd'hui un « phallocrate » ?**

— Oui, il était un peu autoritaire et patriarcal — sauf en théorie !

● **Concernant les mouvements de libération sexuelle, avait-il, en pratique, des positions aussi contradictoires ? Vous rappelez qu'il élevait ses enfants d'une manière stricte...**

— Oui, en ce qui concerne les manières ; mais pas pour ce qui est de la vie sexuelle, au contraire. Je crois même qu'il a poussé trop loin, dans le domaine de la libération sexuelle, lorsqu'il posait des questions à Peter, alors que celui-ci était encore tout jeune, sur ses relations avec les filles. Peter était trop jeune alors pour savoir lui répondre. Je crois qu'avec Eva ce fut la même chose.

● **Sa maladie de peau l'empêchait quelque fois de se mettre nu devant ses enfants ; c'était la vraie raison ?**

— Oui. Ce n'était pas un principe ; on ne cachait pas notre nudité aux enfants ; c'était naturel. Mais je sais qu'il fut très fâché d'apprendre que quelqu'un qu'il ne connaissait pas mais qui prenait son œuvre pour la Bible, Paul Ritter (9), en Angleterre, avait laissé ses enfants observer l'acte sexuel. Reich était outré de cela, au point qu'il ne voulait plus entendre parler de Ritter ! Pour lui, c'était confondre, comme les gens le faisaient souvent de ses idées, liberté et licence (10). Ce qui l'indignait toujours. Nous avons mis des limites à la liberté de Peter, quand il se trouvait en danger ; mais on laissait ses instincts se développer naturellement.

● **A propos de Peter, celui-ci dit regretter que ses rapports avec son père aient été un peu emprunts de militarisme...**

— Les premières années, Peter a surpassé tous les *traumas* (11) d'une manière paisible ; il était un enfant infiniment aimé et qui le savait. Même dans les limites que nous lui imposions, il restait très libre ; c'est ce qui l'a sauvé par la suite. Il était beaucoup sous l'influence de Reich. Beaucoup plus que je ne le savais d'ailleurs ! Et quand Peter m'a fait lire le manuscrit de son livre, il m'a dit : *« Tu seras très troublée quand tu liras ça, mais il faut savoir que si je n'avais pas pu survivre à tout ça, je ne l'aurais pas écrit non plus. Alors, c'est passé et tu ne dois pas en être trop choquée... »*. Mais j'ai été très étonnée de ce qui s'est passé et que je n'avais pas su.

● **Par exemple, vous ne saviez pas cet aspect « militaire » de leurs rapports ?**

— Ah si ! Je savais ça et ça m'inquiétait assez parce que moi je suis pacifiste ! Et j'ai envoyé Peter dans une école secondaire des Quakers (12) pour compenser ce type de rapports avec son père... Et au moment de son service militaire, Peter a commencé par être objecteur de conscience. Ensuite, il estima ne pas être tout a fait pacifiste et fit son service, avec la chance de ne pas être envoyé au Vietnam.

● **Selon vous, Reich s'était-il intéressé à l'acupuncture ?**

— Ce n'était pas connu alors ! Il pensait, dans un tout autre secteur, que les efforts faits pour la conquête de l'espace seraient vains sans le recours de l'orgone. Il s'est trompé !

● **Mais ce n'est qu'une petite conquête pour le moment !**

— Oui, mais il avait dit : *« On n'ira jamais sur la Lune sans l'orgone ! »*. Il y a des développements actuels qu'il n'a pas pu prévoir alors.

● **Avait-il eu connaissance des travaux de Franz-Anton Mesmer et de sa théorie du « magnétisme animal » ?**

— Ah oui ! Il était tout à fait au courant de Mesmer, ainsi que de Reichenbach (13).

● **Avait-il pratiqué l'hypnose ?**

— Non, que je sache. Peut-être quand il a commencé avec la psychanalyse, mais je ne l'ai pas entendu en parler.

● **Voulez-vous en arriver à la période orgonomique et notamment à l'expérience d'Oranur ?**

— Ce fut un épisode effrayant ! Pour tout le monde. J'ai alors subi une sévère dépression, et c'était à l'époque de notre divorce... C'était tout ensemble !

● **Vous êtes alors tombé malade et avez dû subir une opération. Y avait-il un rapport avec l'expérience Oranur ?**

— Oui, absolument ! J'ai eu une péritonite et Reich craignait que je développe un cancer. On m'a fait une hysterectomie totale (14). Ce ne fut pas une période agréable ! Mais après mon opération, je suis revenue et on a continué à vivre ensemble jusqu'en 1954. Mais c'était de plus en plus difficile. D'autant que je ne pouvais pas suivre ses expériences concernant l'espace et les brise-nuages. Personnellement, je ne pense pas qu'il existe des OVNI. Pour lui, tout était ou blanc ou noir : il fallait le suivre tout à fait ou bien on était un ennemi à ses yeux. Alors je ne pouvais plus le suivre.

● **Vous n'étiez pas d'accord avec les expériences de** *« cloud-busting »* **?**

— Je ne peux pas dire que je n'étais pas d'accord, je ne les comprenais pas. Je n'étais par réellement une scientifique ; je pouvais voir les bions au microscope, sentir l'orgone dans les accumulateurs, tout ça, oui ! Je pouvais suivre et comprendre, voir avec mes yeux, percevoir avec mes sens. Mais quand il s'agissait de physique plus compliquée, je ne me sentais pas attirée par ces choses-là. Ce n'était pas mon domaine. Ça, ajouté aux difficultés de notre vie commune, ce n'était plus possible.

● **Pour Luigi de Marchi, dans son livre sur Reich, une telle exigence à l'égard de ses collaborateurs, cette adhésion totale à ses idées qu'il exigeait d'eux, aurait conduit Reich à n'être plus entouré que de gens trop complaisants à son endroit — et finalement à s'isoler.**

— Oui. Quand j'ai quitté Reich, un des médecins de son entourage m'a dit : *« Je voudrais avoir votre courage »*... Je vous prie de ne pas publier son nom. Alors, je me demande combien de disciples ont réellement compris les propos de Reich...

● **Pensez-vous que Reich ait été d'une certaine manière mystique ?**

— Certainement. Il était plus exactement religieux. Ce que je ne comprends

Ilse Ollendorf : « Il y eut, indéniablement, conspiration ».

(9) **Ritter Paul et Jean :** reichiens anglais auteurs de livres sur Reich et l'orgonomie.

(10) C'est aussi le titre d'un livre de Neill : *Freedom, not licence*, bêtement traduit par *La liberté, pas l'anarchie* (éd. Payot).

(11) **Traumas :** traumatisme psychique.

(12) **Quakers :** importante secte religieuse de l'Ecosse et des Etats-Unis ; ils refusent notamment de porter les armes et n'admettent aucune hiérarchie.

(13) **Reichenbach,** Karl von : chimiste allemand, connu pour avoir découvert la paraffine, mais surtout pour ses solides recherches et expérimentations sur les effets des champs énergétiques des cristaux, plantes et animaux, aux environs de 1850.

(14) **Hysterectomie :** ablation de l'utérus.

pas, c'est son attitude en prison : on m'a dit qu'il avait voulu se marier à l'église — ce qui m'étonne beaucoup ! puisqu'il fut toujours contre les églises.

● Il envoyait même des prières à Peter...

— Oui, assez étranges. Tellement étranges qu'on a décidé de ne pas les publier !

● Pensez-vous qu'une telle attitude de sa part relevait de difficultés psychiques ?

— C'était des choses étranges...

● Que pensez-vous des conditions de sa détention ?

— Comme je connais bien les prisons, où je travaille dans certaines comme professeur volontaire depuis à peu près vingt ans maintenant, je sais que tout emprisonnement porte atteinte à l'*ego* de chacun ; il faut être très très fort pour résister au régime de la détention. Celui de Reich n'était pas vraiment terrible : il avait une cellule pour lui seul ; la nourriture n'était pas bonne mais il avait la possibilité de recevoir des visiteurs, d'écrire aussi. Mais la prison reste destructrice. Reich, lui, était tellement dans ses idées que je me demande s'il a pu préserver son *ego* ; je ne sais pas. Le fait qu'il ait assisté au service religieux dans une église, qu'il ait accepté des prières... ça me dit quelque chose, que peut-être on a pu — pas tout à fait détruire — mais pénétrer dans son *ego* et le rendre plus « docile ».

● Vous ne croyez pas à une éventuelle conséquence d'une conspiration contre lui ?

— Non. Il y eut indéniablement conspiration pour le faire jeter en prison ; il n'y a pas de doute que l'*American Psychiatric Association* et l'*American Medical Association* y étaient directement pour quelque chose. Mais je ne crois pas qu'il y ait eu une « conspiration rouge » des communistes contre lui, ni une conspiration directe en prison.

● Vous pensez donc qu'il est mort pour ainsi dire de lui-même ?

— Oui. Il était très très malade. Je lui ai écrit avant son incarcération et je lui ai dit : *« Tu es malade, tu sais que tu ne survivras pas »* ; il m'a répondu : *« Oui, je sais »*. Et il a voulu mourir comme un martyr — pour moi, c'est sûr ; d'autant qu'il s'identifiait au Christ : il devait donc être crucifié. Il avait même mis cette idée dans la tête de Peter et le jour où Reich est mort, Peter a écrit dans sa Bible : *« Aujourd'hui on a crucifié mon père »*.

● Selon vous, pourquoi est-il mort d'une maladie de cœur ?

— Il eut des attaques cardiaques après Oranur ; il fut très malade après cette expérience. Il savait qu'il n'était pas en bonne santé, mais il ne se soignait pas. Il n'allait plus nager, ni marcher ; il ne faisait plus de ski. On m'a dit qu'on pouvait entendre son souffle cardiaque. Bien sûr, l'emprisonnement a accéléré sa maladie ; mais je crois qu'il n'aurait pas survécu beaucoup, même en dehors d'une prison.

● Etait-il préoccupé par les questions d'alimentation ?

— Je ne crois pas. Il y eut un temps où il s'y intéressa ; par exemple, il était contre les conserves en boîte de métal.

● Il fumait beaucoup aussi...

— Beaucoup. Mais il n'a plus fumé à partir de ses premiers malaises cardiaques, en 1953.

● Ses derniers écrits, ceux de prison, ont-ils été réellement perdus, ou détruits ?

— Ça, on ne sait pas ; on m'a dit qu'en général tout ce qu'on trouve à la mort d'un prisonnier est détruit. Je ne sais pas en plus s'il a vraiment écrit puisqu'il a dit, en plusieurs occasions, que tout était dans sa tête.

● En dépit de ce que certains s'obstinent à ne pas vouloir voir, Reich a fait montre dans son œuvre de la continuité de sa pensée et de ses préoccupations dans les domaines politique et social. Comment se fait-il, selon vous, que des gens comme Baker et Lowen, qui se disent volontiers héritiers de Reich, n'en retiennent pourtant que des morceaux et se comportent finalement comme les pires réactionnaires ?

— Je ne vois que Myron Sharaf comme continuateur des idées de Reich sur la « démocratie du travail » ; ailleurs, ce sont surtout les anarchistes qui accaparent Reich. Mais Reich ne se considérait pas comme anarchiste.

● Il serait plutôt libertaire, c'est-à-dire, par rapport aux anarchistes « à drapeau », avec un *système idéologique* en moins. L'idée d'auto-régulation chez Reich est très libertaire, alors qu'en termes politiciens elle est réduite au vocable d'*autogestion*.

— En Angleterre, ce sont quand même les anarchistes qui ont beaucoup propagé Reich, notamment le groupe *Freedom* ; je les connais bien puisque mon frère en faisait partie !

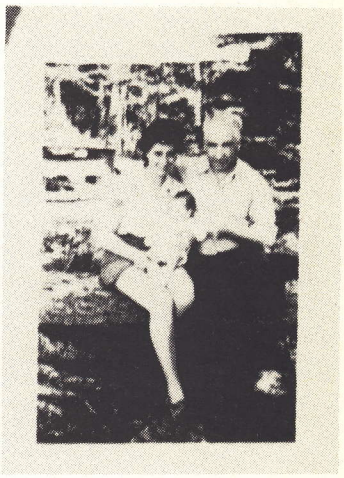
● Et l'anti-communisme de Reich ?

— C'est quelque chose qu'on trouve beaucoup dans les cercles de vieux communistes dégoûtés par le stalinisme ; je connais bien des communistes allemands qui ont renversé leurs positions et qui sont devenus, non pas fascistes, mais tellement anti-communistes qu'on ne peut plus y voir de théorie — comme Arthur Koestler, par exemple ; ou Willy Schlamm. Reich était un de ceux qui furent tellement dégoûtés par le communisme de parti ! Je peux le comprendre, mais pas le suivre...

● Finalement, quel souvenir gardez-vous de lui, je veux dire personnellement, après votre séparation ?

— On s'est séparé en juin 1954, juste avant son départ pour l'Arizona et l'expérience dans le désert. Mais après, Reich et moi avons gardé un très bon contact ; je crois qu'il fut très impressionné que j'aie pu construire ma propre vie, séparément de lui ; je n'ai jamais plus reçu d'argent de lui, sauf pour Peter — et ce n'était pas assez ! Mais il m'a fait des cadeaux que j'ai appréciés et j'ai aussi reçu des lettres affectueuses de lui.

Recueilli par
Gérard PONTHIEU ■



sexuellement précoce

Reich écrit dans La Psychologie de Masse du Fascisme **(p. 179) :**
« Les enfants de toutes les classes sociales, même celles qui souffrent de faim et de privation, s'intéressent plus pendant l'enfance que plus tard aux problèmes sexuels (...). Tout enfant de toutes les classes sociales souffre, sans exception aucune de la répression sexuelle ».
« ainsi, **ajoute-t-il,** *le front d'attaque se trouve considérablement élargi ».*

Reich, en effet, sait de quoi il parle — de **qui,** plus exactement : il parle de lui, enfant de la haute paysannerie, et néanmoins sexuellement opprimé et névrosé. Probablement peut-on situer dans cette prise de conscience de sa propre oppression sexuelle, les prémisses de ses futures critiques de l'économisme, puis son dépassement dans la théorie de l'économie sexuelle — ce que nous appelons aujourd'hui la **sexo-politique,** ou encore la **bio-politique.**

le cas d'un « jeune homme »

Or, de la sexualité infantile de Reich, nous en apprenons beaucoup — sinon tout — dans un texte autobiographique (1) qu'il présenta, à l'âge de 23 ans, en communication au Séminaire de Sexologie, à Vienne en 1920. Ce texte a été récemment édité par Payot dans le volume 1 des **Premiers écrits.** Cette communication a pour titre : **« A propos d'un cas de transgression de l'interdit de l'inceste à la puberté ».** Reich y parle d'un *« jeune homme d'une vingtaine d'années »* connaissant des *« états dépressifs devenus très aigus depuis quelques années »,* en proie à *« des sentiments d'infériorité »* et à une *« compulsion de rumination ».* Voici comment il décrit, avant de « lui » laisser directement la parole, le cas de « son » malade :

« Il avait été élevé très sévèrement par son père ; il devait toujours en faire plus que les autres, pour satisfaire l'ambition de son père d'avoir des enfants très intelligents ; il était attaché depuis sa plus tendre enfance par une profonde tendresse à sa mère, qui souvent le protégeait contre les accès de violence paternelle. L'union des parents n'était pas heureuse dans la mesure où la mère « souffrait terriblement » de la jalousie de son père ; à l'âge de 5 ou 6 ans, il avait déjà assisté à d'affreuses scènes de jalousie ; il y aurait eu souvent de la part du père des violences au cours desquelles il s'était toujours senti « du côté de sa mère ». Ce qui se comprend facilement, puisqu'il se trouvait lui-même sous le joug, et qu'il chérissait profondément sa mère. Sexuellement précoce, car à cinq ans il n'y avait déjà « plus de secrets » pour lui, et physiquement développé, il eut son premier coït à 11 ans et demi avec la femme de chambre, qui l'avait cependant incité à le faire. De 14 à 18 ans, période de mastubation, en alternance avec des coïts occasionnels ; à 15 ans, premières manifestations de très légers sentiments d'infériorité. A partir de 21 ans, accentuation de ceux-ci avec états dépressifs, puis apparition de la compulsion de rumination. Le souvenir lui vient au bout de quelques séances, que cela remonte à l'époque où il fait la connaissance et tombe amoureux d'une jeune fille, très inférieure à lui intellectuellement, et qui le « trompe » au bout de quelque temps ».

« chez la femme de chambre »

(...) *« Voilà l'essentiel de son histoire, qui est cependant loin d'être le plus intéressant. « Le point » qui, en si peu de temps, a fait échouer l'analyse, par suite d'un blocage conscient de la part du patient, concerne une liaison que sa mère eut avec son précepteur, et qu'il avait observée dès le commencement. C'est ainsi qu'après une description détaillée de la beauté de sa mère, visant en quelque sorte à l'excuser, il raconte textuellement dans sa lettre : »* (...).

Cette « lettre » donc, raconte par le détail comment le jeune garçon découvre à 11 ans et demi, 12 ans, en témoin caché, espion, la liaison « coupable » de sa mère. Partagé entre la curiosité érotique et la haine inconsciente contre son père, il devient complice et même protecteur des deux amoureux clandestins. Puis il a la certitude qu'ils ont un rapport sexuel et il en devient le témoin, chaque nuit, durant l'absence de son père : *« Oh, quel atroce souvenir, qui réduit en poussière la mémoire de ma mère, salissant à jamais de boue et de flétrissure son image que je porte en moi »* (...) *« Et la tête pleine d'idées sauvages, je retournai silencieusement dans mon lit, atteint dans ma joie de vivre, déchiré au plus profond de moi-même pour toute la vie ! ».*

(...) *« Peu à peu je commençai à m'y habituer (!!!), la frayeur disparut et les sensations érotiques prirent le dessus.* C'est ainsi qu'une fois j'ai été assailli par la pensée de me précipiter dans la chambre et d'exiger le coït de ma mère (quelle horreur !) sous la menace de tout raconter à père » *(souligné par Reich).*

« Puis les derniers jours, j'allai, quant à moi, régulièrement chez la femme de chambre ».

Poursuivant sa communication, Reich raconte ensuite que *« la mère s'était empoisonnée dans de tragiques*

---

(1) Le caractère autobiographique de ce texte saute à l'évidence dès qu'on recoupe avec les différents témoignages rassemblés ou évoqués dans ce numéro ; il est de plus confirmé par Elsworth Baker dans les articles qu'il consacre à ses *« Onze années avec Reich » — Journal of Orgonomy,* novembre 1976.
(2) op. cit.

circonstances » après la découverte de la liaison par le père ; et qu'après *« il avait recommencé à se masturber »* s'accompagnant de fantasmes de femmes dont il cherchait l'image parmi *« ses nombreuses maîtresses »* ; ce qui aggravait ses états dépressifs : *« une fois même, il fut proche du suicide »*.

Puis, analysant « le cas », Reich fait d'abord une référence analogique avec le père trompé par la mère, et le garçon se croyant trompé par la jeune fille aimée, situation qui, ajoute-t-il, n'engendre que d'une manière *« extrêmement rare »* une *« névrose obsessionnelle »*.

Ce passage éclaire singulièrement la jalousie obsessionnelle de Reich, que lui reprocheront ses différentes compagnes en évoquant son attachement « non résolu » à la mère.

le choc de la scène originelle

Ensuite, rappelant « qu'il avait déjà fait l épreuve de sa première expérience sexuelle » (à 11 ans et demi donc), Reich précise *« qu'à l'âge de 4 ans (...) il avait surpris un coït de la nourrice* (du frère cadet) *avec son amant »*. Et, ajoute-t-il : *« Quant à considérer ce souvenir comme souvenir-écran, et supposer qu'autre chose encore s'y cache, cela ne me paraît pas justifié, même si, comme Freud l'a démontré, de tels souvenirs-écrans se produisent régulièrement (par exemple le souvenir refoulé d'un coït parental) »*.

N'empêche qu'à ce propos, Reich en restera par la suite à l'idée freudienne du « choc » de la « scène originelle », puisqu'il reprochera plus tard à un de ses amis anglais, Paul Ritter, d'avoir fait l'amour devant ses enfants (voir à ce sujet notre entretien avec Ilse Ollendorf). Et il ajoute encore, à propos du « cas » : *« Peut-être intervient ici le fait mentionné par Freud, à savoir que chez l'enfant qui a observé un coït parental, la mère, jusqu'alors adorée, est dès lors représentée dans l'inconscient par l'image d'une putain (c'est la raison pour laquelle il deviendra plus tard un habitué fervent des prostituées, ne trouvant satisfaction qu'auprès d'elles) »*. Enfin, dans sa conclusion, Reich apparaît d'une orthodoxie freudienne totale quand il justifie *« l'intimidation sexuelle créée par le sentiment d'infériorité devant le garçon, chez le garçon »* comme *« dans un certain sens une institution culturellement nécessaire »* au développement de l'interdit de l'inceste.

Un autre témoignage concernant la vie sexuelle de Reich est fourni par un de ses anciens collaborateurs, Elsworth Baker (2) : *« Une autre fois, il me dit que je pouvais lui poser n'importe quelle question. Il pensait que j'allais l'interroger sur sa vie sexuelle, comme il m'avait maintes fois demandé si je voulais son pénis (sa puissance) (3). Il était fier de sa vie sexuelle, et, dans les dernières années, menaçait fréquemment de la rendre publique. Je n'étais pas intéressé par sa vie sexuelle, j'étais seulement concerné par la mienne. A la place, je lui demandai qui l'avait traité, sachant que tout un chacun a besoin d'un traitement, et spécialement tout psychiatre. Il dit que personne ne l'avait traité, qu'il n'en avait pas eu besoin »* (...). *« Plus tard, j'ai appris qu'il avait essayé de se faire analyser par Freud, et que faute de quoi, il alla chez Paul Federn, ce qu'il considéra simplement comme un entraînement à l'analyse »*.

« Reich, bien sûr, avait des problèmes, mais au fil des années, nous autres disciples, développèrent le dogme selon lequel il était totalement sain et l'avait toujours été. Certains maintiennent encore cette idée et quiconque n'est pas de cet avis est immédiatement taxé de trahison envers Reich. Lui-même favorisait cette attitude, comme on le voit ci-dessus, bien qu'il prétendît que personne, dans une société comme la nôtre, pût être totalement non-cuirassé. Il raconta aussi qu'il eut sa première expérience sexuelle à l'âge de 13 ans et qu'il ne s'était jamais masturbé ». Ici, Baker renvoie à la communication autobiographique de 1920 qui, comme on vient de le voir, infirme cette dernière assertion. Elsworth Baker précise enfin : *« Il ajouta que, à chaque respiration, il pouvait sentir une pulsation dans son pénis. J'ai eu en traitement trois de ses femmes qui confirmèrent qu'on ne pouvait se plaindre de lui comme amant. Bien sûr, on peut affirmer que Reich eut une solide santé, indispensable pour avoir subi et accompli tant de choses. Nous ne devons pas exagérer les problèmes qu'il eut. En aucune façon ils ne peuvent altérer sa grandeur »*. ■

(3) Plus d'un analyste trouvera ici matière à exercer ses talents, comme l'ont déjà fait, souvent à la manière sauvage, ceux ou celles qui ont évoqué « l'homosexualité refoulée de Reich ».

Avec Annie. Derrière lui Otto Fenichel.

la belle-sœur, Ottie Heifetz :

“Je ne veux plus te voir, jamais !”

Ayant épousé le frère de Reich, Robert, Ottie Heifetz a bien connu non seulement Willy, comme ses proches l'appelaient, mais surtout son milieu familial. Nous l'avons rencontrée à New York où elle vit maintenant, plus toute jeune, évidemment. Son témoignage est loin d'être objectif ou même de se soucier d'une parfaite exactitude ; d'évidence elle n'aimait pas son beau-frère et ne s'en cache d'ailleurs pas. Mais son récit n'en contribue pas moins, par quelques touches d'ambiance, à parfaire ce portrait d'un homme et sa compréhension.

G.P.

Le père, Léon Reich, exportait du bétail vers l'Allemagne, ainsi que des carpes de première qualité, provenant d'une pisciculture. Il était très riche, mais aussi très fier, autoritaire et cruel. Il était installé à Juzinetz, près de la frontière avec la Russie. Son *hobby*, c'était la chasse au renard à laquelle il invitait le gouverneur et des personnalités de la haute société. Wilhelm et Robert avaient des professeurs particuliers et chaque année ils allaient passer leurs examens à la ville.

Leur mère, Cecilia, était très belle, très sensible aussi. C'était une femme poétique, qui lisait beaucoup. Elle accompagnait son mari à Paris pour acheter des robes exclusives, tandis que lui achetait les meilleures machines agricoles...

Un des professeurs des enfants se mit à lui faire la cour et elle fut accusée de s'entendre avec lui. Robert avait alors neuf ans et Wilhelm quatorze ; celui-ci aimait particulièrement sa mère au point d'être jaloux de ce professeur qui s'intéressait tant à sa mère. Et Wilhelm en vint à raconter ce flirt — car ce ne fut qu'un flirt, elle était trop bourgeoise pour coucher ! Le père, ayant fini par apprendre cela, fut d'une colère furieuse pendant trois ou quatre jours. Et elle se suicida. Elle avait 38, 39 ans.

« beaucoup d'amis »

Le père, lui, se sentit très coupable de la mort de sa femme et, alors qu'il faisait très froid, il se laissa tomber dans un trou de pêche sur le lac gelé ; il attrappa une pneumonie grave, en guérit tout d'abord, mais refusa de suivre les conseils du médecin d'aller se reposer au sud, en Yougoslavie. Il attrapa la tuberculose et mourut en 1914. En dépit de l'assurance-vie qu'il avait contractée, les enfants n'obtinrent jamais la moindre prime ; si bien que ce fut la grand-mère qui s'en occupa en les hébergeant chez elle, à Vienne.

Wilhelm rejoignit l'armée en guerre. En 1916 ou 1917, il revint en permission, très maigre. Il avait commencé ses études de médecine en 1915 et devait les reprendre à la fin de la guerre. Robert, lui, était dans l'administration d'affaires et c'est lui qui subvenait aux besoins de Wilhelm. Il lui avait dit : *« Tu étudies, je paie ; et quand tu auras fini, tu paieras à ton tour pour que moi aussi je commence mes études de médecine »*. Mais quand il eut terminé sa médecine, Wilhelm s'engagea aux côtés de Freud. Robert approuva et renonça à entreprendre lui aussi les études médicales ; d'autant plus volontiers d'ailleurs qu'il était promis à une belle carrière dans une firme suisse de transport international.

En 1920, Wilhelm rencontra Annie Pink, qui était analyste. Lui, d'ailleurs, n'a jamais fini ses propres analyses — il en a eu deux ou trois ; je crois qu'il devait se sentir trop coupable de la mort de sa mère. Bref, ils se marièrent en 1921.

Wilhelm avait beaucoup d'amis, beaucoup. Mais il faisait en sorte de détruire finalement toute amitié. Annie était une fille très attirante, aussi ne voulait-il pas qu'elle s'habille trop bien...

« au service du parti »

En 1919, l'année des élections gouvernementales en Autriche, tous nos amis étaient sociaux-démocrates, c'est-à-dire de gauche. Les autres étaient conservateurs et sociaux-chrétiens et les sociaux-démocrates étaient les seuls de gauche, comme Léon Blum en France. Alors je ne sais vraiment pas comment il a fait : il a été expulsé du Parti social-démocrate. Il était parmi les membres les plus brillants, et imposait beaucoup de respect, mais il semblait toujours détruire toute relation avec autrui, ce qui fait que tous ses amis l'ont abandonné, puisqu'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi il avait pris position contre le parti.

A cette époque, en 1920, existait déjà un petit noyau de communistes, alors il s'y est joint. Il s'était installé dans un bureau très chic, très grand, comme analyste, et il se faisait beaucoup d'argent qu'il consacrait entièrement au Parti communiste. A Vienne, à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de gens qui gagnaient leur vie aussi bien que lui, mais tout ce qu'il gagnait il le mettait au service du Parti. C'était lui qui finançait le journal, c'était lui qui payait la propagande et le siège social du Parti ; en somme, il faisait vivre le Parti.

Le premier enfant, Eva, est née en 1922 ; Annie, elle aussi était psychanalyste, donc il leur fallait un grand appartement. Chacun avait son bureau privé, puis il y avait une chambre pour l'enfant, un salon, une salle à manger et tout — même une employée de maison. Mais c'était le père d'Annie qui finançait tout. Tout l'argent de Willy allait au Parti. Le père d'Annie avait une entreprise d'import-export de café et de thé, une vieille compagnie héritée de son père.

Et puis il a eu l'invitation à aller donner une conférence en Russie. Je crois que c'était en 1923. Ils ont reçu un accueil

merveilleux, un vrai traitement d'honneur : *« le fameux Dr Wilhelm Reich et le Dr Annie Reich »*. Il était à la tête du Parti communiste, pas politiquement, bien sûr, mais on savait que c'était lui qui le faisait vivre — la propagande, etc. A son retour, c'était la jubilation, tout était merveilleux. Il racontait à tout le monde comme la Russie était merveilleuse, et la réception qu'ils avaient reçue — tout était merveilleux.

Et puis il a été expulsé du Parti communiste. Il a fait un faux pas et les communistes l'ont expulsé. Chez lui, tout conduisait à son autodestruction, c'est dommage. Quand il devenait trop emballé dans quelque chose, trop intimement lié dans une situation, il détruisait.

« un besoin de punition »

C'est ainsi qu'il a détruit son premier mariage, avec Annie, aussi. Et le Dr Paul Stein, l'un des seuls amis qu'il lui restait à son expulsion du Parti communiste, le Dr Paul Stein, qui était un très bon ami pour moi, lui a parlé. Il lui a dit : *« Willy, qu'est-ce que tu as ? Tu as déjà été expulsé par les sociaux-démocrates, et maintenant tu as réussi à te faire expulser par le Parti communiste. Qu'est-ce qu'il y a ? »*. Il a a dit : *« J'en ai assez »*. On ne savait jamais ce qui le conduisait toujours à l'expulsion, c'était la même histoire dans ses relations personnelles.

Il y avait chez lui un besoin d'être puni, et cela mène à penser qu'il avait peut-être révélé lui-même à son père l'affaire de sa mère avec le professeur, et que ceci explique pourquoi il n'a jamais fini sa propre analyse. La psychiatrie est quand même mon champ d'intérêt, alors j'essaie de déchiffrer les raisons qui ont mené cet homme à toujours agir de façon à attirer la punition sur lui. Le procès, ici, aux Etats-Unis, était lui aussi un résultat de ses actions auto-punitives.

Mais en 1928 (Robert est mort en 1926), lorsqu'il a décidé qu'il voulait déménager à Berlin, et que lui, Annie et les deux enfants ont déménagé à Berlin, je ne sais pas comment, mais le Parti communiste l'a encore accepté dans ses rangs. Là il a fait une chose qui a rendu Eva furieuse, et à juste titre. Afin d'avoir une clientèle riche, il fallait s'installer dans un quartier élégant de Berlin. Alors, ils ont pris un bel appartement dans un des quartiers chics, mais les deux enfants, ils les ont mis dans un foyer communiste ! A cette époque, Eva avait six ans et Lore devait en avoir quatre et elles vivaient dans ce foyer avec les enfants des travailleurs. Tous les communistes ne mettaient pas leurs enfants dans une institution, mais les enfants de Willy y ont été mises, parce que selon lui, cela était la seule manière d'élever des enfants !

« affaires de cœur »

Et, pendant le séjour à Berlin, il a eu des affaires de cœur. Et alors ? Qu'est-ce que cela pouvait faire ? Son mariage avec Annie était déjà compromis. Malgré sa colère de savoir ses enfants au foyer communiste, Annie ne pouvait pas changer cette situation. Mais Eva était une gosse intelligente.

Les deux enfants sont venues une fois passer le week-end chez leurs parents, et elle a vu la beauté qui les entourait, et elle a dit : *« Willy, si vous êtes un communiste, vous pouvez aller vivre au foyer communiste. Vous vivez ici dans le luxe et moi, je ne suis pas communiste, pourquoi faut-il que nous habitions un foyer communiste pour enfants ? Nous n'y retournons pas ! »*. Et Lore a dit : *« Non, nous n'y retournons pas ! »*. Alors elles n'y sont pas retournées.

Mais enfin il a eu des affaires de cœur et Annie a eu le sentiment qu'il voulait en finir avec la mariage. Elle est venue nous voir et elle a dit : *« Comme avec toutes les choses qu'il trouve bonnes, pour se détendre, il faut qu'il fasse quelque chose pour s'y arracher. Il a détruit ce mariage »*. Alors j'ai dit : *« Annie, pourquoi restes-tu mariée ? »*. Elle a dit : *« Eh bien, je ne sais pas encore, mais je cherche »*. Elle cherchait quelqu'un qui lui plaise, afin de divorcer de Willy. Elle voulait que ce soit elle qui entâme la procédure contre lui. Elle avait assez de raisons. Elle voulait un autre homme.

Nous voici donc en 1933, et Hitler est arrivé. Deux jours avant, Annie a été hospitalisée à cause d'une appendicite. Ses parents avaient envoyé chercher les enfants qui sont donc venues à Vienne. Personne ne savait où était Willy parce qu'il s'était caché. Les nazis le cherchaient à cause de ses responsabilités dans le Parti communiste à Berlin. A Vienne on l'avait expulsé, mais à Berlin il était très respecté. Où on a pu le cacher ? Je n'en sais rien, mais il n'était pas dans son appartement, parce que le père d'Annie n'arrêtait pas de lui téléphoner et personne ne répondait. Et puis, tout à coup, il est venu. Annie était à l'hôpital et il est arrivé à Vienne, chez les Pink, avec sa petite amie, et il est entré et la mère d'Annie lui a dit : *« Dieu merci que tu sois encore vivant, Willy »*. Il a dit : *« Oui, et voici mon amie »*. J'oublie son nom. Elle était danseuse, une charmante personne (*). Eh bien, imaginez un peu la situation d'Alfred et Myra Pink qui voyaient les enfants si inquiètes au sujet de leur mère, lorsqu'en même temps le père arrive déjà avec quelqu'un d'autre... Les enfants ont cru que leur mère était morte. Alors Myra a dit à Willy : *« Willy, cela est vraiment sans tact. Tu ne peux pas. Votre chambre est ici, celle des enfants est juste à côté, et remplacer Annie sous les yeux des enfants, c'est cruel »*. Elle a ajouté : *« Pourquoi est-ce que tu ne prends pas une chambre d'hôtel pour elle ? Et toi, tu peux rester ici. Je suppose que les enfants aimeraient t'avoir ici, mais elle ne peut pas rester avec toi, ici, dans la même chambre, quand*

(*) Il s'agit d'Elsa Lindenberg à laquelle Reich resta toujours très attaché (N.d.l.R.).

les enfants se font tant de soucis au sujet de leur mère ».

Alors, il a répondu : *« Oh, tu as des idées tellement moyennâgeuses, tu es... ».* Il l'a accusée d'être impossible. Et puis il est venu me voir. Il a dit : *« Peux-tu imaginer un tel " provincialisme " ? Elle est si impossible ».*

« les choses de la vie »

Eva avait onze ans et Lore en avait trois ou quatre de moins. *« Est-ce qu'on ne leur a pas parlé des choses de la vie ? Moyenâgeux et impossible... bourgeois... c'est ça, bourgeois ».* J'ai dit : *« D'accord, mais je peux partager les sentiments de Myra et comprendre l'effet que cela a sur les enfants. Si Annie était ici ce serait différent, mais elles ne savent pas ce qui se passe. Tu arrives, tu restes chez ta belle-famille, avec ta petite amie, et où est leur mère ? ».* J'ai dit : *« Non, je ne suis ni provinciale ni moyenâgeuse. Moi aussi je t'aurais dit de prendre une chambre d'hôtel, soit pour toi, soit pour la jeune dame, mais vous ne pouvez partager une chambre à côté de la chambre des enfants ».* J'ai encore dit : *« Regarde comme les enfants en souffrent ».* Il a répondu : *« Eh bien, ce sont les choses de la vie ! ».*

Enfin, il est parti. Il voulait être avec elle. Deux ou trois jours plus tard, Annie est sortie de l'hôpital, et Alfred a envoyé sa nièce pour l'emmener à Vienne. Je l'ai vue et elle l'a dit qu'elle commençait la procédure de divorce et qu'aussitôt que cela serait bien en cours, elle et son futur mari, le Dr Thomas Rubinstein, se marieraient.

Willy est venu me voir encore une fois. Nos relations oscillaient entre l'amitié et l'hostilité... Il m'a dit qu'il allait recevoir une bourse donnée par une fondation danoise. Et il a reçu quelque chose comme dix mille dollars pour faire des études qui avaient un rapport avec l'insémination artificielle ou je ne sais trop quoi... Et il est allé vivre là-bas avec la fille et quand il ne lui restait plus d'argent — elle était danseuse — alors elle le faisait vivre.

Je n'étais plus en relation amicale avec lui depuis le mois d'octobre 1933. Tout le monde était inquiet à cause de l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Pendant toute une semaine nous ne savions pas où était Willy. Nous croyions qu'on l'avait tué déjà.

« ils ne méritent pas mieux »

Une autre histoire entre Willy et moi : ma famille et moi-même nous nous étions rapprochés de sa grand-mère, une vieille femme dont la fille s'était suicidée et dont le petit-fils aussi était mort : bref, elle n'avait plus que nous. Elle avait été ruinée par la crise de 1929. Chaque mois, mon frère lui apportait sa pension : quelque chose comme 20 ou 25 dollars, ce qui permettait tout juste de survivre. Un jour, ma sœur m'appelle et me dit : *« Tu sais, la grand-mère n'a plus un sou, elle a 84 ans, ne sort presque pas, ne voit plus clair... Tu devrais appeler Willy et lui demander qu'il envoie de l'argent pour elle ».* J'ai donc téléphoné à Willy qui est venu me voir ; il m'a dit : *« Si c'était notre vieille cuisinière, une femme qui a travaillé, je lui enverrais de l'argent avec plaisir, mais cette capitaliste qui n'a jamais fait quoi que ce soit pour gagner sa vie... Pourquoi est-ce que tu ne dis pas à ta sœur de l'envoyer à la maison des pauvres ? C'est une pauvre : envoie-la à la maison des pauvres ».* Je lui ai dit : *« Willy, en 1914, tu es resté chez elle, toi et Robert aussi. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour toi ».* Il a répondu : *« Son mari était directeur de banque. Elle peut très bien aller vivre à la maison des pauvres avec tous les autres capitalistes qui ont perdu leur argent. Ils ne méritent pas mieux ».*

J'étais si furieuse que je l'ai saisi par le cou et je l'ai foutu à la porte et je lui ai dit : *« Je ne veux plus te voir, jamais ! ».* Je l'ai sorti corporellement et il a dit : *« Oh ! que tu es une petite sentimentale ».* J'ai répondu : *« D'accord, et je m'aime bien comme cela. Je n'aimerais pas être du même genre que toi, cruel et... ».* Je ne sais pas encore ce qui m'était arrivé. Je ne fus pas très polie, je n'ai pas agi comme une dame, mais en tout cas je l'ai foutu à la porte et c'était terminé.

Cependant, lorsqu'il est venu en 1933, je voulais le voir, parce que nous étions tous anxieux. Personne ne savait où il était à Berlin. Pour ce que nous en savions les nazis auraient pu le tuer. Puis il m'a appelée : *« Je veux te voir parce que je pars pour le Danemark ».* J'ai dit *« d'accord ».* Je ne voulais plus parler de l'incident et j'ai oublié cette divergence entre nous. Et puis Hitler est arrivé à Vienne. Willy était au Danemark et il m'a écrit : *« Est-ce que je peux faire quelque chose pour ta fille ? ».* J'ai dit *« Non »*, parce que je savais qu'il ne faisait rien pour ses propres filles.

Puis j'ai quitté Vienne et quand je suis enfin arrivée en Amérique, Eva est venue me voir et elle a dit : *« Willy voudrait voir Ingrid, votre fille ; il m'a dit de l'emmener avec moi ».* J'ai dit : *« Ingrid a 23 ans et elle n'est plus une enfant que l'on emmène. S'il veut la voir, dis-lui de l'appeler lui-même et de l'inviter ».*

Je n'ai jamais eu de nouvelles de Willy depuis. Tout ce qui lui est arrivé par la suite était tout à fait auto-destructif, complètement auto-destructif.

« Willy n'est jamais venu »

Quant aux relations avec son frère... quand Robert est tombé malade à Bucarest, le médecin a dit : *« Il a un abcès dans la gorge. Avons-nous votre permission d'opérer ? »*, j'ai refusé. A Vienne on a dit que c'était une tuberculose de la gorge et on lui a donné quatre ou cinq mois à vivre, mais je l'ai soutenu pendant trois ans presque. Nous sommes allés en Italie. Willy a écrit et a envoyé des prescriptions pour de la morphine. Je lui donnais cinq injections de morphine par jour, deux pour le cancer et deux injections de caféine. J'ai aussi inventé une façon de faire sa cuisine pour qu'il puisse avaler sa nourriture. Tout était réduit en purée et il avalait sa cuillerée à café une fois par heure, et comme cela je l'ai fait vivre pendant presque trois ans. Et Willy n'est jamais venu le voir. Jamais, mais quand Robert est mort, en 1926, il a été très bien.

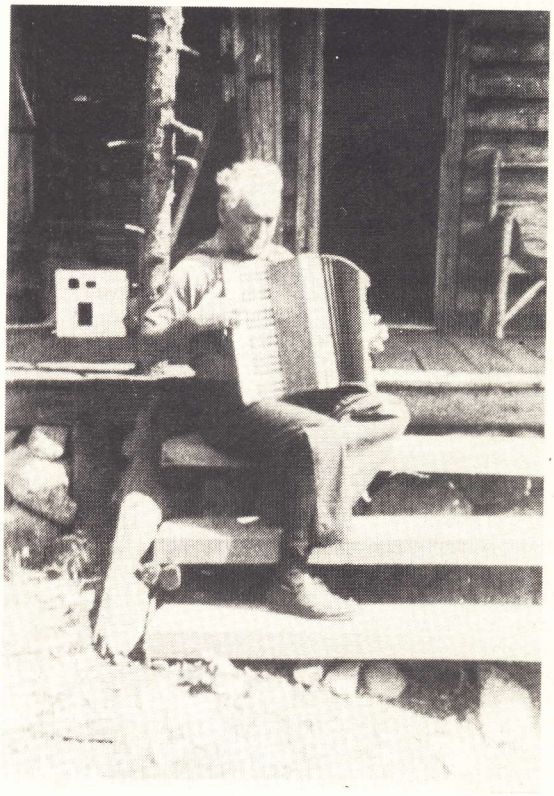
En 1927, j'étais chez mes parents et il m'a écrit : *« Quand tu t'es mariée, tu as été obligée d'arrêter tes études, mais tu as déjà fait deux semestres de psychologie à l'université. Je veux que tu viennes rester chez nous et que tu finisses une année ».*

Cela me faisait vraiment très plaisir que Willy veuille que je continue mes études ; mais j'ai préféré me débrouiller toute seule avec mon enfant ». ■

(*Traduction :* Nancy OAKES)

Vers 1930.

le "chant de l'orgone"



Au lac Mooselook.

Comme on le voit par ailleurs dans son testament, Reich a demandé que, lors de son enterrement, on passe le disque de l'*Ave Maria* de Schubert interprété par la chanteuse noire Marian Anderson. Ultime référence et révérence à la Mère tant aimée, sans doute, mais aussi lien étroit avec la musique qu'il ne limitait pas à un usage mortuaire...

Source intense de vibrations émotionnelles, expression la plus haute, peut-être, de la communion entre les humains et de leur désir d'*harmonie* avec le cosmos, la musique était sans doute tout cela pour Reich ; pas moins que le « chant de l'orgone ».

« par dessus tout : Beethoven »

Dans son livre de souvenirs, Peter Reich ne manque pas de rappeler ces moments où, à Orgonon, Reich retrouvait la quiétude à l'écoute de la *Neuvième symphonie* de Beethoven. De son côté, également dans son livre, Ilse Ollendorf s'étend davantage sur ce sujet :

« Au cours de sa vie d'étudiant, il fit une autre découverte, celle du monde de la musique. Il adhéra à la Société Schoenberg. Dans son enfance, il avait reçu des leçons de piano et, d'après Annie Reich, sa première femme, il jouait du violoncelle avant leur rencontre. Son amitié avec Rudolf Kolisch, le célèbre violoniste, beau-frère de Schoenberg, date de cette époque, et il la renoua ensuite aux Etats-Unis. Plus tard, Reich adora jouer du piano et, plus tard encore, il se mit à l'orgue. Il avait en musique des goûts plutôt conservateurs. Par dessus tout, il aimait Beethoven, particulièrement les symphonies ; il appréciait également Mozart, Haydn et la plupart des compositeurs romantiques, mais ne s'intéressait ni à Bach, ni à la musique baroque. Il avait une prédilection pour la Rhapsodie pour contralto *de Brahms, dans l'interprétation de Marian Anderson, mais en règle générale, il trouvait la musique de Brahms trop allemande, trop professionnelle. Je me rappelle aussi les discussions passionnées, interminables et stériles, qu'il avait avec son collègue et ami, le Dr Théodore Wolfe, à New York, dans les années 40. Ils débattaient des mérites respectifs de Bach et de Beethoven, sans qu'aucun d'eux ne réussît à persuader l'autre de la supériorité musicale de son dieu.*

« chevalier triomphant »

« Lorsque nous emménageâmes en 1941 dans une maison plus spacieuse à Forest Hills, Reich put trouver un très bon Steinway d'occasion sur lequel il jouait souvent ses propres compositions, qui étaient agréables, dans un genre assez sentimental, romantique, et quelque peu facile. Par la suite, à Orgonon, il acheta un petit orgue. Les premiers étés que nous passâmes dans le Maine, il jouait de l'accordéon pour remplacer son cher piano. C'était sans doute un compositeur et un musicien amateur, mais, comme pour toutes les autres branches artistiques auxquelles il s'essaya, je crois qu'il aurait pu accomplir de grandes choses s'il s'était consacré à l'une d'elles professionnellement. Il rêvait souvent d'être un grand chef d'orchestre, et c'était un fervent admirateur de Bruno Walter ».

Plus loin, Ilse Ollendorf relate ce que lui confia un jour le sociologue norvégien August Lange, qui s'intéressait de près aux travaux de Reich, dont il était devenu l'ami : *« Lorsque nous habitions au chalet, Willy adorait écouter* Le Boléro *de Ravel. Un jour que nous venions de passer le disque, il nous confia l'un de ses rêves d'avenir : il se voyait entrer à Berlin en chevalier triomphant, monté sur un destrier blanc, tandis qu'un orchestre jouait* Le Boléro *de Ravel. Je fus stupéfait qu'un homme tel que Willy pût caresser un rêve aussi naïf, et en même temps j'admirais qu'il n'eût pas craint de nous en parler ! ».* ■

Freud, Reich, les Juifs et les religions

A plusieurs reprises Reich a rejeté toute appartenance au judaïsme, en dépit de ses origines juives. En octobre 1952, dans son entretien avec le Dr Eisler, représentant des Archives Freud (in *Reich parle de Freud*, éd. Payot) Reich est catégorique à ce sujet : *« En ma qualité de caractérologue,* dit-il, *je qualifie de « juif » quelqu'un qui, au plan national ou religieux, se comporte comme un Juif, qui respecte les coutumes juives, qui parle le langage des Juifs, qui y vit et s'y épanouit ».* Et à propos de Freud, il ajoute : *« Il ne voulait pas être Juif. Jamais. Il n'était pas Juif. Il n'a jamais eu le sentiment d'être Juif. De même, je n'ai jamais considéré Anna Freud comme Juive. Ils n'avaient l'un et l'autre rien de juif, que ce fût sur le plan caractérologique, religieux ou national Ce qui ne veut pas dire que je sois antisémite. » (...) « Vous me comprenez ? Beaucoup de Juifs ont souffert de cette situation. C'est ce qui ressort très nettement du « Moïse ». Freud était ce Moïse qui n'a jamais réussi à gagner la terre promise. Son « inconscient » n'était qu'une idée. Il n'a jamais eu d'existence réelle ».*

« adversaire de l'émotion »

Reich explique ensuite que l'inconscient accède à la conscience, à la réalité, dans l'orgonthérapie en l'exprimant par les mouvements et les « courants » de bio-énergie. Revenant à Freud, il ajoute : *« Alors que Freud était prisonnier du judaïsme, je n'y étais pas attaché. Je sympathise bien plus avec le monde spirituel du christianisme, avec la mentalité catholique. Non pas que je lui pardonne ou que je croie ! Je ne crois pas ce genre de choses. Mais je les comprends. Ce sont les chrétiens qui ont adopté la perspective la plus profonde, la perspective cosmique. Cette remarque s'applique aussi aux Juifs américains, mais non aux Juifs européens. Je ne sais si je dois m'étendre sur ce sujet, mais je m'intéresse beaucoup à l'histoire du christianisme. Savez-vous ce que le Christ savait ? Il connaissait l'Energie vitale. Je ne sais si vous comprenez bien. Il avait une connaissance très simple des champs, de l'herbe, des nourissons. Voilà ce qu'il savait. Freud ne savait pas. Il était un adversaire de l'émotion, un adversaire farouche ! A ses yeux, seul comptait l'intellect. Je suis moi-même un intellectuel. Mais l'intellect sans une base émotionnelle est incapable de vivre et de travailler dans la plénitude ».*

Dans *Ecoute, petit homme !* (1948), Reich déjà s'exprimait sur la « question juive » en ces termes : *(...) « Qu'est-ce qu'un Juif ? », te demandé-je. « Des gens ayant du sang juif », me réponds-tu. « Quelle est la différence entre le sang juif et le sang d'une autre personne ? » La question te rend perplexe. Tu hésites, tu grommelles quelque chose, tu te troubles : « Je veux parler de la race juive. » « Qu'est-ce qu'une race ? » « Une race ? Mais c'est fort simple : il y a une race allemande et il y a une race juive. » « Et à quoi reconnaît-on la race juive ? » « Eh bien, les Juifs ont les cheveux noirs, un nez crochu, des yeux perçants. Ils sont avares et capitalistes. » « Tu as déjà vu un Français méridional ou un Italien ? « Peux-tu les distinguer d'un Juif ? » « Pas très bien ! » « Eh bien, dis-moi ce que c'est qu'un Juif ! Sa formule sanguine est la même que la tienne. Extérieurement, il ne se distingue guère d'un Italien ou d'un Français. Et les Juifs allemands ? » « Ils ressemblent aux autres Allemands. » « Qu'est-ce qu'un Allemand ? » « L'Allemand appartient à la race nordique aryenne. » « Est-ce que les Indiens sont des Aryens ? » « Sans aucun doute ! » « Font-ils partie de la race nordique ? » « Non » « Sont-ils blonds ? » « Non » « Tu vois bien, tu ne sais définir ni un Juif ni un Allemand. » « Mais les Juifs, ça existe ! » « Certainement. Il y a des Juifs comme il y a des Chrétiens ou des Mahométans. » « Je parle de la religion juive. » « Est-ce que Roosevelt était hollandais ? » « Non. » « Pourquoi appelles-tu un descendant de David un Juif alors que tu dis que Roosevelt n'était pas hollandais ? » « Avec les Juifs, c'est très différent ! » « Qu'est-ce qui est différent ? » « Je ne sais pas. »*

« Ainsi, tu radotes, petit homme. Par ton radotage, tu mets sur pied des unités armées qui exterminent dix millions de Juifs alors que tu ne sais même pas ce que c'est qu'un « Juif ». »

un bâtard

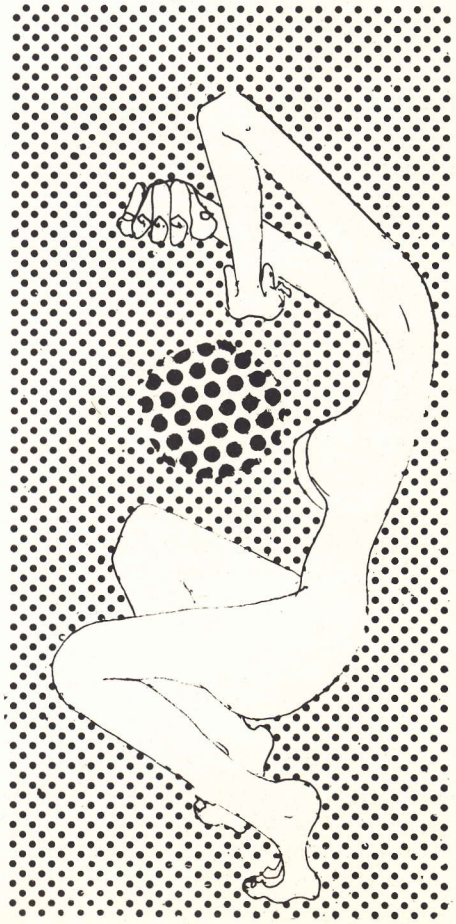
Une telle attitude concernant le judaïsme est également confirmée par le Dr Elsworth Baker dans ses souvenirs publiés dans *The Journal of Orgonomy* (novembre 1976) sous le titre « Mes onze ans avec Wilhelm Reich » : *« Il aimait me demander mon opinion sur divers sujets comme la religion. J'ai dit que je pensais que quelques religions sont des névroses collectives. Il répliqua que toutes le sont. Il me demanda aussi ce que je pensais qu'était son origine. J'ai dit qu'il était un Autrichien juif. A ma grande surprise, il nia être un Juif et dit qu'il était un bâtard. Il me demanda de donner une définition de « juif ». Je répondis qu'un Juif est celui qui appartient à une des races sémites qui ont vécu en Asie mineure pendant des milliers d'années, prétendant être le peuple élu de Dieu. Il répondit qu'il n'y a pas de telles races, qu'un Juif est quelqu'un qui est élevé dans la religion juive. Il ne fut élevé dans aucune religion et n'était donc pas un Juif ». (...) « Pour moi, il était toujours juif, mais je fus surpris qu'il n'en fût pas fier. La plupart des grands hommes étaient juifs. A propos de ce qu'il avait dit de son état de bâtard, je me suis demandé si sa mère ne fut pas une femme « légère ». »*

C'est aussi dans *Ecoute, petit homme !* qu'il se définit comme *« métis biologique et culturel ». « Je suis fier, ajoute-t-il, d'être le produit intellectuel et physique de* toutes *les classes, races et nations, de ne pas appartenir, comme toi, à une « race pure », de ne pas être chauvin comme toi, de ne pas être le petit fasciste de toutes les nations, races et classes ».*

« Bâtard », « métis biologique », de telles expressions viennent s'ajouter à ce que rapporte Ilse Ollendorf lorsqu'elle dit que Reich *« essaya plus d'une fois de laisser entendre qu'il n'était pas réellement le fils de son père, que sa mère avait peut-être eu une liaison avec un paysan ukrainien. Hypothèse assez improbable,* ajoute-t-elle, *étant donné le lieu et l'époque. »*

N'empêche qu'on ne peut manquer d'y rattacher l'ambivalence de ses relations avec son père, l'attachement quasi maladif à sa mère, puis le rejet de son origine juive. Ce que Reich devait en quelque sorte résumer, écrit Ilse Ollendrof, en poussant *« l'invraisemblance jusqu'à suggérer qu'il était le fruit des amours de sa mère et d'un homme de l'espace... »*

N'était-ce pas là, plus fondamentalement, le refus de toute identification partielle, parcellaire, réductrice : par opposition à la Vie universelle à laquelle il se sentait *relié ?* Et qui était sa véritable *religion.* ■



cosmocoït dans la Galaxie Reich

On a associé au nom de Reich toute la thématique de la Révolution sexuelle. **A juste titre. Il est le seul penseur contemporain qui soit parvenu à articuler, de manière aussi illuminatrice et opératoire, les pièces multiples et contradictoires de la Sexualité : le mécanisme fondamental de l'orgasme, les résistances psychologiques fixées dans la structure caractérielle, les déterminismes sociologiques et politiques, l'intégration dans le mouvement même de la vie.**

Mais ce travail majeur de Reich, qui a ouvert, entre autres, le vaste champ de l'expression corporelle et émotionnelle et de la végétothérapie, masque presque toujours un autre apport essentiel de Reich, qu'il est légitime de présenter, pour faire un parallélisme, sous le nom de **Révolution intellectuelle.**

Eclairons cette Révolution en poursuivant le parallélisme avec la sexualité, dans ce tableau schématique :

Révolution sexuelle		*Révolution intellectuelle*
Corps libidinal	*Domaine*	Nature libidinale
Pulsion sexuelle	*Source*	Désir de savoir
Organes, gestes, images, fantasmes, mots, émotions	*Moyens*	Connaissances, réflexions, raison, concepts, démonstrations, discours.
Cuirasse caractérielle Rigidité émotionnelle Stases Blocages émotionnels Impuissance orgastique	*Effets répressifs*	Cuirasse conceptuelle Rigidité dogmatique Sectarismes Blocages intellectuels Absence d'Invention
Corps total, érotique, Désir puissant Créativité sociale	*Programme révolutionnaire*	Nature totale, érotique, Raison critique Imagination dialectique

et

Articulation des deux Révolutions

L'articulation de la sexualité et de l'intellectualité constitue sans doute une des tâches les plus difficiles des recherches reichiennes. Examinons ici, simplement, comment Reich a amorcé, lui *sa* révolution intellectuelle, et quelles perspectives son entreprise nous ouvre désormais.

Le projet intellectuel de Reich se dessine déjà nettement d'après les réactions « scientifiques » qu'il suscite. Tout son projet de libération sexuelle provoque des rages caractérielles significatives, qu'il a lui-même remarquablement étudiée dans *La psychologie de masse du fascisme,* ses travaux et recherches dans le domaine des sciences de la nature (physique, biologie, cosmologie) donne naissance, dans les milieux académiques, chez les savants officiels, à des réponses irrationnelles, qui vont du refus pur et simple d'examiner les expériences et les résultats de Reich jusqu'à un usage névrotique

du commérage, de l'injure, du dénigrement et de jugements arbitraires.

« si gros que ça ? »

On peut faire remonter un de ces premiers jugements irrationnels sur Reich à Freud lui-même. Quand Reich lui remit en 1926 son manuscrit, de dimensions assez modestes, de *La Fonction de l'orgasme*, Freud s'écria : « Si gros que ça ? » Freud ne croyait pas, en *mal* disant, si *bien* dire : car le texte était effectivement *gros* de toutes les découvertes ultérieures de Reich ; il contenait, avec sa théorie scientifique de l'orgasme, le germe merveilleusement *plein* de futurs prodigieux développements.

En Norvège, de 1937 à 1938, les recherches de Reich sur la bio-électricité du corps sexuel et sur les formations vivantes élémentaires décrites dans son livre *Les Bions* lui attirent la haine des milieux « scientifiques » officiels : dans ce théâtre de la *peste intellectuelle*, les acteurs se nomment : professeurs de médecine et de physiologie de l'Université d'Oslo (Langfeldt, Mohr, Hansen), cancérologue (Kreyberg), biologiste (Thjötta), psychiatre (Scharffenberg), psychanalyste (Nissen) — et tous ces « honorables et impartiaux » savants vont apporter leur caution « scientifique » à la campagne de presse antireichienne lancée par les fascistes norvégiens !

Aux Etats-Unis, où il s'est réfugié en 1939, Reich donne à ses recherches scientifiques un développement considérable et pluridisciplinaire. Il construit son laboratoire d'*Orgonon*, dans le Maine ; il poursuit des expériences biologiques (cancer sur les souris), biophysiques (effets des accumulateurs d'orgone sur les plantes et les être vivants), météorologiques (étude de l'atmosphère, ouragans, typhons, production artificielle de la pluie), géographiques (analyse de la structure des déserts, expédition *Orop-Desert*), cosmologiques (observations au téléscope, analyse de la structure des étoiles et des galaxies) — sans jamais abandonner ni négliger son étude du psychisme, de la sexualité, de la réalité politique et sociale ; il approfondit et affine considérablement, au contraire, sa *praxis* de végétothérapeute caractéroanalyste, en cherchant à y inclure le domaine tout neuf et si délicat de la petite enfance (séminaires de recherches à Orgonon, avec la participation d'A.-S. Neill, Ola Raknes, Nic Waal, etc.).

Et là encore, comme en Norvège, mais cette fois avec des conséquences beaucoup plus redoutables, le travail de Reich engendre, comme son *ombre portée*, l'hostilité des officiels : rapport négatif d'Einstein sur l'accumulateur d'Orgone ; déclaration d'Oppenheimer qualifiant l'expérience *Oranur* (contact de l'orgone et des radiations atomiques) de « fumisterie » ; campagnes de dénigrement des associations américaines de psychiatres, de psychanalystes et de médecins...

Sur quelles bases « scientifiques » s'appuient ces jugements et ces campagnes, on peut en avoir une idée, lorsqu'on sait que le très officiel *Bulletin de la Clinique Meninger* se contente, pour rendre compte des positions de Reich, de reproduire le bavardage journalistique sexuellement névrotique de Mme Mildred Brady qui définissait « l'étrange cas » de Wilhelm Reich comme « Le nouveau culte du sexe et de l'anarchie » ; c'est en se référant à ces papiers que le Docteur Gabriel Langfeldt prétendit que Reich était « fou » ; c'est en arguant de « ses difficultés avec les autorités » que le docteur Wm. Horwitz prétendit que Reich était « paranoïde » ; c'est en rapportant les propos d'un assistant de laboratoire qu'Einstein dénia tout intérêt scientifique à l'hypothèse de l'orgone...

l'Envers et l'Endroit

Bloqués dans leur *cuirasse intellectuelle* comme le pestiféré émotionnel l'est dans sa cuirasse caractérielle, les savants académiques et officiels ne peuvent que jeter des regards jaloux, furieux et déformés sur la vaste « prairie » reichienne ; ce qu'ils sont incapables, *impuissants*, de réaliser dans leur *pratique* scientifique, ils le projettent dans des fantaisies fantasmatiques, une sorte de grivoiserie ou de pornographie intellectuelles où l'on joue à touche-pipi-papa-maman-lolo avec des concepts, des théories, des raisonnements. Et l'on obtient ce surprenant symptôme de la morbidité scientifique contemporaine qui s'appelle la « Gnose de Princeton » : il s'agit de savants américains qui, perchés sur le toit du monde comme des chattes frileuses (c'est vrai que le monde réel leur fait froid dans le dos), s'amusent à calculer « le dernier soupir de César », à contempler dans l'Homme un « Simien qui s'est redressé sur ses pattes » (mais peut-être le voient-ils un peu trop redressés sur ses pattes *de devant* — montrant son cul !), se font peur eux-mêmes en lançant des regards obliques et fascinés sur les hippies « chevelus et malodorants », sur les « fous » qu'ils voient très moyennageusement avec un couteau entre les dents et le corps couvert d'excréments, sur les anarchistes et intellectuels de gauche qui crachent à boulets rouges sur l'impérialisme américain (généreux patron qui signe les chèques bi-mensuels alignant au regard ébloui du savant des chiffres plus rayonnants que des années-lumière !)...

une Autre science

Et ces « honorables et impartiaux » savants — physiciens, astronomes, biologistes, auxquels sont venus se joindre aussi des fonctionnaires et des ecclésiastiques — qui affirment *exécrer* Reich, avoir en horreur l'Orgonomie, n'oublient surtout pas de prendre dans Reich et dans l'Orgonomie les seuls éléments qui donnent quelque intérêt à leur entreprise : à savoir que la Science jusqu'à présent est demeurée rigidement enclose dans un positivisme étriqué ; qu'elle a pratiqué de façon obsessionnelle le fétichisme de la quantité ; qu'elle ne s'est préoccupée que du mécanique aux dépens des autres dimensions de la réalité ; qu'elle n'a vu, finalement, que l'*Envers* de la nature — et qu'il est temps, maintenant, de se tourner vers son *Endroit*, et de sentir, à l'aide de « l'instinct », d'une « conscience cosmique », que l'univers tout entier vibre d'une *Energie cosmique omniprésente et vivante...*

Nous voici donc, au détour de ces insatisfactions, de ces hallucinations, de ces remords de la Science officielle, retrouvant Reich et sa vision révolutionnaire d'une *Autre* science.

Pour l'approche de cette Autre science vivante, orgonotique, circule dans le corps humain comme dans la nature toute entière ; c'est elle qui produit la superposition sexuelle tout comme la superposition cosmique. Comment cette énergie universelle, que nous vivons dans notre corps et qui atteint une expression explosive, *éclatante*, dans l'orgasme, pourrait-elle se faire radicalement étrangère à l'énergie qui traverse la nature de ses flux ? Le positivisme scientifique s'appuie sur cette coupure brutale ; en séparant la conscience humaine des objets qu'elle peut connaître, il tranche dans le vif de la réalité vivante ; il produit une science mortifère, une science qui a partie liée avec la mort : qui travaille sur du mort, qui engendre des techniques et des œuvres de mort, qui pense et organise l'humanité elle-même sur le registre de la mort. Une combinaison chimique débouche sur les fours à gaz d'Auschwitz, une équation atomique fait monter le champignon apocalyptique de Hiroshima... Et demain, un circuit électrique miniaturisé tiendra le fichier complet de l'humanité — qui *n'en reviendra pas* de s'être laissée *rouler* dans une invisible *camisole électronique !*

La révolution intellectuelle de Reich consiste donc, premièrement, à rétablir les liens entre l'homme et la nature ; elle s'efforce ainsi de mettre fin à la

Vers 1928, près de Vienne.

grande paranoïa cartésienne, qui prétendait faire de l'homme « le Maître et le possesseur » de la nature entière : programme délirant de la bourgeoisie sur le point d'entrer dans l'ère industrielle, de jeter les bases d'un capitalisme qui devait défigurer les campagnes et les paysages naturels, éventrer les sols, intoxiquer les cultures, dépouiller ou massacrer des populations entières, accumuler les guerres, briser des équilibres écologiques fins et des harmonies communautaires savoureuses, et chercher à imposer partout le désert de l'uniformité et de la soumission.

artisan de génie

Contre cette *désertification* — processus complexe où se mêlent le « désert émotionnel », le vide du cœur, les évitements sociaux, les vidanges politiques, la misère sexuelle, le gâchis écologique, les crétinismes idéologiques et dogmatiques, etc. — Reich suggère une restitution de l'homme dans sa totalité plurielle et dynamique : un homme à la cuirasse caractérielle souple et dénouée, où la fonction de défense et de protection objectives des structures vulnérables de l'individu l'emporte sur la fonction de blocage et de rétraction ; un homme à la puissance orgastique généreuse et hardie, capable de s'ouvrir et de se mêler à la pleine réalité objective de l'autre ; un homme politiquement libéré et engagé à la fois, capable d'affronter les pouvoirs, de résister, d'agir, de prendre des risques rationnels, et même, si besoin est, dit Reich, de se sacrifier ; un homme chez qui l'exercice rationnel de la pensée refuse les positions et les dominations magistrales et les stéréotypes inculqués, emploie la Raison avant tout comme « instance critique », recherchée moins pour ses productions et ses petites opérations utilitaires que pour la féconde et originale relation avec la nature qu'elle est seule à pouvoir élaborer ; un homme, enfin, capable de maintenir et d'aiguiser toujours plus une écoute attentive, délectable, passionnée, de toutes les productions de l'inventivité humaine — non seulement les arts, les écritures, les créations sociales comme les mythes ou les rites, mais aussi bien les objets technologiques eux-mêmes perçus non comme des machines d'exploitation et d'aliénation mais comme les figures précieuses de la création humaine.

De ce projet utopique, Reich s'est tenu aussi près qu'il lui était possible, compte tenu des limites redoutables dans lesquelles il opérait : sa formation personnelle très marquée par l'époque et le milieu, ses moyens financiers dérisoires par rapport à l'ampleur de l'entreprise, qui firent de lui un *artisan* scientifique de génie, mais artisan néanmoins, le poids écrasant des institutions scientifiques monopolisatrices du savoir et des moyens, l'obstruction systématique et finalement meurtrière de l'administration américaine, la difficulté de trouver des compagnons pour une aventure scientifique aussi intrépide, etc.

splendides envols

Non seulement l'activité scientifique multiforme de Reich ne saurait être épinglée comme « délire » ou « charlatanisme », selon les termes utilisés par tant de douteux biographes, mais elle se distingue même par un étonnant accord avec les aspects les plus dynamiques et les plus concrets du réel.

Dynamisme technologique, par exemple, lorsque Reich, avec un flair remarquable, recourt aux appareil-

lages et méthodes d'avant-garde pour ses expériences : microscope à fort grossissement pour l'étude des micro-formations vivantes, micro-photographie, usage expérimental du ralenti cinématographique (Norvège), appareils de mesure, manipulation du radium, prototypes construits selon ses instructions comme le *cloudbuster*, etc. (Etats-Unis). Ouverture de champs d'exploration où les suiveurs et imitateurs allaient en masse se précipiter : étude bio-électrique de la sexualité, analyse des comportements sexuels, qui allait faire la renommée académique des Masters et Johnson et de tout un éventail de Sexologues ; observation fine des terrains, des paysages, des formations naturelles, aujourd'hui domaine privilégié des Ecologistes ; approche globalisante des phénomènes organiques et psychiques, des « *biopathies* », à laquelle se rallie un nombre croissant de médecins, psychologues et sociologues ; conception globalisante, notamment, du cancer, dont la validité a été reconnue tout récemment, avec une académique prudence, par un des plus éminents et réactionnaires cancérologues français ; prospection originale du phénomène « désert » et de la désertification, qui commence enfin à réveiller les chercheurs de leur sommeil euphorique ; intérêt spécifique et majeur accordé aux phénomènes atmosphériques et à la météorogogie, dans leurs relations notamment avec les équiblibres psychiques, physiologiques et sociaux ; perspectives nouvelles et non-mécanistes dans le traitement des matériaux atomiques ; enfin, puisqu'il faut bien s'arrêter quelque part, regard nouveau porté sur les réalités cosmiques.

Regard nouveau et regard ancien, ensemble. La cosmologie de Reich le place dans une compagnie de savants où il ne saurait être question de le marginaliser — cette compagnie se situant elle-même dans les marges de la science, enveloppant cette science comme une nébuleuse, permettant à l'imagination et à la raison de s'enlacer pour de splendides envols. Voici Hoyle affirmant que la Galaxie baigne dans une « matière juvénile ominprésente », et avançant l'idée d'une « création continue » ; voici Jeans proposant que la matière-énergie originaire puisse provenir de « quelque autre dimension spatiale » ; voici Gamow versant son *Ylem*, proto-matière très dense et très chaude constituée d'une « multiplicité de particules de matière-énergie parfaitement identiques les unes aux autres »; voici encore Milne, et Goedel, tenus par la science officielle pour des « exotiques » ou des « hérétiques »...

le sens érotique du réel

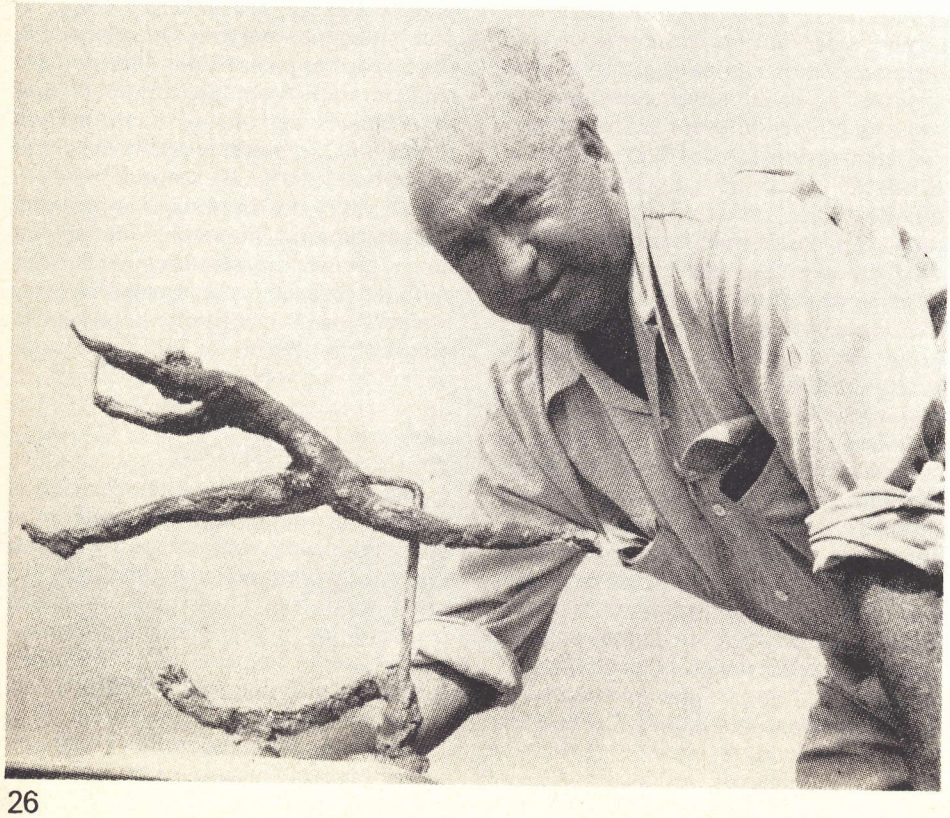
Face à ces visions de la Génèse cosmique, face à des hypothèses aussi étranges que celle du *Quantum* unique d'énergie originaire ou celle du gros *Big-Bang* accoucheur explosif d'univers, la réflexion cosmologique de Reich retrouve une inspiration animiste qui va des Stoïciens et de Lucrèce à Giordano Bruno, et en même temps elle s'efforce de répondre aux exigences de la Rationalité moderne. Son concept fondamental d'*Orgone*, énergie vivante cosmique omniprésente et en état de création continue, océan originaire dans lequel baignent tous les corps célestes et dont les flux superposés engendrent les galaxies, ne relève en aucune façon de la mystique, selon l'accusation stéréotypée qui n'en finit pas de bruire à nos oreilles ; il est au contraire un effort pour arracher au domaine de la mystique, au détournement dans le religieux, l'intuition originaire et irréductible d'une relation d'identiité et d'amour avec la Totalité du monde — en faisant de cette intuition à la fois un outil indispensable à une connaissance rationnelle élargie et un domaine d'exploration scientifique.

Comme il a porté sur les roches, les paysages, la nature terrestre toute entière un *autre* regard, sensible aux formes esthétiques mouvantes et aux lentes évolutions du minéral, Reich porte sur l'univers lointain un regard *vivant* débarrassé des préjugés, stéréotypes, jugements établis, croyances traditionnelles, formules inertes ; et du coup, l'univers laisse tomber son masque de cadavre (« silence éternel des expaces infinis », vide interstellaire, glaciation, radiations mortelles, morts lentes ou catastrophiques) pour figurer un gigantesque organisme animé, vibrant de rayonnements, battu par les flux orgonotiques, haletant d'infinis registres de pulsations allant de la fraction de seconde à d'interminables années-lumière... Le mystique profond était parvenu, par les détours tourmentés de l'ascèse religieuse comprimant la puissance orgastique, à la vision mystérieuse d'un Dieu infini, adorable, secret — Reich tente, par la route droite et altière d'une Raison portée par une puissance orgastique libre et expansive, de percevoir une Energie universelle, connaissable, ouverte au regard lucide ; son *Principe Fonctionnel Commun* (attraction, superposition, unité antithétique, pulsation, etc.), fil rouge de la pensée reichienne qui relie le mouvement de l'amibe au tournoiement des galaxies à travers l'éclatement orgastique de l'acte sexuel, montre, d'encore bien loin, la voie...

Aller avec Reich (en latin, *co-ire*) sur cette large avenue du *Cosmos*, pratiquer cette sorte de *Cosmocoït*, ce n'est pas abandonner ce monde-ci, ses terreurs, ses peines, ses inerties mortifères, ses balises nécrophiles ; ce serait plutôt, par une dérive galactique, sur un tremplin d'étoiles, retrouver ou reconstruire le sens érotique du réel. enlacer amoureusement notre sale bonne vieille terre, rester passionnément à l'écoute de son *cœur* même, *orgonome* pulsant de sang — noir et rouge.

Roger DADOUN ■

A Orgonon, avec un sculpture de Jo Jenks.



Les sommets orgastiques de la montagne.

qui a peur de l'orgasme ?

Essayons maintenant de contempler le personnage avec le recul qu'impose sa stature. Comme le photographe s'éloignant à reculons pour cadrer tout l'édifice d'en face. Ce qui frappe alors, quand les détails s'estompent avec la distance, c'est sa *mobilité* extrême, sa mise en mouvement perpétuel.

CAR le mouvement perpétuel existe : c'est la vie — pas étonnant que les chercheurs mécanistes lui courent toujours après ! La vie de Reich ne fut que mouvement et émotion, ce qui est tout comme ; de même son œuvre a-t-elle rejoint les vagues infinies des grands flux de pensées.

immobilité

Roger Dadoun est très réaliste, en même temps que poétique, quand il qualifie Reich de « penseur nomade de la "prairie" » (1). *Nomade,* il le fut *sans cesse,* des prairies de sa Galicie natale à celle d'Orgonon, en passant par ses successifs lieux de *bivouac* que lui autorisèrent chichement les *pouvoirs* d'Autriche, d'Allemagne, du Danemark, de la Suède, de la Norvège et enfin des Etats-Unis — avec le havre de mort du pénitencier. Car il est bien *normal* — dans la logique morbide de la norme —, qu'un vagabond soit finalement jeté en prison, comme tous ces lieux de fixation, ces abcès, que sont écoles, familles, domiciles, carrières, retraites, cimetières. L'apprentissage de ce qu'on appelle la vie — on se demande bien pourquoi —, c'est *l'apprentissage de l'immobilité.* Le nomade, en civilisation, c'est l'anormal type ; en termes de police, c'est le « SDF », le « sans domicile fixe » : l'imprenable. Mais aussi le galeux, le pouilleux, le voleux ; celui qui fait se fermer les *demeures* et s'éloigner les enfants *bien appris, éduqués* ; c'est le chemineau des sentiers non-battus, ni surtout goudronnés.

Etranger, il le fut partout, lui pour qui le cosmos entier était sa maison (voir *Sexpol* n° 16, *Nature).* Il était comme l'éternel *métèque* — bougnoule, négro, youpin — qui excite tant la violence des pestiférés émotionnels que furent les nazis ou que sont, toujours, leurs héritiers spirituels. Ceux-là ont besoin des métèques comme de leur ombre ; sur eux ils peuvent décharger leur haine de la vie étouffée en eux-mêmes. Et quand bien même les eussent-ils tous exterminés qu'ils s'en inventeraient d'autres, toujours. Leur *alter ego,* cet autre eux-même, ne peut en effet qu'être la *bête immonde* et, qui plus est, *lubrique.* Alors c'est le baiseur, le violeur ou la salope, la garce-qui-aime-ça que désigne l'Autre ; c'est ce fauteur universel par qui le « péché originel » est tombé sur l'humanité sexuellement refoulée.

« après la révolution »

Eh bien, ce schéma que Reich s'est tenu à analyser avec tant de pertinence, est celui-là même dans lequel on tenta sans cesse de l'*enfermer.* Comme « fou » ou comme « pornographe juif », comme « l'Allemand » (2) ou « escroc scientifique », « charlatan ». Tous qualificatifs qui ont en commun la même origine, le même noyau. Ils relèvent de ce désir mortifère qu'éprouve l'humanité refoulée face au vivant et qui, en politique, se traduit par le comportement autoritaire-grégaire ; celui qui commande les grands *lynchages* où la victime est fatalement l'Autre, le *différent.* Plus précisément, ce qui fut *sans cesse* reproché à Reich, et qu'il dut toujours traîner comme un boulet, c'est de s'être fait le chantre de la libre sexualité et de la révolution sexo-politique. On ne dira jamais assez combien son message accumula contre lui de *haine sexophobe.* Accumula **et** accumule : passé **et** *présent.*

---

(1) *Cent Fleurs pour Wilhelm Reich.*
(2) Dans la région d'Orgonon, bien que d'origine autrichienne, Reich était resté l'« Allemand ».

Car il ne s'agit pas seulement d'évoquer l'image jaunie des cercles de psychanalystes salonnards et comploteurs, commérant sur ce jeune emmerdeur, sa prétendue « étiologie sexuelle des névroses » et sa fumeuse « fonction de l'orgasme » — sans oublier, bien entendu, de papoter sur ses tripotages politiques.

Il ne s'agit pas seulement de rappeler les « arguments » que lui opposèrent en leur temps les bureaucrates communistes, tel celui-ci, émanant d'un médecin : « *Les troubles de l'orgasme sont une affaire bourgeoise (...) Après la révolution, nous ne pourrons pas non plus mettre la question sexuelle au premier plan* » (3).

Il ne s'agit plus enfin de s'indigner *a posteriori* qu'il ait été exclu de l'un et l'autre mouvement : Reich demeure l'*exclu in æternum* (4) de la science et de la politique. C'est l'excommunié, l'interdit de séjour. Tant il est vrai que reste insupportable la présence de celui qui, par contraste, fait ressortir d'une manière criante l'impuissance des autres. Et, plus précisément, l'impuissance sexuelle. Plus précisément encore, l'*impuissance orgastique*... Car cela est ressenti comme une injure intolérable, une blessure brûlante. Cuisante, à vrai dire, comme l'est la blessure de la vérité sur le mensonge.

Et nous voici au noyau même du meurtre de Reich.

jouir sans entraves

Il est très dangereux d'ouvrir la cage de la Vie, de libérer la réalité biologique enfouie sous la carapace des héros modernes. Aujourd'hui, même vingt ans après, il ne fait toujours pas bon se rappliquer *en quelque milieu constitué que ce soit* avec la « formule de la vie » de Reich, autrement dit la « formule de l'orgasme » — contraction-expansion. Encore plus difficile est l'acceptation de la « *fonction* de l'orgasme ». Enfin, c'est une véritable apocalypse que déclenche la notion de « puissance orgastique ». Faut-il en déduire que tout le monde, ou presque, se sent visé par la « chose » ? Et qu'ainsi, au lieu de comprendre ladite « chose », au besoin, la dépasser, c'est c'est l'irrationnel qui se débride.

A cet égard, il faut signaler à quel point certains « camarades gauchistes » savent être parmi les plus offensifs. Surtout quand l'insatisfaction de leurs ambitions politiques n'égale que celle de leur sexualité ; aussi de complaisent-ils alors dans la morbidité et le sacrifice militant. Ou bien, quand le militantisme n'a même plus d'objet, comme à l'heure actuelle, se jettent-ils dans l'abîme de la critique sans fond. L'idéologie, alors, leur sert de masque. Et gare à qui tenterait de le soulever ! Gare à qui leur demanderait en quoi l'agressivité des « révolutionnaires » est différente de l'agressivité des réactionnaires !

Y a-t-il une morbidité de gauche et une de droite ? Y a-t-il une sexualité de gauche et une de droite ? La première *fonction* de l'orgasme, c'est de « transcender » la politicaillerie ou même de *transmuter* l'agitation vaine, sinon destructrice, en *vitalité*.

La libido, en tant que *pulsion* biologique, en tant qu'énergie du vivant n'a d'autre fonction qu'être elle-même ; c'est-à-dire qu'elle n'a pas de sens, pas de finalité : *ça vit*. Le courant de la vie passe. Et ça fait plaisir, ça fait jouir. Et *jouir sans entraves* reste encore le plus beau programme politique jamais exprimé en aussi peu de mots. C'est à la fois révolution **et** sexualité, amour **et** civilisation.

s'abandonner

Mais les sados-masos de la politique en sont restés au « principe de réalité ». Leur révolution n'est pas, même en théorie, une partie de plaisir, que non ! Ils se font *freudistes* sans le vouloir en se rengeant derrière l'alibi de la « sublimation répressive » et aussi de la « pulsion de mort » ; ils sont très « chrétiens des Eglises » en faisant ainsi s'empoigner Eros et Thanatos dans ce combat du Bien et du Mal, mais du mal nécessaire qui justifie leur moralisme répressif (5).

Et quand ils se sentent monter une poussée d'argumentation, c'est en « coups bas », jamais sur le terrain lui-même. Ils ne disent plus « l'orgasme est une affaire bourgeoise » — ce qui ferait rétro —, ils disent (car ils ont brouté un peu chez Lacan, un autre peu à Vincennes), ils disent « Reich réduit tout à la génitalité » ; ou encore ils parlent de « terrorisme de l'orgasme », d' « orgasme obligatoire » ; ou enfin, version féministe, « Reich est le chantre de la sexualité mâle, donc phallocratique ».

Qui sont les terrorisés de l'orgasme ? Qui donc a peur de l'orgasme ?

Je ne voudrais pas qu'une telle question soit suspectée d'intention polémique ; évidemment, ce n'est qu'un vœu de ma part ; je ne sais s'il sera convaincant en soi de dire combien la notion de la puissance orgastique exprimée par Reich fut pour moi une *révolution*, au sens sexo-politique : je n'ai *dès* lors plus été le même, ni dans ma peau ni avec « la peau des autres ».

Pour Reich, la puissance orgastique

(3) Congrès de la Sexpol, 1933.

(4) L'éternité est quand même une donnée relative ; c'est pourquoi nous nous employons à une *réhabilitation* de Reich.

(5) « Sublimation et satisfaction sexuelle, écrit Reich dans *Die Funktion des Orgasmus* (1927), ne sont nullement incompatibles. C'est au contraire avec une activité sexuelle non satisfaisante que la sublimation est incompatible. (...) les personnes génitalement satisfaites sont le plus durablement capables de travail créateur ».

alors, Superphallo a souri

Le regard d'un cerf mourant levant une dernière fois ses yeux sur son assassin résume le mieux ce que ressent la Vie lorsqu'elle est flagellée par la peste émotionnelle.
W. Reich, *Le Meurtre du Christ.*

ÇA m'arrive peu souvent de regarder la télé. Ce soir-là je ne l'ai pas regretté — pas seulement parce que ça met ma plume en mouvement. Voilà : il n'y a pas eu une seule parole ; le moindre mot eût été superflu, gênant. Mais que je vous dise sans attendre : le type à posé son phallus sur un trépied ; un fameux engin, ma foi. *Superphallo* était casqué et en treillis — vous situez tout de suite mieux la scène. Mais pourtant, autour de lui : rien — enfin rien que la nature, *toute* la nature embrassant le vivant, herbes et feuillages, fleurs odorantes, piaillis des oiseaux. Un silence qui chante. Ça n'allait pas durer. *Superphallo* a engagé son chapelet mortifère, plein de petites bittes pointues ; ça a fait *clac* : tout était *OK*. Il s'est aplati sur la terre. Il n'a rien senti en elle, la salope, sauf qu'elle lui a paru bien dure. C'est d'ailleurs tout ce qu'il lui demandait, juste de quoi frotter son bouclier pelvien. Son œil est devenu lubrique en pointant vers l'autre salope d'en face — enfin, un salopard plutôt, en qui il allait pénétrer de ses dards d'acier brulants. Et il a bandé sa terrible machine. Et, délicat, il a pressé. Douceur sadique. Un seul doigt a suffi. TAC-TAC-TAC-TAC-TAC..... Ça a branlé comme ça une minute. Deux peut-être. Sans débander. Et ça paraissait sans fin. En face, trente mètres plus loin, la chair éclatait sous la mitraille. Le corps se meurtrissait dix fois par seconde. TAC-TAC-TAC-TAC-TAC-TAC..... Dix fois par seconde la vie perdait d'elle-même. Ça a duré, duré. C'est si long une agonie. Et puis, plus rien. RIEN. Pas même le flûtis d'une alouette.

L'autre alors a retenu son souffle. Juste avant l'éjaculation amère. La sienne cette fois. Oserait-on dire que son œil se fît brillant ? Y aurait-il pris du plaisir ?

La fibre a eu un dernier soubresaut. S'est tordue une ultime fois. Avant de hurler sa mort dans un horrible craquement. Puis un bruit sourd de chute.

C'était un bouleau. Un arbre. Rien qu'un arbre.

Alors *Superphallo* a souri.

G.P. ■

est « la capacité de **s'abandonner** au flux de l'énergie biologique sans aucune inhibition, la capacité de décharger complètement toute excitation sexuelle contenue, au moyen de contractions **involontaires** agréables au corps ». **S'abandonner,** c'est moi qui souligne car c'est là probablement qu'est la difficulté majeure dans ce domaine ; il s'agit du **laisser-aller** tant réprimé *dès la plus tendre enfance,* et même dans les ventres maternels ; tant combattu à l'école, à la caserne, au boulot, au parti, à la maison — dans les têtes et dans les corps. C'est le plus grand matraquage de la vie vivante qui permet de dresser comme une même armée l'humanité entière en une seule cuirasse, Enorme. C'est cette raideur qui, alors, qu'il est question d'abandon, fait comprendre puissance érective, puissance éjaculatoire ; qui fait compter, quantifier là où la profusion de l'amour devrait abolir toute technocratie — et surtout la techno-pornocratie du « combien de fois, combien de temps, quelle longueur », etc.

jeu total

C'est cela, la « génitalité » chez Reich, notion à laquelle il préféra d'ailleurs substituer celle de « puissance orgastique » — il aurait peut-être encore mieux dit avec « capacité d'abandon orgastique » —, conscient qu'il fut bien vite de l'ambiguïté d'un mot qui, avant Freud, faisait dire que seul est sexuel ce qui est génital... Alors que ce dont parle Reich, c'est de la mise en *jeu total,* de l'érotisation de l'organisme en entier et non pas des seuls organes génitaux.

Quant à l'image d'un Reich phallocrate, on peut relever deux points :

— le premier, très apparent dans ce numéro avec plusieurs témoignages de femmes, en particulier celui d'Ilse Ollendorf, fait en effet ressortir qu'il fut conforme à l'image des hommes dominateurs et oppressifs, et de surcroît des hommes de son temps — donc d'avant la renaissance féministe. Il est aussi un produit de la culture ;

— le second point permet d'écarter le reproche de « sexisme » ; précisément, c'est la notion même de « puissance orgastique » qui le prouve : car elle s'applique à la sexualité totale, c'est-à-dire ni mâle ni femelle — et en tout cas, pas plus l'une que l'autre. La notion de puissance orgastique — qui date de 1926 ! — rejette d'ailleurs celle de *frigidité* qui a encore cours cinquante ans après chez des sexologues du genre Zwang.

Se laisser aller à la pulsation de la vie, enfin, cela suppose une aptitude au plaisir qui, parvenu à ses sommets, aboutit à un « obscurcissement de conscience plus ou moins profond », voire à une « perte du moi ». Il n'y a dès lors plus place pour la moindre représentation intellectuelle. C'est le *réflexe* qui l'emporte, la convulsion échappant à toute volonté de contrôle. C'est aussi le moment qui, trop souvent, fait peur, provoque l'angoisse. N'est-il pas significatif qu'il soit couramment désigné par « petite mort » ? Alors qu'il est très précisément la quintessence de la vie, l'instant qui abolit la division du corps en organes et en fonctions épars, qui *ressucite* le corps-protoplasme, fait se percevoir la matière vivante dans son « expérience émotionnelle primaire ».

Cette notion devait conduire Reich à situer l'origine de la conscience dans la *sensation d'organe,* celle-ci amenant, par une distanciation du moi, à un premier recul sur l'entité psycho-somatique naissante. De même toute pensée réelle s'accompagne-t-elle de sensations corporelles, somatiques — en un mot, d'émotions.

De là, sans doute, que le salut ne viendra pas de la rigidité idéologique, qui est une fossilisation du vivant (la sexualité demeurant une donnée jubjective et bourgeoise !). Pour que la répression sexuelle, orgastique, continue à assurer les beaux jours de cette civilisation, il fallait bien, entre autres meurtres, que l'on tuât Reich et que l'on tentât d'étouffer son message sexuel et libertaire : « L'amour, le travail et la connaissance sont les sources de notre vie. Ils devraient aussi la gouverner. »

Gérard PONTHIEU ■

l'homosexualité : une névrose ?...

« *Je ne veux pas me mêler de pareilles saloperies* » (1), c'est ce qu'aurait répondu Reich au Dr Havrevold quand celui-ci lui recommanda, pour traitement, un « patient de grande valeur », homosexuel. C'est Ilse Ollendorf qui rapporte ces propos de la bouche même de Havrevold, rencontré en 1966. Depuis, la phrase à connu une fortune certaine, notamment parmi les homosexuels dont certains tirent là argument pour discréditer, sinon condamner l'œuvre de Reich.

« *La dualité de ses appréciations du comportement sexuel dans son ménage,* poursuit Ilse Ollendorf, *était une première contradiction, son attitude vis-à-vis de l'homosexualité en était une autre. Jamais il n'accepta en connaissance de traiter un homosexuel* ». Et de conclure : « *Cette attitude moralisatrice (...) est encore, à mon avis, une autre forme d'expression de certains conflits non résolus dans la structure caractérielle de Reich lui-même* » ; ce que Roger Dadoun qualifie pour sa part de « *psychanalyse ou d'analyse caractérielle un peu « sauvage »* (2), préférant quand à lui ne pas réduire l'attitude de Reich « *à une racine ou à une forme unique* ». Attitude qui, ajoute-t-il, « *est l'exemple même du trait caractériel idéologique constitué de dimensions multiples et contradictoires, qu'il ne suffit pas de considérer simplement en tant qu'état, ou opinion, ou même fixation, mais dont il faut saisir la fonction mobile et variable selon les articulations avec d'autres traits, d'autres contextes, d'autres visées* ».

un dégagement

Roger Dadoun fait justement remarquer que Reich, tout au long de sa recherche, a développé une sorte d'assouplissement, ou plus exactement, dit-il un *dégagement* par rapport à la question de l'homosexualité. Et il distingue quatre positions que nous allons résumer :

– 1. **Une position personnelle** déterminée par l'enfance et la famille : un père brutal et violent, une mère douce et effacée et peut-être aussi un frère rival – éléments qui auraient pu favoriser l'installation d'une homosexualité latente, peut-être aussi renforcée par le suicide de la mère qu'aurait indirectement provoqué Reich en révélant au père la liaison de celle-ci avec un de ses précepteurs. « *Mais,* commente Dadoun, *les matériaux sont minces ; construire de la sorte une interprétation globale engageant une vision politique (...) relèverait des petits jeux de société* ».

– 2. **Une position clinique et politique :** en effet, c'est dans un contexte médical que Reich en vient à considérer l'homosexualité en tant que névrose liée à l'angoisse et à l'impuissance orgastique ; elle doit donc être soignée. Politiquement, Reich envisage l'homosexualité comme le produit de la misère et de la frustration sexuelles et comme conséquence de la répression morale. Attitude qui l'amène à revendiquer pour les homosexuels la suppression de toute mesure discriminatoire et une liberté complète. C'est dans *La lutte sexuelle des Jeunes* (3), en 1932, qu'il écrit : « *...dans le monde capitaliste, la machine à abrutir qui se nomme appareil ecclésiastique jouit des plus grands honneurs et ramasse quantité d'argent, tandis que l'homosexualité est cruellement persécutée. En URSS, au contraire, l'activité homosexuelle est libre, alors que l'endoctrinement religieux des jeunes est puni de peines sévères* ». On sait que cela changea vite en URSS et à quel point le pro-soviétisme de Reich en fut ébranlé, ce qui, entre autres événements mais principalement, détermina son évolution vers une critique de plus en plus virulente de l'économisme puis, plus tard, des idéologies.

Si Reich se défend de tout moralisme à propos de l'homosexualité, c'est pour la considérer néanmoins comme une pratique de substitution à l'hétérosexualité et, de son point de vue, comme une pratique moins satisfaisante ; il parle de « *déviation* » vers laquelle « *il faut préserver les jeunes de virer définitivement* » (...) « *On peut constater en effet,* écrit-il encore dans « La lutte sexuelle des Jeunes », « *que la satisfaction sexuelle moyenne chez l'individu hétérosexuel sain est plus intense que la satisfaction chez l'homosexuel sain* ». De plus, ajoute-t-il, « *chaque homosexuel peut cesser de l'être en suivant un traitement psychique tout-à-fait précis ; mais il n'arrive jamais qu'un individu normalement développé devienne homosexuel à la suite du même traitement* ».

C'est là un langage qui, de nos jours, ne passe plus la rampe et le moins qu'on puisse dire c'est que l'argumentation est suspecte : qu'est-ce que le « *sain* », le « *normalement développé* » et le « *plus intense* » ? Il s'agit d'ailleurs d'expressions que Reich devait être amené à délaisser par la suite au profit d'une terminologie attachée à :

– 3. **Une position économique-sexuelle et naturaliste,** qui est aussi un renforcement de la précédente, en tant qu'affirmation de la primauté génitale. Cette position s'étaye sur l'analogie avec le monde animal et la majorité des sociétés humaines (4). Elle peut paraître assez sommaire mais déplace les considérations cliniques vers le problème central de la convulsion orgastique, laquelle, comme le souligne Dadoun, « *emporte avec elle tout le jeu des discriminations et des différences* ». Dès lors s'annonce :

– 4. **Une position biologique et vitaliste** centrée sur « *l'expérience émotionnelle primaire de la cojonction de deux organismes* ». A ce niveau d'« abstraction », si l'on ose dire, les différences formelles n'apparaissent plus que comme des détails ; il s'agit de la fusion de deux systèmes orgonotiques, c'est-à-dire **vivants.** « *Or,* poursuit Roger Dadoun *rien n'exclut que cette fusion ou cette coalescence , réalisée couramment dans le monde animal et humain par* **superposition** *d'un organisme mâle et d'un organisme femelle, puisse être accomplie de tout autre façon : au sein d'une même unité énergétique scindée en deux, comme dans la masturbation, ou par conjonction de deux unités organiques de quelque nature qu'elle soit, homme-animal, comme dans la bestialité, ou sujets de même sexe, comme dans l'homosexualité. La conception reichienne de la sexualité atteint ici le point extrême du* **vitalisme** *concret : le* **désir** *fondamental de la matière vivante n'est rien d'autre que l'exercice de son fonctionnement. La sexualité accomplit ici sa* **révolution,** *au sens littéral : un complet* **retournement,** *un* **retour** *radical : retour à sa source, à son essence,* **le vivant** ».

Bien sûr, ce dégagement pourrait exprimer une dérobade critique. Si ce n'est que reste, comme conclut Dadoun, cette « *seule et unique plénitude :* ça vit ». ■

(1) « Ich will mit solchen Schweinerein nichts zu tun haben » : cité dans « *Wilhelm Reich* » par Ilse Ollendorf

(2) « *Cent fleurs pour Wilhelm Reich* » (éd. Payot).

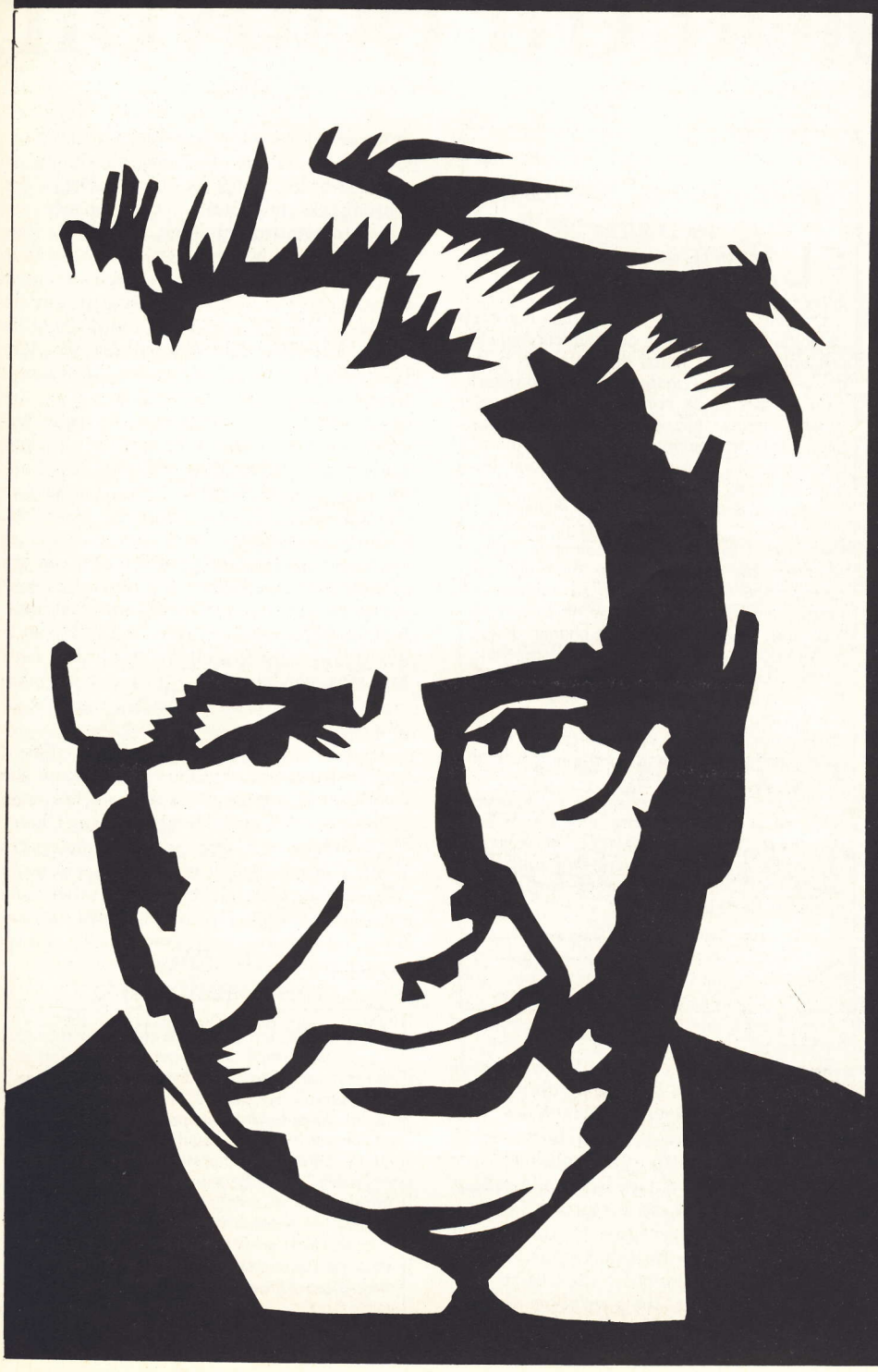
(3) Ed. Maspero.

(4) *L'animal humain,* comme disait Reich, doit bien être une entité spécifique ne résultant pas de la simple addition mécanique : animal + humain.

Extraits de l'article *Reich : limites et contradictions* **publié dans Sexpol n° 13.**

● **La couverture de ce « spécial Reich » a malencontreusement viré au deuil. C'est en effet dans un bleu orgone que nous voulions la faire baigner. Hélas ! le mortuaire l'a emporté à l'imprimerie, contre notre désir. Un** lapsus **technique qui est tout un symbole...**

12 mots-clés



Voici la définition sommaire de douze mots-clés par lesquels vous accéderez plus facilement à la pensée de Reich.

AUTO-RÉGULATION : capacité d'un système (biologique, organique, politique, etc.) à atteindre son propre équilibre ; ont dit aussi homéostasie. L'équivalent social serait l'autogestion.

BIO-ÉNERGIE : énergie du vivant, énergie vitale ; par extension, désigne une pratique thérapeutique en général abusivement qualifiée de « reichienne ».

BIOPATHIE : maladie du vivant, perturbation de la pulsation biologique. « Son mécanisme central est un dérangement de la décharge bio-sexuelle ». Toutes les maladies ne sont toutefois pas des biopathies.

CARACTÈRE : « La structure typique d'un individu, sa manière stéréotypée d'agir et de réagir ».

CUIRASSE CARACTÉRIELLE : « Le nombre d'attitudes caractérielles typiques qu'un individu développe pour bloquer ses excitations émotionnelles, se traduisant par la rigidité du corps, le manque de contact émotionnel, l'« engourdissement ». Elle s'identifie sur le plan fonctionnel à la **cuirasse musculaire** ».

ÉCONOMIE SEXUELLE : économie de l'énergie sexuelle, régulation de l'énergie biologique : (...) « La manière dont un individu emploie son énergie biologique, combien il en accumule et combien il en libère dans l'orgasme » selon des facteurs d'ordre sociologique, psychologique et biologique. S'opposait à la philosophie culturelle de Freud. Fut remplacée par l'orgonomie.

ORGONE : « Energie Cosmique Primordiale : elle est partout présente (...) Dans l'organisme vivant, bio-énergie, énergie vitale. »

PESTE ÉMOTIONNELLE : action destructrice, au niveau social, du caractère névrotique.

POLITIQUE SEXUELLE : « Application des concepts de l'économie sexuelle au domaine social sur une base de masse. »

PUISSANCE ORGASTIQUE : « L'aptitude à se soumettre aux convulsions involontaires de l'organisme et à la décharge complète de l'excitation génitale à son point maximum. Elle fait toujours défaut aux individus névrotiques. »

SEXPOL : nom de l'organisation allemande fondée par Reich en 1931 ayant pour objectif la politique sexuelle.

STASE : « Accumulation de l'énergie vitale dans l'organisme en tant que source d'énergie de la biopathie et de l'irrationalisme. »

● Les citations sont de Reich, in *La Psychologie de Masse du Fascisme.* La plupart de ces concepts sont développés dans ce numéro.

le nouveau leader ou

la question du pouvoir

S *Le Meurtre du Christ* **est un livre qu'on pourrait qualifier de « pas sérieux ». Le critique, s'il a choisi de ne pas aimer Reich, peut se déchaîner. En écrivant sur Jésus-Christ cette grande réflexion, le chercheur de la Vie « sans cuirasse » a fourni à tous les « cuirassés caractériels », cuirassés des « sciences » historiques, exégétiques, théologiques, anthropologiques, psychologiques, psychopathologiques, etc., tous les moyens de le transpercer de mille flèches.**

Le procédé, en effet, paraît énorme. Au *premier abord*, il ne s'agit pas d'une réflexion sur Jésus-Christ : il s'agit d'une réflexion sur Wilhelm Reich. Et pour que le lecteur saisisse bien l'importance de Wilhelm Reich et de ses découvertes, Reich, dans ce livre, parle par l'Evangile et s'appelle Jésus-Christ.

Voilà ce qui saute aux yeux, à la première lecture de l'ouvrage, du moins pour quiconque n'aurait lu qu'une seule fois intégralement l'un des quatre évangiles. Le Jésus de Reich n'apparaît pas, *d'abord*, le Jésus de l'histoire ; certes mal connu encore quand l'inspirateur principal de Reich, Renan, a tenté une biographie sortant des sentiers battus ; Jésus occulté, par tous ses adversaires ou faux amis au cours des siècles, et par les « sciences » religieuses elles-mêmes, et par ses propres disciples aujourd'hui — le pape Paul VI y compris —, sur bien des traits de sa vie qui les gênent ; Jésus sur lequel, cependant, d'innombrables travaux historiques depuis le début du siècle ont assez levé le voile, pour que le livre de Reich apparaisse bourré d'erreurs : *de détail*.

savoir (com) prendre le train

"L'EXEMPLE suivant, tiré de la mécanique, domaine plus accessible à la pensée mécaniste, illustrera notre propos :

Un train se compose d'un certain nombre de voitures, remorquées par une locomotive. Les voitures sont faites de métal, de bois, de verre, etc. La locomotive se compose d'un châssis et de nombreuses chaudères, leviers, pistons, etc. Libre à nous de nous lancer dans la description du bois, du métal, du verre, des leviers, d'analyser tous ces organes dans les *moindres détails :* même poursuivies à perte de vue, ces analyses ne nous apprendraient rien sur la *fonction* du train. Cette fonction est déterminée exclusivement par le fait que le train en tant qu'*ensemble organisé* peut se *mettre en mouvement* et me transporter de New York à Boston. Pour comprendre le chemin de fer, je dois comprendre le *principe de son mouvement.* La structure matérielle de la locomotive et des voitures importe peu, elle est d'une importance secondaire ; elle peut déterminer la sécurité et le confort des voyageurs, mais elle est sans rapport avec le *principe du voyage.*

« La biologie classique examine les structures de la matière vivante dans toutes ses variétés et dans tous ses détails. Les résultats qu'elle peut obtenir peuvent être aussi fins qu'élégants. Ils ne révéleront jamais rien sur la *nature* de la vie ».

(W. Reich, *L'Ether, Dieu et le Diable*, pp. 156)

Mais :

Si *« le Christ représente le principe de Vie en soi »* (p. 22), il est clair qu'une biologie véritable, « science de la Vie », doit considérer comme « d'une importance secondaire » la « structure matérielle » de sa propre vie historique. Reich n'a jamais dit que cela ne soit pas important ; mais il a certes pensé, avec raison, que c'était « peu important », du moins pour la compréhension de la *fonction* du Christ dans l'histoire humaine, du *« principe de son mouvement » :* du point de vue de la motion, de *l'émotion.* De *la Vie.* Pour la saisie émotionnelle, vivante, de Jésus-Christ.

Or il n'est pas évident, mesdames et messieurs les critiques, les analystes, les maniaques du détail, les carapacés en « christologie » pour bien réussir à vous protéger de la Vie en Jésus-Christ, et tous les « pestiférés émotionnels » qui ont peur de *sentir* la Vie, il n'est pas évident que du point de vue qui compte d'abord, celui de livrer à l'Humanité le *principe de Vie*, l'humble Wilhelm Reich ne « soit pas Jésus-Christ ».

Le « meurtre du Christ », au sens reichien (et très chrétien) du mot, ce n'est pas seulement l'assassinat politique de l'immense Jésus de Galilée : c'est le meurtre de tous les hommes, femmes, vieillards, enfants (particulièrement des enfants, et spécialement des très petits enfants, en qui on commence à tuer la Vie dès qu'ils sont sortis du sein de leur mère, en les accueillant dans le monde « avec une tape sur le derrière »), c'est le meurtre de tous les êtres humains non cuirassés, porteurs du principe de Vie. C'est donc le meurtre de Wilhelm Reich.

Il n'est pas évident que Reich n'avait pas le droit, peut-être le devoir, dans son humilité au service de la Vie, de faire son autobiographie et de la signer Jésus-Christ.

Quand on sait que peu d'années après il allait être arrêté et mourir en prison, *Le Meurtre du Christ* prend une authenticité qui dépasse, bien sûr, l'importance « secondaire » d'une interprétation « authentique » des témoignages évangéliques.

"IL dira : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais un étranger et vous ne m'avez pas accueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité ». Alors ils lui demanderont : « Seigneur quand nous est-il arrivé de te voir affamé ou assoiffé, étranger ou nu, malade ou prisonnier, et de ne point te secourir ? ». Alors il leur répondra : « En vérité je vous le dis : toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à *Moi* que vous ne l'avez pas fait. »".

(Evangile selon saint Mathieu, ch. XXV)

Première arrestation, le 2 mai 1956.

Reich lui-même nous a prévenus, dans son avant-propos, de ce qu'il fallait penser de son livre :

« *Les problèmes exposés dans* Le Meurtre du Christ *sont des problèmes actuels concernant notre société d'aujourd'hui. Mais les solutions proposées dans* Le Meurtre du Christ *manquent de maturité, de sérénité émotionnelle, elles apparaissent insuffisantes et incomplètes. C'est donc à titre documentaire et historique que nous tirons des archives de "l'Orgone Institute"* Le Meurtre du Christ *et que nous le publions* ».

Autrement dit, Reich lui-même nous a avisés que les solutions qu'il proposait n'étaient pas tout-à-fait celles du Christ. Il savait que ces 300 pages étaient une sorte de brouillon et une simple étape de sa pensée. Il n'était pas sûr que la persécution allait lui laisser le temps de confronter suffisamment son expérience vitale avec celle du Christ, de dire sur Jésus-Christ lui-même des choses plus exactes. Il nous a livré ce brouillon à titre de matériau de travail, et de document expérimental sur sa propre évolution, dans sa découverte progressive des « *solutions* » aux « *problèmes actuels concernant notre société d'aujourd'hui* »... A nous donc de travailler : de confronter encore davantage ; de trouver encore plus profond, plus efficace.

texte d'un chercheur sans cuirasse

" Il y a toujours avantage à ne pas présenter aux étudiants sérieux, dans le domaine des sciences naturelles, les seuls fruits de la recherche, mais de les initier aussi aux secrets du laboratoire où le produit s'élabore au prix d'immenses efforts. C'est à mon avis une erreur en matière de communication scientifique que d'exhiber — comme dans une galerie d'art — uniquement les produits bien finis et irréprochables de la recherche scientifique. Une telle exhibition des produits achevés comporte de nombreux désavantages et dangers tant pour le créateur que pour les utilisateurs. Le créateur sera tenté de mettre en avant uniquement la perfection et la pureté de son produit, en dissimulant les lacunes, incertitudes et contradictions déplaisantes. Ce faisant, il faussera le sens de la recherche authentique. De son côté, l'utilisateur ne se rendra pas compte de la rigueur et de l'austérité des exigences qu'affronte le chercheur soucieux de dévoiler et de décrire d'une manière *utile* les énigmes de la nature. Il n'apprendra jamais à participer activement à la pensée et aux efforts de formulation linguistique du chercheur (...). Notre monde serait plus viable si les bénéficiaires du travail d'autrui étaient mieux informés du *processus* du travail et de la vie pratique des travailleurs, s'ils n'avaient pas l'habitude de récolter avec insouciance les fruits du travail des autres ».

(W. Reich, *L'Ether*... pp. 9-10)

I - Jésus non leader

Si le spécialiste des évangiles veut ne pas trop souffrir, il peut commencer *Le Meurtre du Christ* par la fin : le chapitre 8 de l'appendice. Cet appendice, un petit livre à lui tout seul, est une application du « *meurtre du Christ* » à la société de notre temps ; Reich dit : « *à la vie de la société américaine, 1940-1952* ». Il aurait certes développé davantage ceci ou cela s'il l'avait rédigé pour la société soviétique, ou allemande, ou française et s'il avait vécu pour l'écrire dans nos années à nous. Mais telle quelle, sa rédaction vaut pour toute la planète, et pour encore un bout de temps, hélas.

Le dernier chapitre de cet appendice fait le portrait du « *nouveau leader* » : celui dont le monde a aujourd'hui besoin. On y lit chemin faisant : « *Or le Christ était un tel leader* ».

On est donc en apparente contradiction — l'une de ces « contradictions déplaisantes », que le courage intellectuel de Reich estimait nécessaires dans son œuvre — avec l'un des premiers chapitres de l'ouvrage lui-même, intitulé : « *On veut faire de lui un leader* ». Ce chapitre-là paraît avoir été écrit en 1949 et le dernier en 1952. Entre les deux dates, *précision chez Reich de la notion de « leader », de sa fonction politique, sexo-politique :* et du même coup, approfondissement de sa connaissance du réel Jésus-Christ, de la *fonction sexo-politique de Jésus-Christ :* pour l'humanité de son temps et de tous les temps.

l'erreur fatale

Dans le chapitre de 1949, on voit, ce qui est historique, un Jésus plébiscité, à partir d'un certain moment de son action publique ; et qui s'en trouve tout étonné ; qui n'y avait jamais pensé, ne l'avait pas du tout cherché ; qui prend conscience alors qu'effectivement il n'est pas comme les autres ; qu'il peut donc sauver les autres ; et alors, par amour, il accepte, il se fait leader :

« *C'est là que notre Maître commet sa première erreur fatale. Il croit logiquement, dans la perspective de sa propre vie, que l'homme comblé par lui ne songera qu'à donner à autrui. Le Maître oublie que de longues années de famine ont fait perdre aux bénéficiaires de sa libéralité la manière de donner. Ils se sont transformés en simples canaux ne laissant passer l'eau que dans un seul sens. Ils sont comme des récipients troués. Et c'est cela précisément qui conduira à l'assassinat du Maître généreux* ».

L'erreur fatale du Christ...

Voilà non seulement l'énormité, dira le critique, mais la super-énormité. Car, en somme, cela veut dire non seulement que Reich est Jésus-Christ, mais que, même, Jésus-Christ a eu le tort de ne pas être tout-à-fait Reich (mais qu'il en est pardonné : il

« Il marche »

" Le Christ possède la puissance de la Foi, conséquence de l'harmonieux équilibre de son organisme. Il maintient constamment le contact avec ce qui se passe autour de lui ; il a la sensation plénière de son corps et ne traîne pas avec lui, d'une façon cachée, une chair frustrée et pernicieuse. (...) Il détient toute la puissance de la Force vitale donnée par Dieu. (...) Il connaît le Royaume de Dieu qui n'est autre que le Royaume de la Vie et de l'Amour sur terre ; il est tout près, dans chaque fleur, dans chaque moineau, dans chaque arbre, dans chaque rameau d'olivier. Ses compagnons n'ont pas conscience de la présence de Dieu. Ils ne sentent pas la Vie. Ils changent de l'argent, ils se livrent à la luxure puisqu'ils ne connaissent pas l'amour. Ils paient de lourds impôts et obéissent à des empereurs stupides. (...) Ce sont des gens exploités et dépendants sur le plan émotionnel. (...) Le Christ voit et connaît tout cela et il en souffre. Il vient d'un milieu de pauvres qui ressemblent aux enfants, qui vivent encore dans la proximité de Dieu, qui ne sont pas encore pervertis et dénaturés, qui connaissent encore l'amour (...).

" Le Christ ne désire pas combattre César. Il sait qu'il ne peut pas se rendre maître de César. Mais il sait aussi que César sera oublié depuis longtemps lorsque ce que le Christ sent dans son corps, ce qui vibre en tous ses sens à l'unisson de l'univers, gouvernera le monde pour le plus grand bien des habitants de la terre. Le Royaume de Dieu sur terre, qui n'est autre chose que ce sentiment et cette vibration de la Vie active dans le Christ et dans tous les habitants de la terre, viendra certainement. Cela est tellement évident qu'on peut s'y attendre d'un moment à l'autre (...).

" Ses compagnons se précipitent sur sa Force Vitale (...). Ils l'accompagnent dans ses promenades matinales à travers champs et recueillent ses belles paroles sur la création de Dieu (...). Il n'y a dans son âme pas la moindre trace d'un désir meurtrier. Sa voix est mélodieuse et expressive. Elle émerge directement de son corps et non pas d'un gosier crispé ou d'une poitrine raidie. Il sait rire et crier de joie. Il ne s'impose aucune contrainte dans l'expression de son amour ; en s'abandonnant à ses compagnons, il ne sacrifie rien de sa dignité naturelle.

" Quand il marche ses pieds s'appuient fermement sur le sol, comme s'ils voulaient y prendre racine, pour s'en détacher à chaque pas et s'enraciner de nouveau un peu plus loin. Sa démarche ne ressemble en rien à celle d'un prophète, d'un sage ou d'un professeur de mathématiques spéciales. Il marche en toute simplicité. Quand vous le voyez marcher vous vous demandez : Qu'est-il ? Qui est-il ? Il est tellement différent des autres (...). L'un marche avec humilité. L'autre marche comme un homme plongé dans de profondes pensées. Le troisième marche comme si, saisi d'horreur, il prenait la fuite. Le quatrième marche comme un roi, le cinquième comme un serviteur dévoué à son Maître. Le sixième comme un cerf. Le septième comme un renard. Le Maître marche, tout simplement. Il ne marche même pas comme un cerf. Il marche ".

(W. Reich, *Le Meurtre du Christ*, pp. 59-64)

venait deux mille avant, le pauvre).

Constatant ceci, le critique a quand même une petite distraction. Il ne tient pas compte de ce que, à son propre avis, Jésus-Christ a eu aussi le tort de ne pas être tout-à-fait le critique *(« Comment vas-tu dire à ton frère : "Attends que j'enlève la paille de ton œil", quand il y a une poutre dans le tien ? ») (Evangile selon Saint-Mathieu*, ch. VII).

Car il est plus que probable que si Jésus-Christ avait lu ces quelques lignes de Reich sur son « erreur », il aurait éclaté de rire, avec pleine sympathie du cœur, en pensant : « Comme il a bien compris le fond de la question ! Le *problème du pouvoir !* Comme il me ressemble ! ».

Bien sûr cependant, dans ce très beau chapitre de Reich sur « l'erreur fatale du Christ-leader », il ne s'agit pas du rapport historique de Jésus-Christ à ses contemporains, ses concitoyens. Il s'agit de la tentation de Reich, à laquelle Reich a su résister.

« ce qu'il y a dans l'homme »

Quant à Jésus-Christ réel, on peut être rassuré, puisque les témoignages évangéliques sont catégoriques, sur ce point capital du leader : dans cette phase de sa vie, effectivement une phase de plébiscite, il a senti à fond la *« peste émotionnelle »* et s'en est protégé par une volonté sans la moindre ambivalence :

« Durant le séjour qu'il fit à Jérusalem pour la Pâque, beaucoup crurent en son nom (...). Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin qu'on le renseigne sur personne : il savait ce qu'il y a dans l'homme ». (Evangile selon Saint-Jean, ch. II).

Et en Galilée :

« Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi. Alors il s'enfuit de nouveau dans la montagne, tout seul » (idem, ch. VI).

Il se méfiait même des Douze, l'élite sélectionnée pour mener la grande action, mais que la pression populaire précipitait vers la prise du pouvoir :

« ...Cinq mille hommes : aussitôt il obligea ses disciples à remonter dans la barque et à prendre les devants vers Bethsaïde, pendant que lui-même renverrait la foule (...). Le soir venu, la barque était au milieu de la mer, et lui seul à terre » (Evangile selon Saint-Marc, ch. VI).

II
Le Christ ou la purification du pouvoir

Pourquoi, alors, la « contradiction déplaisante » dans *Le Meurtre du Christ ?* Le Christ qui *a eu tort d'accepter d'être un leader*, et pour cela il en est mort (en fait, historiquement, au moment du plébiscite, il n'a pas accepté, comme le chapitre 4 du livre lui-même le laisserait entendre) ? Ou bien le Christ *parfait leader*, celui dont nous avons besoin, celui qu'il a été, en son temps (la « solution » du chapitre 8 de l'appendice) ?

une question de titre

En 1952, au moment de publier ses belles pages de 1949 en les tirant « des archives de l'Orgone Institute », Reich s'est sans doute rendu compte de la *contradiction dans l'expression*, déjà : *le meurtre du Christ*. Renan, plus logique dans sa réduction de la personnalité et de l'œuvre de Jésus-Christ à ses idées « démocratiques », disait : *le meurtre de Jésus. Le Meurtre du Christ*, cela, très exactement, veut dire LE MEURTRE DU ROI, du leader. Le titre de « Christ », traduction grecque de l'hébreu « Messiah », est sans aucune équivoque, en Israël, le titre de l'homme investi du pouvoir politique premier dans la nation : *le roi d'Israël*. Saül, de la tribu de Benjamin, puis ensuite David, Salomon

et tous leurs successeurs sur presqu'un millénaire, toujours dans la tribu de Juda, avaient tous été des « messies ».

La « science » historique, née à l'ère des démocraties, ne pouvait pas éviter le piège où est tombé Renan : Jésus *« le doux rêveur de Galilée »*, en rien un leader ; pas de la moindre façon un comportement de *« roi d'Israël »*, politiquement responsable. Et l'Eglise officielle reste complice de toute cette déformation : Jésus l'homme de la Religion, *« qui ne fait pas de politique »*.

Ce schéma, de type démocrate chrétien, est forcément faux. Le pape Paul VI - contre l'enseignement de Pie XI sur la question — s'y accroche désespérément ; mais c'est insoutenable : la *séparation* Politique/Religion est absolument contraire à la philosophie d'Israël, autant que lui est contraire la *séparation* corps/âme ; ni l'une ni l'autre n'a pu effleurer le cerveau de l'Israélien Jésus-Christ. Et Reich, qui sentait pleinement l'énorme erreur de la seconde, a par là *commencé* à sentir l'erreur de la première. *Sentir* seulement : sa qualité première, son extraordinaire sensibilité, au Vrai comme à la Vie, ce qui est la même chose. Le changement de vocabulaire, par rapport à son maître en connaissance chrétienne, Renan, n'est pas un hasard : *« Christ »* et non plus *« Jésus »*. Curieux : il nous semble que le nom *« Jésus »* ne se trouve pas une seule fois dans les 300 pages du *Meurtre du Christ*.

Reich « sent » la lumière

Reich, en fait, et par un instinct très sûr, était donc hanté par le *problème du leader :* le problème politique, sexo-politique. La solution qu'il lui a donnée, à la fin seulement de son livre, est remarquable. Au cours de l'ouvrage, rédigé trois ans avant, l'idéologie régnante, avec Renon comme première grande victime, l'a gêné ; il *sentait* « Christ » et il *pensait*, idéologiquement, « nullement leader ». Comme il voyait bien que Jésus-Christ avait été leader, il n'avait de solution mentale que de se dire : « Il s'est trompé ; on l'y a poussé... ». Le problème était dans sa *pensée :* faux problème ; pas dans son *sentiment*.

Quand, trois ans après, le sentiment a réussi à éclairer la pensée, l'histoire de Jésus-Christ lui est devenue lumineuse : *effectivement, Jésus a été Christ, leader ;* personne ne l'y a poussé : il a voulu l'être, et il a *bien fait*. Car : il l'a été de façon DIFFÉRENTE, par sa logique de Vie, détruisant *dans la fonction de leader* toute « peste émotionnelle ». En cela il a donné le modèle, pour notre temps et tous les temps, du *« nouveau leader »*. C'est celui-là et pas un autre que l'Humanité doit produire, ce « Fils de l'Homme », si elle ne veut pas, prochainement désormais, aller au suicide, collectif et final.

Voilà la *« solution aux problèmes actuels de notre société d'aujourd'hui »*, donnée par Reich à l'extrémité de sa grande recherche, toute sa vie de Force vitale, et d'immense courage, don généreux de lui-même, rigueur intellectuelle non exclue. Mais dans *Le Meurtre du Christ*, il est remarquable qu'on n'ait pas seulement l'*exposé* de cette solution, tout-à-fait à la fin et dans « l'appendice », mais aussi tout le *cheminement* de sa dernière étape : étape de lente découverte de Jésus-Christ, Reich étant parti, dans sa jeunesse, de Marx et de Freud. En sa personne, en son combat, en sa mort assassiné, il a démontré ce que tout le monde sera bien obligé, à la longue, de savoir : que tous les vrais problèmes et les vraies solutions de notre siècle tiennent sous le projecteur de trois noms : Marx, Freud et, comme pour tous les siècles, finalement Jésus-Christ. Le problème sexo-politique du *pouvoir* et de la *purification du pouvoir*.

l'impuissance sexo-politique

La névrose sexo-politique est une *impuissance* et frigidité sexuelle ; elle détermine donc sa *compensation* en *volonté de puissance :* le *goût du pouvoir*. Elle est donc nécessairement *castratrice :* pour exercer un pouvoir qu'on n'a pas la puissance *naturelle* d'exercer, il faut nécessairement *diminuer et si possible supprimer toute puissance et chaleur érotique naturelle, vitale*, dans les foules à gouverner et chez tous les leaders *naturels* possibles, *adversaires nés des faux pouvoirs*. Ce *mécanisme psycho-social* est une constante absolue du problème du pouvoir dans toute l'histoire ; il devrait apparaître comme le *théorème de Pythagore de la sexo-politique :* sous l'aspect scientifique de celle-ci, son principe de compréhension numéro 1.

Ce mécanisme est apparu à nu en certains « moments dialectiques » de l'histoire, « sauts qualitatifs brusques » de la structure sociale, *retours révolutionnaires à l'auto-régulation naturelle humaine*, par réussite inattendue de la maturité des masses et accouchement de la *Forme sociale saine* par un trop excellent leader : le mécanisme castrateur n'a pas eu alors le temps de se cacher. Il a été contraint de se révéler, en pratiquant la *castration physique*. Cas du « miracle du XIIe siècle français », à la naissance de la *Révolution communale*, avec la castration d'Abélard et l'emprisonnement d'Héloïse (voir *Sexpol* n° 16).

Dans la plupart des cas, et de façon permanente et continue avec des poussées de fièvre chroniques, la Répression de la Nature joue de façon beaucoup plus intelligente et subtile, « diabolique » et complètement camouflée, immensément plus efficace de cette manière : par le phénomène, parfaitement analysé par Herbert Marcuse, de la *« sur-répression » ;* la castration est alors *intériorisée en chacun*, par l'action non violente d'une *socio-culture*. Le pouvoir politique ne castre pas directement ; il est « libéral » ; il joue même l'opposition à la socio-culture dont il se sert et qu'il soutient *par ailleurs* (les subventions aux Eglises), en développant quant à lui la pornographie. *Sadisme parfait :* il *excite les désirs vitaux* dans les masses, *en même temps qu'il les prive*, par la suppression des institutions et initiatives sociales favorables, par le judiciaire et l'exécutif policier, par l'imagination carcérale dans et hors les prisons, et surtout par la Culture, publique et privée, *de tous moyens de satisfaction*.

roi d'Israël

Le grave en cette affaire a été de réussir à cacher complètement à toute notre socio-culture un fait d'extrême importance, pour la compréhension de l'action historique de Jésus-Christ : que son père légal *Joseph (1) était quant à lui*, de façon incontestable, *roi héréditaire* clandestin d'Israël ; et que, la *filiation légale* étant en Israël (et depuis les origines à l'orée du IIe millénaire, en Jacob Israël en personne) la seule filiation qui comptât, *Jésus-Christ s'est considéré, de l'enfance à la croix, roi légitime du pays :* devant par conséquent, comme son ancêtre David, accéder à l'exercice de sa fonction sociale par sa seule valeur personnelle et sans le secours de l'Argent ni d'aucun appui militaire extérieur, d'aucune révolte sanglante intérieure ; cela dans un des moments les plus graves de l'histoire de son pays, qu'il considérait, dans la tradition de neuf siècles des prophètes d'Israël, comme

En vacancier. *« Il marche, tout simplement »*.

le pays le plus expérimenté du monde, avec le devoir *d'éclairer toute l'humanité dans sa marche :* de lui fournir, *sans la moindre volonté de puissance, l'exemple le plus vital de la naturelle puissance* et le *modèle politique parfait*, de la politique sans névrose : *sexo-politiquement guérie ;* peuple parfait leader, avec son roi parfait leader ; le *« nouveau leader »* de Reich : capable d'opérer le *retour de toute la Fratrie humaine à la Nature :* auto-régulation d'une Humanité réglée par la Vie, non par « l'autorité » des faux pouvoirs...

La précaution prise par Joseph à la naissance de Jésus-Christ est historiquement hors de doute — l'hommage au futur roi rendu par les mages-rois venus de Perse est probablement, par contre, un symbole — : faire inscrire la naissance légale de Jésus sur les registres de l'administration romaine, à l'abri des tripotages de l'administration juive, pour que son droit à régner fût reconnu le moment venu. Ce fut le point grave pour Pilate, ayant seul droit d'autoriser la peine de mort, décrétée par la Haute Cour, quand est venue l'heure du procès : *« D'où es-tu ? »* « es-tu *le roi des Juifs ?* ».

la purification du pouvoir

Jésus-Christ a non seulement revendiqué le titre de roi d'Israël : il *l'a pris*. Il l'a non seulement pris : il en a *exercé la fonction*. Six jours, puis, comme il l'avait annoncé, il en est mort. Six jours qui ont suffi, cependant, à *transformer politiquement, en germe et peu à peu à terme, toutes les structures du Pouvoir sur la planète : politiques, économiques, socio-culturelles*. La purification sexo-politique du Pouvoir, opérée en ces six jours par Jésus-Christ, est certainement *l'acte le plus fondamental qui ait jamais été posé dans l'histoire humaine ;* même s'il faudra peut-être encore des siècles pour qu'il porte tout son fruit. C'est de là que vient, inéluctablement, la mystérieuse puissance de Jésus-Christ sur l'histoire, et sa supériorité sur les fondateurs de toutes autres religions et tous les créateurs de philosophies politiques, tous les créateurs de systèmes politiques concrets. La grande réflexion de Napoléon à Sainte-Hélène, s'apercevant qu'il n'aurait pas, comme il l'avait cru, l'influence de Jésus-Christ dans l'Histoire : *« Messieurs je croix que je m'y connais en hommes. Et bien je vous le dis, Jésus-Christ n'était pas un homme »*.

Jésus-Christ a pris le pouvoir : *quand il l'a voulu et pas quand la foule ni ses Douze l'ont voulu*. L'entrée à Jérusalem fut très exactement une *« prise de Jérusalem »*, à la faveur d'une émeute populaire provoquée et parfaitement menée, sans la moindre effusion de sang. Le passage des portes s'est fait aux cris de *« Vive le Roi ! »* (en hébreu : *« Hosanna au fils de David »*). Les autorités juives, débordées : *« Fais taire tes disciples »*. Réponse : *« Si je les fais taire, les pierres elles-mêmes crieront »* (belle phrase du matérialisme de Jésus-Christ : la bio-énergie de la matière cosmique considérée comme en harmonie avec lui).

Le respect de la légalité, que lui avait appris son père dans l'affaire de sa propre naissance, voyage à Bethléem et inscription dans les registres de la *tribu royale de Juda*, non dans ceux d'une des tribus du nord, a été très soigneux de la part de Jésus-Christ, le jour de cette entrée dans la capitale : *protocole de l'investiture royale intégralement respecté*, à la charge spécialement de Pierre et de Jean, selon le cérémonial en vigueur depuis neuf siècles, institué par Salomon ; avec en particulier l'entrée sur un ânon encore allaité par sa mère, dans l'indifférence totale au ridicule, génie d'Israël devant toutes les volontés de puissance dans les nations et dans l'histoire, celles des foules ou celles des « grands » ; et Reich, cette fois, a senti de façon très exacte la condamnation israélienne du cheval, tradition d'un millénaire quand Jésus-Christ l'a restaurée : il ne convenait pas que les successeurs du mystérieux Melchisédech (2), il ne convenait pas qu'un roi de Jérusalem rentrât prendre le pouvoir dans la *Cité de Paix* sur l'animal de la guerre et en armes.

Le pouvoir politique étant ainsi *pris*, Jésus-Christ l'a *exercé immédiatement*, dans l'heure, par un *acte politique* de la plus haute portée. Et puis après, *aucune pression à la faveur du succès n'a pu réussir à lui en faire poser un autre*. Les deux choses sont donc liées et n'en font qu'une : l'acte libérateur, devant lequel l'homme né pour la fonction politique ne se *dérobe pas ;* et après cette *libération fondamentale, auto-régulation sociale rétablie*, le pouvoir *à la seule Vie commune ;* c'est à la Vie dans la Fratrie d'agir, *socialisme du dernier roi légitime d'Israël ;* son leader, *le Frère*, n'a plus qu'une chose à faire, la principale d'ailleurs : déverser dans la Fratrie, qui *peut désormais la recevoir*, la Vie de l'Amour fraternel, bio-social, sexo-politique maximum.

Ce fut le témoignage, inéluctable pour toutes les nations et jusqu'à la fin des siècles, de la non-résistance au plan machiavélique de la volonté de puissance de Judas — son ministre des finances, qui manipulait depuis longtemps des sommes considérables, issues de l'enthousiasme public ; ne pas oublier que Jeanne, épouse du ministre des finances d'Hérode, avait quitté son palais de Thibériade pour se joindre à l'équipe des collaborateurs principaux du Christ, dans le groupe des femmes animées par la prostituée *en exercice* Madeleine, elle-même protégée par son souteneur *saint* Mathieu, proxénète *et inspecteur des impôts à Capharnaüm ;* les questions *financières* sont *au cœur de l'aventure du Christ ;* le thème de l'avarice de Judas, gagner moins de 32 francs-or (30 deniers romains) dans la trahison du Christ, n'a pas de fondement sérieux ; l'avarice n'a pas été le motif ; le prix infime du monnayage de l'opération n'est venu que signaler le caractère dérisoire des névroses d'impuissance, dès la première et dans toutes les tractations argentaires de l'histoire pour le « meurtre du Christ ».

le socialisme de Jésus-Christ

L'acte politique libérateur de Jésus-Christ : acte direct, posé par lui-même seul, et personne n'a bronché, même pas les forts des halles qui se trouvaient là en nombre, tellement l'effet de surprise et surtout le déploiement vital de puissance ont été grands : *la suppression de la Banque des Templiers, à main exécutive armée* (d'un fouet, cela suffisait).

Qui peut dire que cet acte n'a pas eu sa portée jusqu'en un jour terrible du XIVe siècle européen, où le directeur de la Banque européenne du Temple, Jacob de Molay, a été brûlé vif, par décision exécutive d'un roi qui n'était pas Jésus-Christ ? Qui peut dire que cette portée ne vient pas jusqu'à nous, en mille affaires petites et grandes ? Le *judéo-christianisme véritable*, ce n'est *pas autour du Sexe* qu'il s'exerce dans l'histoire ; c'est autour du *Pouvoir de l'Argent ;* de la transformation contre-nature, destruction des *auto-régulations vitales entre travailleurs réels* en toute société, de la naturelle « valeur d'échange » de l'argent (sans majuscules) en « Argent qui travaille » ; *substitut de la créativité bio-énergétique, puissance naturelle des hommes et des femmes sexo-politiquement sains*, quand elle manque aux *impuissants :* qui compensent leur défaut de puissance, par l'invention idéologique et menteuse d'un prétendu pouvoir créateur de l'Argent.

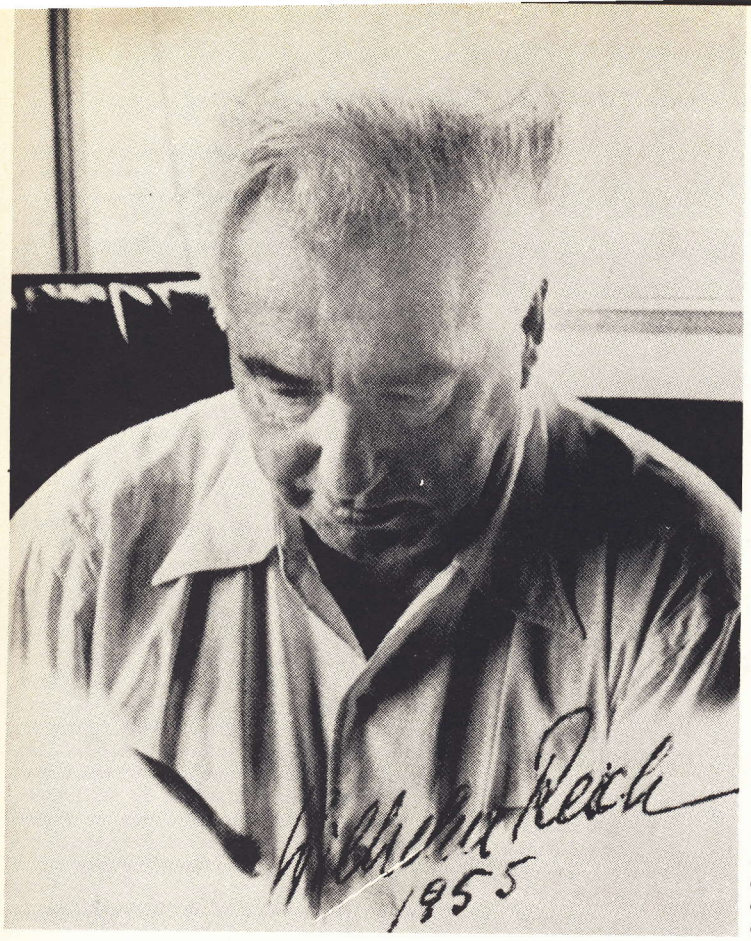
Le Christ pendant ses six jours de règne

"S'ÉTANT assis face au Trésor, il regardait la foule mettre de la petite monnaie dans le Trésor, et beaucoup de riches en mettaient abondamment. Survint une pauvre veuve qui y mit deux piécettes, soit un quart d'as (2,7 grammes d'or). Alors il appela ses disciples et leur dit : « En vérité je vous le dis, cette pauvre veuve a mis plus que tous ceux qui ont mis dans le Trésor. Car tous ceux-là ont mis de leur superflu ; mais elle, de son indigence, elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre » ".

Evangile selon Saint-Marc, ch. XII

III Jésus-Christ nouveau leader

Le Meurtre du Christ de Reich marque une étape *essentielle* dans la découverte moderne, par toutes les cultures, contraintes de s'y intéresser, du *judéo-christianisme authentique*. Le phénomène d'Israël et le phénomène chrétien son héritier ont une



« Il n'y a jamais eu encore de culture et de civilisation ».

telle taille, dans l'histoire et sur la planète, qu'ils sont pour tous inéluctables. Tout esprit humain, toute socio-culture, s'y trouvent un jour ou l'autre nécessairement confrontés. Mais *les déformations en sont telles*, et par leurs propres représentants, que mille manières de sentir, penser, se conduire, dites judéo-chrétiennes, se trouvent à l'opposé de l'esprit judéo-chrétien ; à commencer par la répression de la Vie, et la répression sexuelle en particulier. Les hommes critiques et les hommes de science, comme Reich, n'ont pas fini leur travail, pour dégager tout ce génie historique de sa gangue et le rendre vraiment utile à l'humanité.

l'Argent, le Sexe le Cosmos et Jésus-Christ

Il faudrait lire très attentivement et même entre les lignes le dernier ouvrage de Reich, *Les Hommes et l'Etat*, pour se rendre compte du point où est arrivée sa propre prise de conscience de *la pensée et des actes de Jésus-Christ sur l'Argent et* sur *le lien du Pouvoir de l'Argent avec l'Impuissance érotique*, la répression de l'Eros en toute civilisation postérieure au IVe millénaire (3). Ce lien n'est pas dégagé dans *Le Meurtre du Christ*, alors qu'il est un trait *fondamental* des Evangiles. Il paraît pressenti dans le chapitre de *Les Hommes et l'Etat* consacré à *« valeur d'échange et valeur d'usage »* : où Reich expose dans quelle inimitié étaient le *marxisme* et le *freudisme* avant les années 1930 ; et comment il a été amené à en essayer la synthèse à Vienne, sous l'œil très favorable de Freud et avec son soutien personnel, dans la fondation et l'expérience des *dispensaires* d'hygiène sexuelle : création d'une *« économie sexuelle sociale »*.

Reich fut alors le premier psychanalyste, apparemment, à s'apercevoir que les deux *« dépendances humaines »*, la dépendance des structures *économiques* malsaines (et des structures politiques et culturelles conséquentes) et la dépendance des *pulsions sexuelles inconscientes* perturbées, pouvaient avoir un lien. Et il fut le premier chercheur scientifique à saisir le caractère *biologique* de la sociologie de Marx : caractère dont, curieusement, la majorité des disciples comme des contempteurs du marxisme doutent encore aujourd'hui. On peut considérer comme l'un des nombreux coups de génie de Reich d'être arrivé à écrire les lignes suivantes :

« Les sciences de Marx et de Freud étaient les préliminaires indispensables à une maîtrise de ces deux genres de dépendance humaine. Elles se rencontraient du fait que Marx, tout comme Freud, avait bâti la science sur des LOIS BIO-SOCIALES ET BIOLOGIQUES... » (W. Reich, *Les Hommes et l'Etat*, p. 55).

C'est effectivement une profonde ignorance de l'intuition marxiste et de toute son expression — parfois sous le vêtement d'une complète érudition concernant l'œuvre de Marx — qui peut faire indéfiniment parler de « matérialisme » marxiste, de « mécanisme » marxiste. *Il n'existe de philosophie matérialiste et mécaniste que la pensée dite bourgeoise, qui projette ses propres schémas sur sa lecture de Marx*, soit pour le critiquer, soit pour s'en servir contre lui. Mais le marxisme de Marx lui-même est bien évidemment, on aurait dû s'en apercevoir avant Reich, une pensée *biologique, vitaliste*. Et de même pour Freud. Qui peut parler honnêtement d'un « matérialisme » freudien ?

Aussi est-il logique que Reich ait déclaré avoir fait la découverte de *« l'énergie biologique spécifique, l'orgone cosmique »*, dans la foulée de son effort de synthèse de Marx et de Freud, dans les années 1936 à 1939, et après son expérience des *dispensaires « d'économie sexuelle sociale »*, à partir de 1928.

Il est donc étonnant que *Le Meurtre du Christ* ne signale pas les trois choses comme parfaitement synthétisées aussi dans la pensée et les actes de Jésus-Christ. Son sens de *l'Energie vitale cosmique* est au cœur de l'ouvrage ; son *absence de névroses sexuelles* y est maintes fois soulignée ; le *mot « argent »*, seulement, revient deux ou trois fois et le Christ de Reich paraît manquer de toute idée en *économie politique*. La synthèse est par contre abordée, non poussée au bout, dans *Les Hommes et l'Etat*, mais sans reparler du Christ, alors que les deux ouvrages ont été publiés à quelques mois de distance.

Selon la méthode d'exposition de Reich, ces deux ouvrages sont des écrits composites, dont les morceaux, mis bout à bout sans cacher les contradictions provisoires de sa recherche, ont été rédigés à différentes époques de sa vie. On ne peut donc lui faire le reproche d'un portrait du Christ incomplet. Ce qu'il a dégagé de sa personne et de son action historique est suffisamment important pour qu'on puisse s'y rattacher, sans lui faire grief des lacunes.

le leader différent

Ce sont donc, nous l'avons dit, les huit chapitres de l'appendice qui manifestent le mieux ce que Reich a perçu de Jésus-Christ, du *vrai* judéo-christianisme en conséquence : dans le portrait qu'il fait du *« nouveau leader »* (*« Or le Christ était un tel leader »* : p. 298) :

« Tout le monde sait — sans qu'il soit nécessaire d'apporter des preuves à cette affirmation — que la révolution actuelle de la société humaine est dépourvue de leaders : autrement dit, on ne voit personne à l'horizon qui puisse devenir ce que le Christ a été pour l'ère chrétienne (...). Tâchons de tracer le portrait d'un leader émergeant du chaos présent et capable de diriger les principaux courants du bouleversement social actuel... » (. 286-87).

Que serait ce leader ? D'abord, aux yeux de Reich, *« Exactement le contraire »* de l'image du leader que les peuples acclament (en 1952). Un homme qui aurait un genre de vie peu différent de celui du commun des mortels. Il serait *« assis au milieu de la foule caquetante »*, et se poserait *« quelques questions »* (les questions fondamentales). Il vivrait au milieu des gens comme ils sont, pour se faire une idée *« pratique »* de la nature humaine. Son entourage quotidien serait fait *« de publicains, de pécheurs, de prostituées, de criminels »*, pour savoir d'où émergent les espérances et les misères réelles. Il devrait *« savoir travailler »*, gagner sa vie comme les autres, *« faire une table, panser une plaie, piloter un hélicoptère, abattre un arbre, égriser des lentilles, apaiser l'angoisse d'un enfant... »*. Il saurait *« combien d'efforts précis et minutieux sont nécessaires pour mener à bien la moindre petite tâche »*.

Il serait différent des *« colporteurs de liberté »* : il ne chercherait pas l'approbation du public, et ne renoncerait à rien de ses idées pour obtenir un succès politique. Aussi pourrait-il rester toute sa vie mécon-

nu en tant que leader. Il travaillerait pour les enfants qui sont en train de naître et pour l'avenir. Il se pourrait même que le monde entier soit sous son influence sans que personne ni lui-même s'en aperçoive. Sa valeur viendrait non de ce qu'il veut faire, mais de ce qu'il *« découvre et propose »*.

Ce n'est pas qu'il se contenterait de tâches effacées. Mais dans son action publique intense, il éviterait avec soin la *« peste émotionnelle »* : les raisons malsaines pour lesquelles un leader est d'ordinaire plébiscité. *Le refus des gens de se prendre en charge eux-mêmes et de croire en la Vie.* Il aurait des disciples, mais il les avertirait que malgré leur enthousiasme ils le trahiront fatalement.

Il serait *« rongé par l'impatience »*, mais saurait respecter la lenteur de toutes les maturations collectives : *« Quand viendront les temps de détresse, les théories évasives tomberont comme feuilles en automne, et on se précipitera avec impétuosité sur les connaissances mûries pendant des décennies, prêtes à se joindre aux grands courants du siècle »*.

Il donnerait aux hommes *« l'exemple de sa vie »*, sans se préoccuper s'ils veulent le suivre ou non. Il se tournerait *« vers le flux de la Vie qui est Dieu dans le corps des enfants non encore nés. C'est sur eux que reposera sa résolution de ne pas se laisser séduire par le peuple qui voudrait faire de lui un leader attaché à leur mode de vie pourri, de ne pas se soumettre aux hommes dont il faut changer la vie de fond en comble en permettant aux enfants de grandir comme le Dieu de la Vie les a créés »*.

« IL N'Y A JAMAIS EU ENCORE DE CULTURE ET DE CIVILISATION. ELLES SONT SUR LE POINT DE FAIRE LEUR APPARITION SUR LA SCÈNE SOCIALE. C'EST AINSI QUE DÉBUTE LA FIN DU MEURTRE DU CHRIST ».

Qui dit mieux ?

Charles REYMONDON et IPM ■

Copyright SEXPOL et IPM

---

(1) **Christianisme et maçonnerie.** Joseph, père de Jésus-Christ, et roi clandestin d'Israël, n'était pas charpentier mais « tektôn » : constructeur, maître-maçon. Il appartenait à la Loge maçonnique de Beth-léem, « la Maison nourrissante », héritière des secrets scientifiques et techniques de construction et d'urbanisme des Pyramides d'Egypte et peut-être, par elles, de civilisations pré-néolithiques et d'humanités disparues, avec les secrets mathématiques de leurs *structures politiques auto-régulées selon l'harmonie du Cosmos.* On n'a dans la bouche du Christ aucune comparaison empruntée au métier du bois, plusieurs au métier de la pierre. Il a surnommé Pierre son successeur Simon : *« Sur cette pierre je bâtirai mon Assemblée »*. La structuration de l'Eglise sur trois groupes de quatre leaders, conformément à la structure politique d'Israël en une fédération de douze tribus, a été consciemment élaborée selon les lois mathématiques du Temple de Jérusalem, héritées des Pyramides d'Egypte en son architecte principal, le plus vieux franc-maçon connu, Hiram le Tyrien ; ce sont des secrets d'harmonie *musicale*, selon les cordes vibrantes de Pythagore, qui permettent d'obtenir la *résonance d'une structure avec les vibrations du Cosmos ;* les équations d'Hiram révèlent des focalisations d'énergies, dans des structures calculées avec pour unité la longueur d'onde du mi4, à l'intérieur de corps *apparemment* sphériques seulement : en réalité des ovoïdes de Descartes et des limaçons de Pascal, que toute la *nature vivante* reproduit, dans ses cellules, tissus, corps biologiques, ensembles biotopiques végétaux et animaux. L'erreur de Jésus « charpentier » paraît ne remonter qu'au XIIIe siècle, avec le reboisement de l'Europe selon le grand mouvement écologique franciscain, et le grand développement de la construction en bois (l'agence *Inter-Presse-Mutation* publiera prochainement diverses études sur cette question « christianisme et maçonnerie »).

(2) *« Roi de Salem qui est aussi roi de Paix »* (Genèse XIV) (« Shalom »), l'homme *« sans père ni mère »* qui plongeait son origine dans le IIIe millénaire, et qu'Abraham le Chaldéen, patriarche premier, honorait comme *« prêtre du Dieu Très-Haut »*, neuf siècles avant David et Salomon, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, en la Ville exceptionnelle dont personne ne connaissait la fondation.

(3) LE « PÉCHÉ ORIGINEL » AU IVe MILLÉNAIRE. On peut noter une certaine évolution de Reich, entre *L'Ether, Dieu et le Diable* et *Le Meurtre du Christ*, sur la notion de « Péché originel ». De toutes façons, sa notion de la *« peste émotionnelle »* tient compte de *facteurs collectifs* qui plongent leur origine dans le secret de la *préhistoire*. Mais on peut considérer comme l'un de ses coups de génie d'avoir fixé au IVe ou Ve millénaire la grande *« rupture d'homéostasie » de l'espèce humaine :* sa *perte de régulation collective naturelle*, présente tout au long de plusieurs millions d'années d'humanité dans les « sociétés primitives » ; lesquelles, selon Marx lui-même, ignoraient la lutte des classes et le meurtre de l'homme par l'homme. Que Reich ait ainsi daté le fait, alors qu'à son époque les théories anthropologiques commençaient tout juste, en se trompant encore de 5.000 ans, à fixer cette grande rupture au début du néolithique, vers le Xe millénaire, manifeste chez lui, comme en beaucoup d'autres domaines, une vue scientifique perçante. Les spécialistes commencent à la confirmer, notamment depuis le *Congrès de préhistoire et protohistoire de Nice en 1976* et la communication du grand connaisseur de l'Orient ancien Jean Rondot. On attend la publication prochaine de ses hypothèses sur les singuliers *adamites du IVe millénaire*, leur quasi perfection humaine, leur longévité, leur religion cosmique sans temples, leur permanence en quelques témoins de leurs temps révolus jusqu'à l'orée du IIe millénaire : faisant ainsi le joint entre eux et Israël, entre eux et la perfection émotionnelle et de connaissance de Jésus-Christ.

à la source

Cette présente contribution à la connaissance de Reich ne trouvera son utilité que si elle conduit à la source même de la pensée reichienne ; c'est-à-dire directement à ses livres, et non *seulement* à ses exégètes, fussent-ils les plus fameux, ou à ses contempteurs — et là il y aurait l'embarras du choix !

Mais commençon par les meilleurs exégètes, qui savent faire œuvre de véritable vulgarisation. Je n'en vois que deux ou trois (en se limitant aux éditions en langue française) : Luigi de Marchi, avec son **Wilhelm Reich, biographie d'une idée** (Ed. Fayard). C'est la bible sur le sujet mais, datant de 1973, peut-être aujourd'hui difficile à trouver. Ce n'est pas le cas de cette deuxième bible que constitue le **Cent Fleurs pour Wilhelm Reich**, de Roger Dadoun, qui vient d'être réédité chez Payot en collection de poche — soit à moins de 20 francs. Alors que le de Marchi est chronologique, celui-ci est un bouquet alphabétique dans lequel on choisit sa fleur selon l'humeur du moment. Et Dadoun est un fleuriste d'art qui a su à merveille disposer branches, feuillages, calices, pétales dans une re-composition poétique tout à fait reichienne. (J'en profite pendant qu'il n'est pas là !). Et puis on lira aussi avec intérêt le très bon **Wilhelm Reich ou la Révolution radicale** par André Nicolas (Ed. Seghers). Rassurez-vous : il ne s'agit pas là de bouquins-encensoirs. Reich peut toujours se passer de curés. Quant aux brûlots, ils n'ont même pas le mérite du sérieux dans la documentation, encore moins dans l'argumentation. Ils ne relèvent pas du « champ de la connaissance » mais de la criticaillerie impuissante. On en a parlé quelques fois dans *Sexpol*, ça suffit bien.

Deux autres contributions importantes à la connaissance du personnage cette fois sont apportées avec le **Wilhelm Reich** de Ilse Ollendorf, maintes fois cité dans ce numéro, sans doute introuvable maintenant (Ed. Belfond, 1969) ; et d'autre part avec **Rêves éclatés** de Peter Reich (Ed. Albin Michel) dont nous avons rendu compte dans *Sexpol* n° 15) (1).

au goulag !

Maintenant, les livres de Reich. On nous demande souvent, à *Sexpol* : comment et par quoi commencer ? Voici une suggestion qui vise à une « approche » progressive de la pensée reichienne. Pour ma part, donc, je commencerais par **Ecoute, petit**

Davos, 1927. Le temps de lire.

homme ! (Payot, poche), le plus directement accessible car c'est un pamphlet qui a pour cible l'homme de la rue, le fasciste ordinaire qui sommeille plus ou moins en chacun de nous. Reich s'y défoule assez contre ses persécuteurs ; d'où également quelques faiblesses, quelques écarts d'agressivité parfois moralisante. Mais ça a du punch et ça fait du bien par où ça passe ! (Voir l'article de Robert Boudet).

Ensuite, j'irais tout de suite à **People in Trouble** (Les Hommes en difficultés) traduit et édité par Constantin Sinelnikoff en 1972, sous le titre **Les Hommes et l'Etat**. C'est **le** livre autobiographique de Reich et le dernier bouquin de lui dont on dispose actuellement (avec *Le Meurtre du Christ*). La traduction est très bonne mais malheureusement non conforme à l'édition finale arrêtée par Reich (parue en 1976 aux Etats-Unis). Sinelnikoff, en effet, *censure* les passages qui, dit-il dans sa préface, « n'ont d'intérêt que par rapport à l'évolution *individuelle* de Reich aux Etats-Unis » — c'est moi qui souligne en pensant à l'immobilité *collective* des éternels castreurs, toujours prompts à agiter l'épouvantail de la « folie ». Cette mise au point oblige par ailleurs à en finir avec cette *rumeur* persistante selon lesquelles les éditions de Reich autres que « pirates » ne seraient pas conformes à la pensée de Reich. Car c'est exactement le contraire qui se passe : outre leurs côtés merdiques (traductions souvent approximatives (2), « ommissions », impression moins qu'artisanale) les « pirates » ne livrent de Reich *que* ce qui est conforme à *leur* vérité dogmatique. C'est « normal » puisqu'au delà, il était fou ! — donc, au goulag le pépé ! Le seul mérite qui puisse revenir aux « pirates » c'est d'avoir forcé la main aux commerçants en les amenant à prendre le train en marche. Bon.

une petite santé

Donc, une fois introduit avec *Les Hommes et l'Etat*, je me jetterais dans **La Révolution sexuelle** (10-18), où la famille autoritaire et le mariage monogamique en prennent un mémorable coup ; la question reste toujours actuelle en trop d'endroits déserotisés, même si la cause est désormais davantage entendue. C'est moins le cas de **La Psychologie de Masse du Fascisme**, (Payot, poche) que je lirais après, tout en mesurant les résistances que lui opposent toujours les pesanteurs politiques. Par contraste, j'irais bien ensuite faire un tour exotique chez les Trobriandais dont parle Reich, d'après Malinovski, dans **L'Irruption de la Morale sexuelle** (Payot, poche).

Puis j'attaquerais **La Fonction de l'Orgasme** (L'Arche, éd.) qui est l'œuvre centrale de Reich. Tout y est, ou peu s'en faut. Mais il faut le temps de l'assimiler et, si possible, saisir l'occasion pour se refaire une petite santé orgastique ! (C'est ce qui m'est arrivé et je m'en plains pas).

Là-dessus, on est paré pour sauter à pieds joints dans l'orgonomie. **L'Analyse caractérielle** (Payot, poche) peut-être une brique un peu dure à avaler, mais ça peut se faire par étapes. **Reich parle de Freud** (Payot) passe beaucoup mieux car c'est un entretien de Reich avec le représentant des Archives Freud. On apprend davantage sur la psychanalyse dans ces quelques pages que dans bien des traités !

Avec **L'Ether, Dieu et le Diable** (Payot) et **La Superposition cosmique** (Payot), c'est la *fulgurante composition cosmologique*. Comme d'aucuns diraient — je ne nomme personne —, « Reich est en plein délire »...

Enfin, gardons pour l'apothéose **Le Meurtre du Christ** (Ed. Champ libre), côté philosophique, et **La Biopathie du Cancer** (Payot), côté scientifique — compte tenu que l'arbitraire séparation « philosophique/scientifique » ne tient qu'à mon désir abusif de simplification.

Enfin, pour ceux qui lisent les langues étrangères (allemand et anglais), signalons qu'Eva Reich a récemment déposé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (10, place du Panthéon, Paris 5ème) 23 microfilms de 1.200 pages chacun contenant tous les documents parus de Reich, y compris ceux devenus introuvables comme **Contact with Space**. Il suffit de demander, et au besoin d'insister en précisant, comme j'ai dû le faire, que Reich, ça s'écrit R-E-I-C-H.

G.P ■

(1) J'ai eu le plaisir de rencontrer Peter Reich, à Boston en juin dernier. Nous avons conversé assez longuement ensemble, mais pas de son père... Il n'y a pas que Reich dans la vie, dieu merci !, et peut-être y en a-t-il trop eu dans celle de Peter. Cela a même été évident quand il m'a rappelé — l'ayant déjà exprimé dans son livre — qu'en écrivant ses souvenirs il avait aussi « voulu mettre fin à cet *obstacle* ». « J'ai rendu justice à mon passé » a-t-il ajouté. « Et jusqu'à ce que j'aie moi-même fait quelque chose, je n'ai donc rien d'autre à dire ».

(2) Une occasion pour rendre hommage à Pierre Kamnitzer, aujourd'hui décédé, pour ses excellentes traductions de chez *Payot* et *Champ libre*.

l'irrationnel

VOICI l'essentiel de l'introduction, écrite en 1945, du livre *People in Trouble*, qui ne parut qu'en 1953 aux Etats-Unis (et à paraître bientôt chez Payot). Il s'agit d'un bilan politique, sur la politique. Si Reich s'y affirme « contre la politique en tout genre », c'est *pour* la Vie et son expression sociale rationnelle qu'il se prononce fermement.

traduction tirée de l'édition de Sinelnikoff.

A l'origine j'étais un clinicien qui ne s'intéressait qu'à la science et à la philosophie, et non pas à la sociologie, ni même à la politique. L'évolution spontanée de l'orgonomie, science que j'ai fondée, m'avait conduit au début, vers 1919, dans le domaine de l'économie sexuelle individuelle et sociale. C'est l'économie sexuelle qui a préparé la découverte de l'énergie de l'orgone, l'Energie Vitale Cosmique.

A voir les choses rétrospectivement en 1945, je dois dire que la découverte de l'énergie d'orgone m'aurait filé entre les doigts, n'étaient les expériences qui sont décrites dans ce livre. Cette découverte doit l'existence aux obstacles que lui opposèrent l'organisation irrationnelle de la société humaine et la structure caractérielle de l'animal humain du XXe siècle. La nécessité d'identifier ces obstacles comme des expressions pathologiques de la vie, et non comme des coups du sort, et la nécessité de trouver les moyens de les surmonter, me fournirent les méthodes de la recherche orgonomique. A l'époque, je n'avais pas plus la notion de l'existence de l'énergie d'orgone cosmique que n'importe quel psychanalyste s'occupant de psychologie des profondeurs ou que n'importe quel physicien ou biologiste s'intéressant au magnétisme terrestre ou à la division cellulaire. Comme je l'ai souvent souligné, ce n'est pas la découverte de l'Energie Vitale, mais au contraire, sa non-découverte pendant un laps de temps d'environ vingt-cinq siècles qui était bel et bien l'effet du refoulement. Deux décennies de recherche clinique sur l'attitude humaine de refoulement des processus vitaux m'ont conduit au problème des causes de l'irrationalité humaine. *Pour quelle raison l'homme ne se défend-il contre rien autant que contre l'acceptation de son être, de son origine biologique et de sa véritable constitution ?* Je ne savais rien à l'époque de la *dégénérescence* biologique de l'animal humain, qui a menacé son existence individuelle et sociale pendant des millénaires, de façon chronique et sous forme de catastrophes régulièrement répétées.

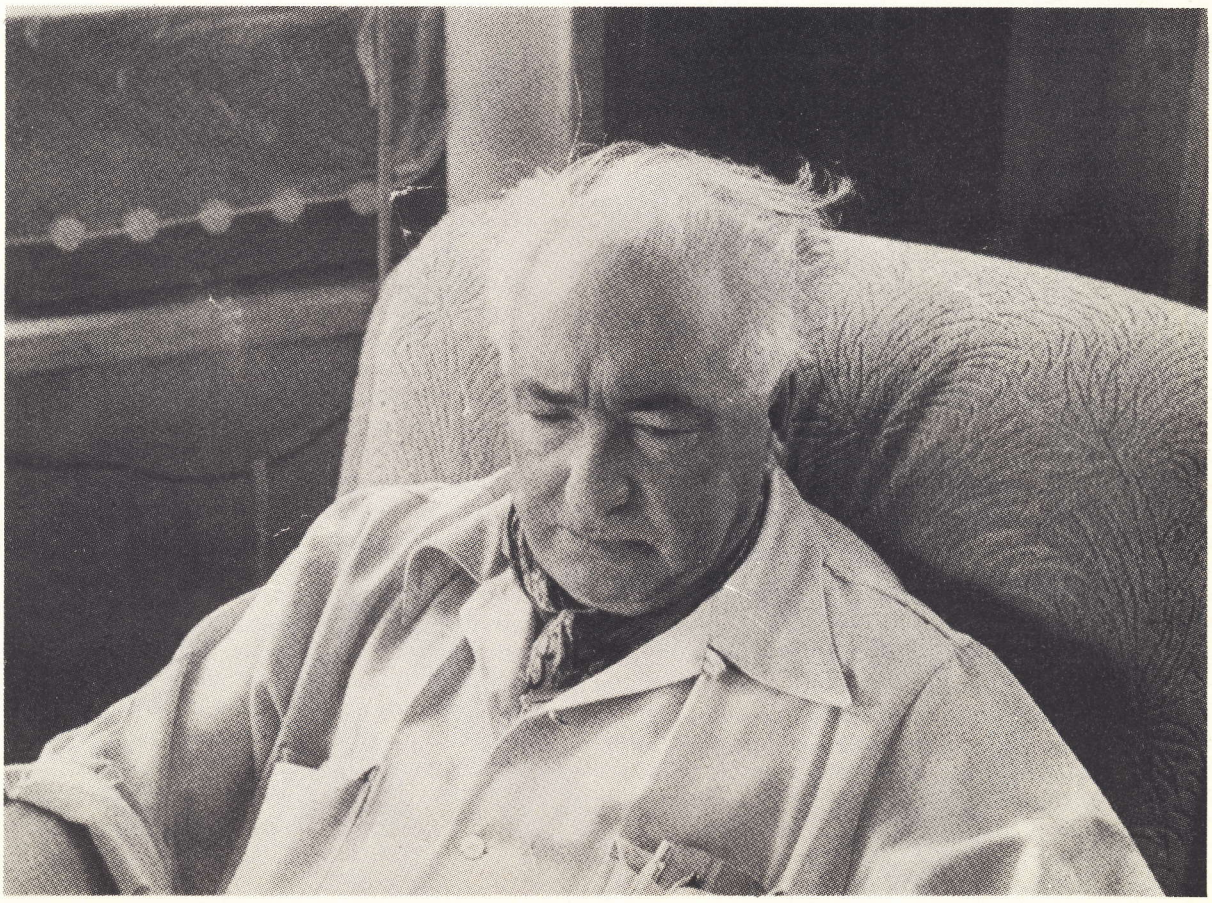
Ayant cette question à l'esprit, je fus saisi d'un doute concernant la rationalité des processus de la pensée humaine, doute qui ne devait jamais me quitter. Quand la paix régnait encore, le doute avait peu d'aliments. Les névroses, que Freud avait su comprendre de façon scientifique, quoique sur le plan uniquement psychologique, me paraissaient, comme à tout le monde, être des maladies affectant des organismes par ailleurs sains. Si quelqu'un, avant 1927, avait soutenu que tant d'institutions sociales avaient été depuis des millénaires dans le fond irrationnelles, c'est-à-dire pathologiques, j'aurais été l'un de ses adversaires les plus acharnés. Depuis lors, l'évolution de la société partout en ce monde, à commencer par l'Europe, a rendu banal le fait que l'être humain et la société dans laquelle il vit sont psychologiquement malades au sens strictement psychiatrique du mot. J'ai eu la chance, ou si l'on veut, la malchance, d'avoir compris ce fait, non pas comme la majorité vers 1942 seulement, mais déjà en 1927, et d'avoir alors commencé à l'étudier.

Le premier contact avec l'irrationalité humaine fut pour moi un choc immense. Il est incroyable que j'y aie survécu sans devenir mentalement malade. Il faut comprendre que cette expérience me frappa en pleine adaptation aux formes de pensée communes. Je passai — sans avoir aucune notion de ce qui était en jeu — par une sorte de « stade inévitable », c'est-à-dire par un état devenu très familier ces dix dernières années à tout néophyte en économie sexuelle et en orgonomie. Voici comment on peut au mieux caractériser cet état : *c'est comme si l'on apercevait d'un coup la nullité scientifique, l'absurdité biologique et la nocivité sociale d'idées et d'institutions qui jusque-là avaient paru tout à fait naturelles et évidentes.* C'est une sorte d'expérience de « fin-du-monde » que l'on rencontre si souvent chez les schizophrènes dans sa forme pathologique. Il me plairait de penser que la forme schizophrénique de la maladie mentale s'accompagne généralement d'un *éclair de lucidité* au sujet de l'rrationalité des processus sociaux et politiques, et notamment de l'éducation des enfants. Ce que nous appelons le vrai « progrès culturel » est essentiellement le résultat de tels éclairs d'intuition limpide. Rousseau, Voltaire, Pestalozzi, Nietzsche et beaucoup d'autres, en ont été les représentants. La différence entre l'expérience du schizophrène et les intuitions des créateurs puissamment originaux consiste en ceci que les intuitions révolutionnaires déploient leurs effets pratiques sur de longues périodes, souvent pendant des siècles. Au cours de révolutions sociales telles que celles de 1776 en Amérique, de 1789 en France, de 1917 en Russie, ce sont de semblables visions rationnelles qui envahirent la sensibilité de millions de gens. Avec le temps, les « vérités radicales » devinrent aussi évidentes que l'étaient auparavant les idées et institutions irrationnelles. Que les visions rationnelles conduisent à des dépressions chez l'individu, ou à une transformation rationnelle des conditions sociales, cela dépend de nombreuses circonstances. Chez l'individu, cela dépend avant tout de sa capacité de satisfaction génitale et de l'organisation rationnelle de sa pensée ; chez les masses, l'issue dépend de l'intégration du savoir scientifique aux besoins sociaux. Il est bien connu qu'une intuition valable peut surgir prématurément chez un individu, avant que le processus social ait atteint le même degré de maturité. L'histoire des sciences et du développement culturel en fournit maints exemples. *Le pivot du livre Les Hommes en difficulté, c'est le blocage des processus vitaux simples et naturels par l'irrationalité sociale qui, produite par des êtres malades, s'ancre dans le caractère des masses humaines et acquiert ainsi une importance sociale.* Ce n'est pas l'organisation rationnelle existante de la vie sociale, mais au contraire la *production continuelle d'irrationalisme politique, qui est une œuvre gigantesque.* C'est un problème vraiment diabolique. L'énergie biologique qui tout au long d'une vie est employée de façon irrationnelle dans une biopathie pourrait, si elle était dirigée rationnellement, résoudre les grandes énigmes de l'existence humaine. Aucun bio-psychiatre en exercice ne peut échapper à cette conclusion. Le rêve d'une vie sociale meilleure ne reste qu'un rêve pour la raison que la pensée et les sentiments

en politique

de l'animal humain sont fermés aux fonctions simples et toutes proches de la Vie. Ce point de vue central concernant les processus vitaux d'une démocratie du travail se fit jour spontanément au cours des événements.

Pendant des années, j'ai fait personnellement l'expérience de l'irrationalité sociale en Europe centrale. Plus tard, en tant que médecin et chercheur scientifique, j'en ai personnellement souffert de la part des autres. Pendant des années, je fus simultanément un homme politique (c'est-à-dire un homme qui s'intéresse activement aux affaires sociales) et un travailleur, sans avoir conscience de l'incompatibilité entre le travail et la politique. Le politicien en moi succomba, tandis que le médecin, le chercheur et sociologue, non seulement supportèrent le chaos social, mais même y survécurent. J'eus l'occasion de suivre le terrain, et de subir personnellement le déroulement de nombreuses catastrophes politiques : l'effondrement de la monarchie autrichienne ; la brève dictature en Hongrie ; la brève dictature à Munich ; la chute de la social-démocratie autrichienne, et de la République autrichienne ; la naissance et la chute de la République allemande. J'ai vécu les émigrations hongroise, autrichienne et allemande. Puis suivit l'effondrement de la Tchécoslovaquie, la chute de la Pologne, de la Hollande, de la Belgique, du Danemark, de la Norvège, et de la France. J'ai eu des liens personnels et professionnels avec tous ces pays. Dans tout ce désastre politique, un *seul* fait émergeait : dès qu'un politicien avait franchi les frontières de son pays, il devenait inutile et ne pouvait plus s'enraciner dans la société ; si en revanche un travailleur passait les frontières de son pays, il pouvait se rétablir partout ailleurs plus ou moins vite, à moins d'être barré professionnellement et matériellement par des politiciens. *Ce seul* fait révèle une vérité énorme : la politique souffre de limites nationales et locales ; *le travail est véritablement international et échappe à toute limitation par des frontières.* C'est seulement à la fin de ce livre que nous pourrons apprécier cet état de choses dans toutes ses conséquences sociales. Il y a maintenant de nombreux groupes en Europe et ailleurs qui ont fait de mes écrits sociologiques de 1927 à 1938 la base de leur nouvelle orientation sociale. C'est pourquoi il est nécessaire que je précise mon point de vue : j'assume encore pleinement la responsabilité de chacune de mes affirmations scientifiques, médicales ou socio-pédagogiques de cette époque, dans la mesure où le travail postérieur n'a pas entraîné de corrections ou n'en entraînera pas à l'avenir. Les enseignements de l'orgonomie individuelle et sociale demeurent essentiellement inchangés dans leur structure, et après avoir subi l'épreuve d'événements sociaux d'une portée cruciale, reposent sur des bases solides. Les recherches sur l'énergie d'orgone, qui remontent à peu près à 1934, ont fourni la base expérimentale de ce corps



" Les mêmes rapports que l'eau et le feu "

d'enseignement, qui n'est pas un système de pensée clos. L'économie sexuelle est aujourd'hui une branche reconnue de la biophysique et de la physique scientifiques.

En revanche, il ne reste rien des vieilles notions politiques que l'on retrouve dans mes premiers écrits sociologiques. Elles sont mortes, moralement et matériellement, avec les organisations sous l'influence desquelles elles pénètrent dans mes écrits. On trouvera une correction détaillée des concepts sociaux de ma psychologie politique dans la préface de la troisième édition, en langue anglaise, de Psychologie de Masse du Fascisme (1946). L'élimination des conceptions politiques partisanes n'est pas une régression à la science académique, coupée du social ; bien au contraire, c'est un pas de géant qui, nous faisant quitter l'irrationalité politique, nous introduit au domaine de pensée rationnelle propre à la démocratie du travail. Je ne sais et ne peux savoir lesquels de mes anciens amis et collaborateurs ont suivi le même cheminement, et lesquels continuent à opérer avec les vieilles conceptions politiques. Quiconque est au courant de mes articles sur la démocratie du travail, qui parurent pour la plupart entre 1936 et 1940, connaît le processus qui m'a fait quitter la politique. C'est pourquoi je voudrais décliner toute responsabilité concernant les tentatives pour exploiter en vue d'une politique partisane mes attaches politiques antérieures, vieilles de plus de quatorze ans. Je devrai protester aussitôt, publiquement, si quelqu'un venait à exploiter mon nom ou mes œuvres en faveur d'une politique socialisante, communisante, parlementariste, ou de quelque autre type. *Je n'ai jamais rien eu à voir et n'ai rien à voir avec le jeu des forces politiques.*

Mais le danger d'une telle exploitation est réduit. Elle ne pourrait se faire qu'au prix d'une déformation des résultats de mon travail. L'expérience montre que la politique partisane et l'orgonomie entretiennent les mêmes rapports que l'eau et le feu.

La conception des processus vitaux dans une démocratie du travail exclut les activités politiques au sens traditionnel. *Nous défendons des processus réels et non des idéologies.* Le travailleur sérieux s'en tient à sa tâche en toutes circonstances et la défend avec autant de fermeté que possible. Cela vaut pour tout processus de travail nécessaire à la vie. Nous informons le monde de notre manière d'organiser notre travail. Comme c'est le cas pour le nôtre, *tout processus de travail engage l'avenir de notre société humaine.* Nous devons organiser la prophylaxie du cancer et d'autres biopathies, et par conséquent le principe d'économie sexuelle dans l'éducation des enfants et l'utilisation de l'énergie vitale cosmique. Nous ne pouvons indiquer à l'industrie minière ou à l'industrie alimentaire comment organiser leurs activités selon les normes d'une démocratie du travail. Avec nos connaissances en psychiatrie et en bio-énergétique, nous faisons un travail de pionniers et nous clarifions les principes de base du processus vital.

Instruits par de nombreuses expériences passées, nous savons qu'à chaque progrès décisif dans le domaine de l'hygiène sociale, tel ou tel politicien puissant cherchera à nous barrer la route. Nous devons déclarer ici que, durant de nombreuses années, nous avons essayé patiemment, nous appuyant sur le succès de notre pratique, de coopérer avec des politiciens responsables de tous les bords. Nous n'avons eu que des difficultés, et nous dûmes affronter des dangers et des diffamations émanant toujours de politiciens. Tous les échecs que l'orgonomie dut surmonter au cours de son développement, furent le fait de politiciens : de politiciens communistes, socialistes, de politiciens des organisations psychanalytiques, médicales, de politiciens chrétiens au pouvoir, de politiciens de l'Etat fasciste, de la dictature policière, et d'autres encore. Les responsables de l'orgonomie ont prouvé qu'ils sont prêts à coopérer. Les politiciens ont prouvé qu'ils sont des ennemis, non pas tellement pour des motifs personnels que pour des motifs qui sont au fondement de leur existence. C'est donc la faute des politiciens si les tenants de l'économie sexuelle, de la psychologie politique et de l'orgonomie, les ignorent désormais. Etant donné que notre premier souci est d'accomplir nos tâches sociales, nous sommes automatiquement, que nous le voulions ou non, contre la politique en tout genre.

Notre point de vue sur les questions sociales est exposé dans ce livre, comme dans d'autres écrits, de façon claire et sans équivoque. *Nous voulons faire connaître ce point de vue au monde de la politique partisane.* Personne ne pourra plus tard se disculper en disant qu'il « ne savait pas ». Les expériences de ces douze dernières années terribles nous ont appris que le politicien utilise le fruit du travail honnête d'autres personnes en vue de s'assurer des suffrages. Quand il s'est assuré assez de suffrages, et a ainsi acquis un pouvoir social, il jette alors par dessus bord, froidement et sans scrupules, ce qui lui a permis d'accéder au pouvoir. Il est dans sa nature, après s'être approprié le fruit du travail d'autrui, d'éliminer celui qui a fait le travail par la diffamation ou le peloton d'exécution. Il n'est pas difficile de se rendre compte qu'un Lénine, qu'un Engels, etc., n'auraient pas survécu à 1930 en Russie, pas plus qu'un Freud américain n'aurait survécu si un Hitler américain avait pris le pouvoir grâce aux découvertes de Freud. Ces choses sont aujourd'hui des banalités.

Nous ne savons qui seront les politiciens d'Europe, d'Amérique ou d'Asie, en 1960 ou 1984. Notre attitude est déterminée par l'expérience de la gent politique entre 1914 et 1944. Il est dans la nature de toute politique de nuire aux sciences, lorsque les promesses des politiciens se traduisent de manière *effective.* Ce n'est pas tel ou tel travailleur que le dictateur essaye d'éliminer, mais le principe *dominant* du travail. Ils veulent *exploiter* le travail, mais ils ne veulent pas lui accorder le droit de diriger le sort de l'humanité.

Ces constatations ne sont pas des attaques personnelles, étant donné que nous ne connaissons pas les politiciens des prochaines décennies. Mais je ne peux m'empêcher de leur lancer un avertissement : l'hostilité ouverte vaut mieux que l'amitié malhonnête.

Nous sommes aujourd'hui mieux armés que les années précédentes contre les attaques sournoises et irrationnelles des politiciens. En outre, les temps nous sont désormais favorables, et ont cessé de jouer contre nous. Certes, les attaques insidieuses de la peste émotionnelle contre l'orgonomie se retournent régulièrement contre leurs auteurs, mais elles nous coûtent beaucoup d'effort et d'argent, et ne cessent de mettre notre vie en danger. Il est donc indispensable de démasquer inlassablement la nature irrationnelle de la politique, afin que cela soit bien précisé et affirmé publiquement, au cas où, de nouveau, quelque personne affectée par la peste émotionnelle se sentirait provoquée par les faits de la vie. Bien sûr, on ne peut se défendre contre les balles d'un tireur embusqué. Peut-être les politiciens consentiront-ils à renoncer au meurtre si nous leur assurons que nous ne voulons pas leur disputer le pouvoir ; que nous leur abandonnons complètement le domaine de la « dictature du prolétariat », et que nous nous limitons à notre travail sur les êtres humains naufragés. En outre des assassinats ne serviraient à rien. Ils ne feraient que créer des martyrs ; la recherche vivante, l'effort et la lutte pour la vérité et le bonheur humain en seraient mille fois renforcés.

J'espère m'être exprimé assez clairement.

Wilhelm REICH ■